

# Carême40 2024 – Livre de la Genèse

## DEBUT DU CAREME

### 01

#### Pourquoi lire la Bible ?

**Chers amis, imaginez que vous ayez eu un ancêtre célèbre, qui a fait de grandes choses durant sa vie, au point de changer le cours de l'histoire.**

Mais hélas, de ce glorieux ancêtre, vous ne savez presque rien, si ce n'est qu'il a existé !

Or voilà qu'un jour, faisant un **grand rangement** dans le grenier de la maison familiale, vous **découvrez**, caché en un lieu secret, une **cassette**. Vous ouvrez ce coffre, et là, vous trouvez, ô joie, le **journal intime** et **toute la correspondance** de votre héros familial. Ah ! il n'y a pas besoin d'être prophète pour vous dire que ces écrits, vous allez les lire avidement, à genoux, avec vénération.

**Eh bien, chers amis, j'ai un scoop, ce glorieux ancêtre, nous l'avons tous !**

C'est notre Père du Ciel ! et point n'est besoin de retrouver une cassette cachée dans votre grenier pour connaître le fond de son cœur : ce trésor vous l'avez tous chez vous à portée de main, du moins je l'espère, c'est la Bible !

**Depuis l'origine, les hommes ont ardemment désiré connaître Dieu**, mais hélas, ils n'en savaient pas grand-chose, mis à part le fait qu'il existe.

Eh bien voilà qu'un jour, Dieu a pris l'initiative de nous parler pour se faire connaître : c'est la révélation. Et de cette révélation, nous avons un témoin infaillible dans la Bible, qui est le livre dont Dieu est l'auteur principal.

Vous comprenez donc, chers amis, le trésor inestimable que nous possédons avec la Bible ! Elle est notre véritable trésor, puisqu'elle nous ouvre tout grand le cœur de notre Dieu. En effet, c'est bien connu : un écrit fait connaître son auteur. Si nous ignorons la Bible, nous ignorons Dieu. Saint Jérôme l'a appris à ses dépens. Alors qu'il passait bien trop de temps à lire Cicéron, le Christ lui apparaît en songe et lui demande qui il est ; « Je suis chrétien. » « Non, répond le Christ, tu es cicéronien. » Ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ, c'est ignorer Dieu.

## La lettre d'amour envoyée par Dieu

**La Bible est en définitive comme la lettre d'amour que Dieu nous a envoyée pour nous révéler son cœur brûlant d'amour.** Alors, nous qui voulons rendre amour pour amour au bon Dieu, il nous faut lire la Bible. Que penser d'une fiancée qui négligerait de lire la lettre que lui envoie son fiancé ? C'est inconcevable !

**La Bible doit devenir notre livre préféré.** Si l'on vous pose la question classique : « Vous partez sur une île déserte, mais vous ne pouvez prendre qu'un seul livre : quel livre prenez-vous ? » La Bible, bien évidemment.

**Les saints, qui sont nos modèles, ont été dévorés par la passion de la lecture de la Bible.** Saint Dominique portait sans cesse sur son cœur l'évangile de saint Matthieu et les épîtres de saint Paul, qu'il ne cessait de lire, au point de les connaître par cœur.

**D'ailleurs, le magistère, par qui Dieu continue à nous parler – « Qui vous écoute m'écoute », dit Jésus à ses apôtres –, nous invite fortement à lire la Bible.** En effet, on lit dans la constitution dogmatique *Dei Verbum* du concile Vatican II : « L'Église exhorte instamment et spécialement tous les chrétiens à acquérir, par la lecture fréquente des divines Écritures, la science éminente de Jésus-Christ. »

## Le best-seller de tous les temps

**La Bible, c'est le livre écrit par Dieu, et de ce fait c'est un livre extraordinaire.**

Époustouflantes, chers amis, les œuvres de Dieu que nous découvrons dans la création, dans l'infiniment grand et l'infiniment petit : que de Sagesse, que d'intelligence, que de beauté elles nous

révèlent ! Eh bien, lorsqu'un tel génie prend la plume, il faut s'attendre au plus grand chef-d'œuvre de tous les temps ! Et, en effet, la Bible regorge du génie infini de Dieu.

**Mais attention, ces merveilles contenues dans la Bible ne sautent pas aux yeux du premier venu qui l'ouvre et la lit.** Augustin, qui n'était encore que le sectateur du manichéisme, très attaché au beau langage, ouvrit la Bible pour juger de sa valeur. Eh bien, il fut complètement rebuté par les saintes pages ! Pour lui, cet écrit était indigne d'un Dieu ! Il confessa plus tard que « son orgueil en dédaignait la simplicité, et que son regard n'en pénétrait pas les profondeurs ». Ce n'est que bien des années plus tard, après sa conversion, que le grand saint y entendra, émerveillé, la divine symphonie de la parole de Dieu. Pour goûter et découvrir les merveilles de la parole de Dieu, il faut du temps, de la transpiration, de l'inspiration et, par-dessus tout, une très grande humilité, car l'Esprit de Dieu résiste aux superbes, mais il comble de bien les pauvres, les indigents, les humbles.

Voyez-vous finalement il en va un peu de la Bible comme de ces images qu'on appelle les stéréogrammes. Ce sont des images qui, lorsqu'on les regarde pour la première fois, ne représentent apparemment rien. On voit seulement des motifs brouillés et complexes. Mais, si l'on prend le temps de les contempler en fixant son regard sur l'infini, on finit par voir apparaître des motifs en trois dimensions. La Bible aussi est une sorte de stéréogramme, il faut la scruter longuement sur fond d'infini pour voir apparaître la splendeur du visage de Dieu.

**Par ailleurs, puisque la Bible est la Parole de Dieu, elle jouit d'une vertu propre qui la rend plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants et efficace pour la sanctification de nos âmes.**

On ne ressort jamais indemne d'un contact avec le texte sacré. Élisabeth Leseur, cette sainte femme morte en 1914, nous fait part de son expérience de la lecture de la Bible dans son journal :

« Plus j'approfondis l'Évangile et les épîtres, plus j'y trouve de charme, une force, une vie incomparable. Dieu est vraiment là. Chaque jour je sors de cette lecture plus apaisée, fortifiée ; ma volonté s'en retrempe, mon cœur s'y réchauffe. Dieu, suprême éducateur, refait, au moyen de ce livre des livres l'éducation de mon être intime. Il m'aide à comprendre la vie, à sourire au devoir et à le vouloir fortement. »

C'est d'ailleurs pour cela que l'Église accorde une indulgence plénière aux conditions habituelles à ceux qui liront pieusement la Parole de Dieu au cours d'une journée en une fois pendant au moins une demi-heure.

En définitive, voyez-vous, la résonance que trouve en nous la Parole de Dieu est un bon thermomètre de notre acointance avec le Saint-Esprit. Si le texte sacré nous laisse de marbre, c'est que le Saint-Esprit n'est pas le maître de nos vies. La vie des saints nous montre comment, au fur et à mesure de leur union croissante à Dieu, la Bible est devenue le seul livre capable de les nourrir. À la fin de sa vie,

sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la plus grande sainte de tous les temps modernes, ne trouvait de nourriture pour son âme que dans la lecture de la Bible.

**Alors, lisons la Bible ! Ne la laissons pas s'empoussiérer sur l'étagère de notre bibliothèque.** Cherchons Dieu là où il se trouve : dans la Bible ! Plutôt que de perdre notre temps à lire les nouvelles insipides et démoralisantes sur les réseaux sociaux et autres médias colporteurs de l'éphémère et du néant, investissons du temps auprès des lettres éternelles ! Nous ne nous en repentirons pas au jour du jugement ! Amen.

## 02

### Dieu se révèle à nous

Une chose nous paraît évidente, c'est que tous, nous aimerions connaître davantage l'Écriture sainte.

Même ceux qui lisent peu savent que les Saintes Écritures sont importantes, au moins pour la culture générale. L'écrivain britannique Oscar Wilde donnait cette définition d'un classique en littérature : « Un classique, c'est un livre qu'on aimerait avoir lu, mais qu'on n'a pas envie de lire. » Sous ce rapport, malheureusement, la Bible est pour beaucoup LE grand classique... Voilà pour la motivation purement humaine, la culture générale.

Mais nous, chrétiens, avons une motivation bien plus forte ; nous savons que les Saintes Écritures sont la Parole de Dieu – le Seigneur s'y exprime et il s'y révèle.

#### Dieu parle

Considérons en premier ce fait : *Dieu a parlé à l'homme*. Nous sommes trop habitués à cette idée. Pourtant, Dieu n'était pas obligé de parler à ses créatures. Il aurait pu les créer et les laisser poursuivre leur existence, sans leur parler.

C'est ce que pensaient les philosophes grecs. Ils comprenaient que l'univers ne s'explique pas sans un Être suprême, souverainement bon et parfait, qui gouverne le cosmos et attire toutes choses à lui. Mais, selon eux, notamment pour Aristote, ce souverain Bien ne se soucie pas des êtres inférieurs.

Les Saintes Écritures montrent, au contraire, que Dieu n'est pas indifférent au sort des hommes. Il ne veut pas les laisser dans l'ignorance. Le Créateur s'adresse à sa créature, pour lui révéler quelque chose.

*Qu'est-ce que Dieu révèle ?*

Il se révèle **lui-même** d'abord ; ensuite, **son plan** pour les hommes.

Dieu se révèle lui-même. Il s'est fait connaître à nos premiers parents, Adam et Ève, aux patriarches, à Moïse et aux prophètes, qui ont ensuite enseigné cette révélation au peuple hébreu. Dans le buisson ardent, il s'est révélé à Moïse comme « Celui qui est ». En libérant miraculeusement le peuple hébreu des Égyptiens, il s'est montré comme le Tout-puissant qui sauve.

Cette révélation, dans l'Ancien Testament, restait partielle. C'est en son Fils Jésus-Christ que Dieu s'est révélé pleinement. Jésus est la Parole parfaite et définitive du Père. Et cette Parole divine est une Personne : Jésus-Christ.

## Pourquoi Dieu nous parle

Dieu, infiniment bon et parfait, n'avait aucun besoin de nous parler. Il n'y gagne rien.

Alors, pourquoi l'a-t-il fait ? C'est par pure bonté et amour que, de toute éternité, il a décidé de se révéler aux hommes.

On peut admirer de loin une star du cinéma ou du football, par exemple, ou un homme d'État. Mais comment devenir son ami ? Impossible... À moins que ce grand personnage vienne vers nous, qu'il nous parle, afin que nous fassions connaissance. Cela est bien plus vrai du Créateur, lui qui « habite une lumière inaccessible ». Par ses seules forces, l'homme peut certes connaître l'existence de Dieu, admirer de loin ses perfections. Mais il ne peut pas entrer dans l'intimité divine, connaître qui est Dieu, car c'est un mystère qui dépasse la compréhension humaine.

À moins... à moins que Dieu ne vienne lui parler... et se fasse connaître. C'est ce qu'on appelle la révélation divine.

À l'ami, on dit ce qu'on a sur le cœur. On se montre tel qu'on est. Dieu fait cela dans l'Écriture sainte. Son Fils Jésus nous révèle, non seulement la puissance de Dieu, sa bonté, mais il nous révèle *qui est Dieu en lui-même* : le Dieu unique est Père, Fils et Saint-Esprit... Ce mystère de la Trinité nous dépasse totalement. Jamais nous ne l'aurions su, si Dieu ne nous l'avait révélé. En révélant son identité, il montre combien il nous aime, et combien il veut notre amour.

## Le plan divin

En même temps qu'il s'est fait connaître, Dieu a révélé aux êtres humains, peu à peu, son plan. Notre Père veut que nous soyons saints. Il a d'abord révélé au peuple hébreu sa loi, avec ses rites, ses commandements, qui permettent d'observer une certaine sainteté. En Jésus-Christ, Dieu a pleinement révélé son plan de sainteté pour l'homme.

Être saint, c'est participer par la foi et la charité à la vie divine... c'est devenir, dans le Christ, des fils et des filles adoptifs de Dieu. C'est aller au Ciel, voir la Trinité face à face, et vivre dans l'amitié de Dieu *éternellement* ! Qui croirait à cela si le Seigneur ne nous l'avait promis ? Car, comme dit saint Paul, « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, voilà ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Co 2, 9).

Admirons, ici encore, l'attitude divine envers nous.

Le Créateur donne à chaque être son mouvement *selon sa nature*. C'est ainsi, par exemple que les animaux se meuvent de façon déterminée, en suivant leur instinct. Mais les êtres humains, qui sont par nature raisonnables, se meuvent librement suivant leur intelligence. Puisque Dieu nous a créés intelligents, il nous fait connaître son plan pour nous, afin que nous puissions librement nous y associer, en choisissant de le suivre. Voyez combien Dieu nous aime, nous respecte en nous faisant connaître son plan.

Il nous révèle aussi des choses sur nous-mêmes, sur la manière de vivre en société. La raison humaine seule peut arriver à démontrer certaines vérités, comme l'immortalité de l'âme, ou les préceptes de la loi naturelle : ne pas voler, ne pas tuer. Mais les hommes rencontrent beaucoup de difficultés pour accéder à cette connaissance.

Pour cette raison, la Bible enseigne plusieurs vérités religieuses et morales, qui, tout en étant en elles-mêmes accessibles à la raison, peuvent ainsi être connues de tous, sans difficulté, avec une ferme certitude et sans risque d'erreur. Par exemple, la raison peut démontrer que l'âme est immortelle, mais c'est difficile. La raison peut montrer qu'il est immoral de rompre son mariage. Mais peu de civilisations sont arrivées à cette délicatesse de conscience. C'est pourquoi Dieu révèle même ces vérités-là : dès lors, elles acquièrent une certitude absolue grâce à la révélation.

## La Bible nous révèle à nous-mêmes

Un brillant normalien, Philippe Lefebvre, a raconté comment, pendant ses études littéraires, il tomba amoureux de la Bible. Lui qui avait étudié romans, théâtre, poésie en tout genre, fut frappé par le livre de la Genèse : « Enfin, se dit-il, un livre à la hauteur de l'homme ! » C'est-à-dire un livre qui n'embellit pas, mais ne noircit pas non plus, un livre qui dit toute la vérité sur l'être humain, le montre vraiment tel qu'il est. Ce normalien devint plus tard religieux dominicain.

Alors, méditons souvent ce grand mystère. Prenons notre Bible et pensons au fait que, malgré notre petitesse, Dieu s'intéresse à nous. Il a parlé à Adam et Ève, à Abraham, à Moïse, aux prophètes. Il a surtout parlé par son Fils, Jésus-Christ, Parole éternelle du Père. Dans la Bible, il parle de lui, il parle de nous. Il nous révèle qui il est ; il nous révèle qui nous sommes. Comme un Père et un ami, il nous appelle à collaborer librement à son plan d'amour pour nous.

## 03

### Pourquoi Ancien et Nouveau Testaments ?

Nous sommes à Rome, sous le pontificat du pape Anicet (155 – 166). Saint Polycarpe, évêque de Smyrne, en Asie, est venu soumettre au pape des questions relatives à son Église. Au détour d'une rue, Polycarpe est abordé par un certain Marcion. La communauté chrétienne de Rome est divisée à son sujet. Marcion voudrait bien se faire un allié du saint évêque ! « Reconnais-moi », lui dit-il. « Je te reconnais », réponds Polycarpe : « Tu es le premier-né de Satan. »

Pourquoi cette réponse cinglante ? Parce que Marcion rejette totalement l'Ancien Testament. Pour lui, la révélation faite au peuple d'Israël n'est qu'une vaste tromperie, œuvre d'un dieu mauvais et cruel. Jésus-Christ est venu pour annoncer un autre dieu, le Dieu bon, qu'il appelle son Père, et pour détruire l'œuvre du dieu mauvais. Il n'est pas le Messie attendu par les Juifs.

La communauté chrétienne de Rome a ratifié le jugement de saint Polycarpe : elle a excommunié Marcion. C'est qu'en effet l'Église a toujours cru, à la suite des apôtres, que les deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau, sont inséparables. C'est la même Parole divine qui se fait entendre dans toutes les pages de la Bible, de la Genèse à l'Apocalypse. Qui rejette l'Ancien Testament, en tout ou en partie, n'est tout simplement pas chrétien, car il ne croit pas ce qu'ont cru les apôtres et ce que l'Église enseigne à leur suite.

Maintenant, mes amis, posons-nous deux questions : pourquoi le Seigneur a-t-il voulu qu'il y ait deux alliances ou testaments successifs ? Et quel est le rapport de l'un à l'autre ?

### Pourquoi deux Testaments ?

Ce que Dieu fait est toujours très bien fait. Avançons deux raisons qui aident à comprendre pourquoi le Seigneur a voulu contracter deux alliances successives.

La première raison tient à la déchéance de l'humanité. Il ne faut jamais l'oublier : nous sommes des enfants rebelles, nous avons tous, en la personne de nos premiers parents, Adam et Ève, rejeté l'amitié de Dieu. En conséquence, nous marchons sur la tête : nous nous jetons sur les créatures pour en jouir grossièrement et nous méprisons les avances du Créateur, qui veut être lui-même notre bonheur éternel.

Il était donc nécessaire, après la chute, que Dieu commençât par promettre aux hommes des biens à portée de leurs yeux à courte vue et de leur cœur endurci : une terre plantureuse où « coulent le lait et



le miel » ; un roi sage et fort pour leur assurer la paix et la justice ; un temple pour y louer Dieu nuit et jour. Il était pourtant clair, dès le début, pour qui voulait bien le comprendre, que, sans l'amitié de Dieu, tous ces biens visibles n'ont aucune valeur. Mais il faudra une longue histoire de péchés obstinés, de châtements et de miséricordes, de ruptures et de réconciliations, pour que, au sein du peuple élu, une élite religieuse n'espère plus qu'en Dieu seul et soit prête à accueillir comme son Sauveur le Fils de Dieu en personne. Cette histoire, c'est celle que rapporte l'Ancien Testament.

Une deuxième raison de l'existence des deux Testaments, c'est que Dieu veut se manifester comme le maître de l'histoire humaine. Sa providence la dirige tout entière vers un but précis, et ce but, il l'atteindra à coup sûr. Dieu annonce donc d'abord ce qu'il va faire en termes plus ou moins voilés, puis il le réalise d'une manière merveilleuse, mais pas tout à fait inattendue. Il promet d'abord, pour susciter la foi et l'espérance. Et puis il accomplit en dépassant de beaucoup les limites apparentes de sa promesse, en sorte que l'amour s'enflamme, quand il découvre la générosité infinie de Dieu.

Tel est le jeu adorable de l'Amour créateur et sauveur, qui veut nous conduire du péché à la sainteté et du temps à l'éternité.

## Rapports entre l'Ancien et le Nouveau Testaments

Les rapports entre l'Ancien et le Nouveau Testament sont multiples et complexes, mais on peut les ramener à trois termes : continuité, rupture, accomplissement.

Continuité : puisqu'il y a vraiment un seul Dieu, auteur des deux Testaments, il doit exister une certaine continuité visible de l'un à l'autre. De fait, Jésus-Christ fait l'unité des deux, comme le disait Blaise Pascal : « Jésus-Christ, que les deux Testaments regardent, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, et tous deux comme leur centre. » Jésus vient pour accomplir toutes les Écritures du peuple juif. Son Dieu, qu'il appelle son Père, est bien le Dieu « d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ». Il ne retire pas un iota de la loi de Moïse ; il se réfère constamment aux annonces des prophètes ; surtout, par sa passion et sa résurrection, il accomplit toutes les Écritures et en confirme à jamais la véracité.

Continuité donc, mais aussi rupture : il y a vraiment un changement de niveau, comme un passage d'écluse, entre l'ancienne et la nouvelle alliances. L'ancienne alliance a été proposée au seul peuple juif par un serviteur de Dieu, Moïse ; elle fut scellée dans le sang des animaux. Elle n'était que provisoire. La nouvelle alliance a été proposée à tous les hommes par le Fils de Dieu en personne et scellée dans son propre sang, versé sur la croix. Elle est éternelle. Dans la première alliance, les Juifs avaient des images des biens éternels, mais pas leur réalité ; dans la nouvelle alliance, la réalité des biens éternels nous est vraiment donnée.

Continuité, rupture, et enfin, accomplissement : s'il y a un changement de niveau entre les deux alliances, ce changement ne détruit pas la première, il l'accomplit, un peu comme le fruit accomplit la fleur. Mais ici surtout, comme disait Malherbe, « les fruits passeront les promesses des fleurs ». C'est un accomplissement divin, donc imprévisible pour les hommes et merveilleux.

La nouvelle alliance exige l'amour de tous les hommes, même des ennemis, et elle donne vraiment le pouvoir d'aimer ainsi ; le nouveau peuple élu, l'Église, est ouvert à tous les peuples de la terre ; le nouveau temple n'est pas fait de main d'homme et il n'est pas sur terre, c'est le corps glorifié de Jésus-Christ, assis à la droite du Père dans les cieux ; la nouvelle manne, c'est sa propre chair, donnée en nourriture mystique pour la vie éternelle ; la nouvelle terre promise, c'est le Ciel ; la lumière de la nouvelle Cité sainte, c'est la gloire de Dieu et son flambeau, c'est l'Agneau immolé et vainqueur de la mort. Oh ! mes amis, qu'ils sont grands, les biens de la nouvelle alliance, qu'ils sont dignes que l'on quitte tout pour eux !

Lisons donc les Écritures, celles de l'Ancien comme celles du Nouveau Testament. Mais lisons-les en Église, à la lumière de la foi reçue des apôtres et transmise fidèlement par leurs successeurs, les évêques, de génération en génération.

## 04

### Seulement la Bible ? – L’erreur protestante

Chers amis,

Vous qui aimez la Bible ; vous qui la lisez, à juste titre, « non comme une parole d’hommes, mais comme ce qu’elle est réellement, la Parole de Dieu » (1 Th 2, 13) ; vous, surtout, qui êtes de confession protestante, permettez-moi de vous poser une question. Si je vous demandais quelle est la règle infaillible de la foi, ou, pour parler comme saint Paul, « la colonne et le support de la vérité », que répondriez-vous ? Que c’est l’Écriture sainte ? Eh bien non ! D’après saint Paul, c’est « l’Église du Dieu vivant ». Il écrit en effet à Timothée : « Si toutefois je tardais, il faut que tu saches comment te comporter dans la maison de Dieu – je veux dire l’Église du Dieu vivant –, colonne et support de la vérité » (1 Tm 3, 15).

Nous touchons ici à un point très important : le rapport entre l’Écriture sainte et la Tradition orale.

#### Écriture et Tradition

Par la révélation divine, Dieu nous a fait connaître ce que nous devons croire et ce que nous devons faire pour être sauvés. Mais où trouver, en toute certitude et sans mélange d’erreurs, cette révélation ? Dans la Bible ? Sans aucun doute : la Bible est la Parole écrite de Dieu, entièrement et dans toutes ses parties. Elle est inspirée de Dieu et ne contient pas d’erreurs. Ce point délicat vous sera expliqué bientôt par le frère Simon.

Dans ce cas, me direz-vous, lire la Bible doit suffire pour savoir ce que Dieu attend de nous. Non, mes amis, cela ne suffit pas.

La Bible, en effet, contient bien toute la révélation divine, mais de manière diffuse, dans des livres de genres différents, parfois obscurs. Souvent aussi, telle vérité à croire ne sera exprimée que de façon implicite. Vous ne trouverez nulle part, dans la Bible, l’affirmation explicite, en toutes lettres, qu’il y a trois Personnes dans l’unique substance divine. La Bible enseigne bien cela, mais il faut de bons yeux pour le voir.

Le problème, justement, c’est qu’aucun lecteur humain n’a d’assez bons yeux. Il faudrait, pour lire la Bible de façon toujours juste, une fidélité parfaite à l’Esprit-Saint. Cette fidélité parfaite, seule l’Église la possède.

Vous rappelez-vous le dialogue entre le diacre Philippe et l'eunuque de la reine d'Éthiopie, rapporté dans les Actes des apôtres ? S'approchant de son char, Philippe l'entend lire à haute voix un passage du prophète Isaïe. Il lui demande : « Comprends-tu ce que tu lis ? – Et comment le pourrais-je, si personne ne me guide ? », répond l'eunuque. Philippe monte dans le char et, en sa personne, ce sont les apôtres – autrement dit l'Église – qui lui expliquent comment Isaïe annonce les souffrances et la gloire de Jésus-Christ.

Chers amis, si nous n'écoutons pas ceux-là mêmes à qui Dieu a donné mission pour déclarer, en son nom, le vrai sens de ses paroles, il n'y a aucune raison que l'Esprit Saint vienne lui-même nous tirer d'erreur.

## Le rôle du magistère de l'Église

Ce que je viens de dire touche déjà à la question du rôle du magistère dans l'interprétation de la révélation divine. Qui pourra discerner, avec certitude, la tradition divine, reçue des apôtres, des pures traditions humaines ? Qui pourra déclarer, en définitive, ce qui est conforme, ou non, à la révélation divine ? C'est là le rôle du magistère de l'Église. Le magistère, c'est le pouvoir que Jésus a donné, à son Église, d'enseigner en son nom, avec son autorité : « Qui vous écoute, m'écoute » (Lc 10, 16).

Ces paroles (« Qui vous écoute, m'écoute ») ont d'abord été adressées aux apôtres. C'est à eux que Jésus-Christ a confié la mission d'achever la révélation divine, commencée avec les justes de l'Ancien Testament. C'est d'abord par la vie de ses élus, comme Abraham, que Dieu s'est révélé. Et puis il a donné mission à Moïse et aux prophètes qui l'ont suivi de parler en son nom. Pour cela, les prophètes avaient un charisme d'inspiration, qui leur permettait de transmettre infailliblement la Parole de Dieu. Ce charisme, les apôtres l'ont reçu à leur tour. C'est par eux que devait être constitué définitivement le dépôt de la révélation divine. Après eux, plus personne n'a le pouvoir de changer en quoi que ce soit ce dépôt. Il n'y a donc plus à attendre de nouvelle révélation après la mort du dernier apôtre. Il ne s'agit plus maintenant que de transmettre le dépôt de la révélation divine, de le comprendre et d'en vivre toujours mieux.

Mais comment ce dépôt pourra-t-il être transmis fidèlement, sans altération, aux générations suivantes ? Les apôtres y ont pourvu : ils ont établi, à la tête des communautés qu'ils avaient fondées de leur vivant, des hommes chargés de cette mission. Ce sont les évêques, successeurs des apôtres. C'est ainsi que saint Paul prescrit à Timothée : « Ô Timothée, garde le dépôt. Évite les discours creux et impies, les objections d'une pseudo-science. Pour l'avoir professée, certains se sont écartés de la foi » (1 Tm 6, 20-21). Il s'agit bien, ici, de « garder », c'est-à-dire transmettre, défendre, expliquer le dépôt de la foi apostolique.

Saint Paul écrit encore à Timothée : « Ce que tu as appris de moi [...], confie-le à des hommes sûrs, capables à leur tour d'en instruire d'autres » (2 Tm 2, 2).

On voit ici se mettre en place le ministère des évêques, successeurs des apôtres. Ils n'auront pas, contrairement aux apôtres, la charge de constituer le dépôt, ni de le changer en quoi que ce soit, mais de le garder et de l'expliquer avec autorité. C'est là le pouvoir de magistère. Pour l'exercer, le pape et les évêques jouissent d'une autorité et d'une assistance spéciale de l'Esprit Saint. C'est pourquoi, quand le pape et les évêques engagent au maximum leur autorité magistérielle, leur enseignement est infaillible. On dira donc, classiquement, pour exprimer cela, que le magistère n'est pas au-dessus du dépôt de la révélation, il est à son service ; en revanche, il est au-dessus des interprétations humaines du dépôt.

Chers amis, en vous disant ceci, je ne dis rien de plus que ce qu'ont toujours dit les Pères de l'Église. Tous lisent l'Écriture, tous la commentent. Mais, quand il s'agit de savoir, en définitive, le sens authentique de l'Écriture, ils ne s'en remettent pas à leurs propres lumières. Ils écoutent ce que disent les communautés chrétiennes fondées par les apôtres.

Écoutons donc, pour finir, Tertullien. Ce bouillant écrivain, mort vers 240, a lui-même, sur le tard, versé dans le schisme montaniste. Mais, quand il réfute Marcion, le vieux négateur de l'Ancien Testament, son langage est tout à fait orthodoxe. Voici donc ce que dit Tertullien :

« Si Notre-Seigneur Jésus-Christ a envoyé ses apôtres pour prêcher, il ne faut donc pas recevoir d'autres prédicateurs que ceux qu'il a établis [...]. Mais qu'ont prêché les apôtres, c'est-à-dire, que leur a révélé Jésus-Christ ? Je prétends [...] **qu'on ne peut le savoir que par les Églises que les apôtres ont fondées, et qu'ils ont instruites de vive voix, et ensuite par lettres.** Si cela est, il est incontestable que toute doctrine qui s'accorde avec la doctrine de ces Églises, apostoliques et mères, aussi anciennes que la foi, est la véritable, puisque c'est celle que les Églises ont reçue des apôtres, les apôtres de Jésus-Christ, Jésus-Christ de Dieu. Et que toute doctrine, par conséquent, ne peut être que fausse, si elle est opposée à la vérité des Églises, des apôtres, de Jésus-Christ et de Dieu. »

Lisons donc la Bible, mais lisons-la avec les yeux de l'Église, selon la sagesse des Pères.

## 1<sup>ERE</sup> SEMAINE DU CAREME

### 05

#### Qui est l'auteur de la Bible ?

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... »

Voici les premiers mots de la première phrase du premier livre de la Bible, la Genèse. Mais qui parle ici ? Dieu ? Mais, s'il est l'auteur de la Genèse, pourquoi ne dit-il pas : « Au commencement, j'ai créé le ciel et la terre » ? Qui est donc l'auteur de la Genèse ? Qui est l'auteur de la Bible ? Ne seraient-ce pas plutôt des hommes ? Après tout, les épîtres de saint Paul ont bien été écrites par saint Paul...

Pourtant, nous appelons la Bible la « Parole de Dieu ». L'épître aux Hébreux commence ainsi : « Après avoir, à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par son Fils. » Et saint Pierre dit : « La Parole du Seigneur demeure pour toujours. Or cette parole, c'est l'Évangile qui vous a été annoncé. »

Nous sommes donc face à une difficulté : qui est vraiment l'auteur de la Bible ?

Il faut répondre : Dieu **et** les hommes. Dieu et saint Paul sont tous les deux les auteurs des épîtres. Mais pas de la même manière.

#### Dieu est l'auteur principal de la Bible

Dieu est l'auteur de la Bible.

L'enseignement de l'Église est tout à fait clair. Le deuxième concile de Lyon, de 1274, affirme ceci : « Nous croyons aussi qu'il y a **un seul auteur** du Nouveau et de l'Ancien Testaments, de la loi, des prophètes et des apôtres, **le Dieu et Seigneur tout-puissant.** »

Dans la Bible, tout vient de Dieu. Il est l'auteur de tous les livres, de toutes les phrases, de tous les mots.

C'est donc bien la Parole de Dieu. Lire la Bible, c'est écouter Dieu. D'où l'importance de la lire : **si Dieu nous parle, c'est pour que nous l'écoutions !**

Quand nous lisons la Bible, Dieu nous enseigne lui-même, il nous façonne. Comme Dieu est son auteur, elle a une puissance surnaturelle particulière sur nos âmes, elle nous sanctifie.

## Les auteurs humains sont de vrais auteurs

De quelle manière Dieu est-il l'auteur ? Est-ce que saint Paul a écrit ses lettres sous la dictée de Dieu ? Non, on voit bien que c'est saint Paul qui s'exprime. Donc Dieu est auteur d'une autre manière.

Il utilise l'auteur humain comme un **instrument**. Voilà la clé pour résoudre notre difficulté.

Qu'est-ce qu'un instrument ? Prenons un exemple. J'ai travaillé pour vous. Supposons que je veuille écrire un B majuscule – B pour Bible, bien sûr ! Je prends mon stylo, et cela donne ça ! Mais je peux aussi utiliser un ordinateur, et cela donne ça ! Mais j'ai encore une autre solution. Cette fois-ci j'ai utilisé une éponge trempée dans du café !

Cet exemple nous montre deux grandes caractéristiques de tout instrument :

- J'ai pu écrire un B avec trois instruments différents. Je suis la cause **principale**. Si j'avais laissé mon stylo, mon ordinateur ou mon éponge à eux-mêmes, ils n'auraient pas écrit un B, car ils ne sont pas intelligents. Donc un instrument, quand il est utilisé par l'artisan, devient capable de faire des choses qui dépassent ses forces naturelles... Première caractéristique.
- La deuxième est que l'instrument a tout de même une influence sur le résultat final. Cette influence vient de la nature propre de l'instrument : une éponge, c'est quand même moins pratique pour écrire un B ! Au contraire, un bon artisan sait que, s'il a un très bon outil, il pourra faire des choses extraordinaires.

Pour la Bible, il en va de même : Dieu est la cause **principale** et les auteurs humains sont des **instruments**. En tant qu'instruments, ils deviennent capables de faire des choses qui dépassent la nature humaine : ils disent une parole divine !

Mais ils le font selon leur nature, à leur manière. Et c'est là le moment important ! Les hommes sont libres et intelligents. Donc, si Dieu les utilise en respectant leur nature, il ne force pas leur liberté. Il ne court-circuite pas leur intelligence. C'est pour cela que la Bible n'est pas dictée par Dieu. Les auteurs humains de la Bible ont donc utilisé leur intelligence et leur volonté pour écrire. Ils se sont comportés comme de vrais auteurs : ils ont réfléchi à ce qu'ils voulaient dire, et ont cherché les moyens de le dire. C'est pourquoi la constitution dogmatique *Dei Verbum* le déclare solennellement : « En vue de composer ces livres sacrés, Dieu a choisi des hommes auxquels il [a eu] recours **dans le plein usage de leurs facultés et de leurs moyens** pour que, [Dieu] agissant en eux et par eux, [ces hommes mettent] par écrit, en **vrais auteurs**, tout ce qui était conforme à son désir, et cela seulement » (*DV* n° 11).

Saint Paul, par exemple, dans la première épître aux Corinthiens, a voulu parler du mystère de l'Église. Il a trouvé que décrire l'Église à l'image d'un corps vivant, avec différents organes et une tête, était une bonne manière. C'est la doctrine du Corps mystique. Pour cela, il s'est appuyé sur la connaissance de son époque du corps humain.

Mais c'est Dieu qui lui a inspiré de parler de l'Église et d'utiliser cette comparaison. L'action de Dieu n'est pas une dictée, mais une **inspiration**. Est-ce que saint Paul s'est rendu compte qu'il était inspiré ? Dans certains passages, il pensait qu'il l'était. Mais ce n'était peut-être pas le cas à chaque fois, car l'inspiration de Dieu est totalement efficace, jusque dans le choix des mots, mais elle sait se faire discrète et parfois invisible.

C'est pourquoi, si nous voulons bien comprendre un livre de la Bible, il faut se souvenir que l'auteur écrit avec tout ce qu'il est : sa culture, son histoire, etc. Il est donc important pour nous de chercher à rentrer dans son point de vue, à comprendre ce qu'il a voulu dire, à comprendre aussi les mots et les images qu'il utilise. Comment faire ?

- En nous formant. Par exemple, en lisant des atlas de la Bible, qui nous donnent une bonne idée du contexte.
- En lisant régulièrement la Bible : petit à petit, on s'imprègne de sa culture, de la même façon que, lorsqu'on entre dans une famille, on apprend petit à petit ses codes, sa manière de voir les choses.

Dieu et les auteurs humains de la Bible sont donc chacun de vrais auteurs, mais différemment. C'est ce qui permet de comprendre pourquoi la Bible n'est qu'un unique livre, alors qu'elle est constituée de plusieurs livres. Mais cela, c'est le père Albert qui vous l'expliquera en vous exposant ce qu'est le canon des Écritures.



## 06

### Qui a compilé la Bible ?

Chers amis,

Les protestants disent ne fonder leur foi que sur la Bible. Seulement, qui leur garantit que tel ou tel livre fait vraiment partie de la Bible ? À qui appartient-il, en définitive, de dire si tel livre doit être reçu comme contenant la Parole de Dieu et donc comme faisant partie du canon biblique ? Nous allons examiner cette question, d'abord pour les livres de l'Ancien Testament, ensuite pour ceux du Nouveau Testament.

#### Le canon de l'Ancien Testament

Le mot « canon » vient du grec *kanôn*, qui signifie « règle, mesure ». Pour les Pères de l'Église, il a d'abord désigné la règle de la foi, transmise par les apôtres. C'est à partir du milieu du IV<sup>e</sup> siècle, environ, que le nom « canon » en vient à désigner l'ensemble des livres inspirés qui contiennent cette règle. En ce sens, on dira que **le canon est la collection, recueillie sous l'autorité de l'Église, des livres qui, en tant que divinement inspirés, contiennent la règle de la vérité révélée.**

Nous venons de dire « sous l'autorité de l'Église ». Il faut bien voir, en effet, qu'on ne peut pas demander à l'Écriture elle-même de garantir son caractère inspiré. Ce serait tourner en rond. Seule une autorité extérieure peut donner cette garantie. Cette autorité existe : c'est celle du Christ d'abord, puis des apôtres envoyés par lui, et enfin de l'Église, fondée par eux et sur eux.

Pour l'Ancien Testament, notre canon scripturaire ne peut être que celui des apôtres. Or, en fait de canon, les apôtres ont simplement adopté celui qui était reçu de leur temps, en Palestine comme dans la diaspora juive, à savoir celui de la Septante. Ce qui veut dire qu'ils n'accueillaient pas seulement comme inspirés par Dieu les livres écrits en hébreu ou en araméen. Les apôtres acceptaient aussi des livres écrits directement en grec, ou bien conservés seulement en traduction grecque. C'est le cas, par exemple, des livres de Tobie et de Judith.

Le canon des Esséniens de Qumran comportait aussi ce genre de livres, puisqu'on a trouvé dans leur fameuse bibliothèque, près de la mer Morte, des fragments de tous les livres bibliques, hébreux ou grecs, sauf le livre d'Esther.

Nous touchons ici à un point capital : le statut des livres qu'on appelle, de nos jours, « deutérocanoniques », c'est-à-dire « du deuxième canon ». Il s'agit de livres dont on ne possède que le texte grec, même si la plupart ont été écrits d'abord en hébreu ou en araméen puis traduits en grec. Les Juifs les rejettent. La plupart des protestants font de même.

Mais un examen impartial de l'histoire du canon de l'Ancien Testament montre que ce rejet est injustifié. Dans les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, l'Église entière semble bien posséder paisiblement un canon aussi large que celui de la Bible grecque, qu'on appelle la Septante. Il faut attendre les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles pour que des doutes s'élèvent au sujet des fameux livres « deutérocanoniques » et que certains Pères, comme saint Athanase d'Alexandrie, les considèrent comme bons, utiles, mais non inspirés.

Mais ces doutes ne touchent que certaines Églises d'Orient, justement celles qui sont le plus en contact avec les Juifs. En Occident, rien n'indique la moindre hésitation. Le seul Père d'Occident qui osera déclarer non inspirés les livres dont on n'a pas de texte hébreu sera saint Jérôme, précisément le plus influencé par les traditions juives. Mais son avis n'a pas prévalu contre ce qui était déjà l'usage de presque toutes les Églises en son temps.

L'exemple de saint Jérôme nous montre que ce qui a fixé les limites du canon, c'est bien la coutume des plus anciennes Églises, et non pas l'avis des biblistes, si savants fussent-ils. N'en déplaise à Luther, les chrétiens n'ont aucune raison d'imiter les Juifs dans leur refus des livres bibliques conservés seulement en grec.

## Le canon du Nouveau Testament

Qu'en est-il, maintenant, du canon du Nouveau Testament ? Le P. Lagrange, fondateur de l'École Biblique de Jérusalem, a montré que, pour les premières communautés chrétiennes, un critère a été décisif : l'origine apostolique des écrits. Sur cette base, on peut distinguer, en gros, trois cas.

Certains livres, en fait le plus grand nombre, ont été reçus tout de suite et partout comme inspirés, parce que leur origine apostolique ne faisait de doute pour personne. C'est le cas de nos quatre évangiles : deux sont attribués respectivement aux apôtres saint Matthieu et saint Jean, deux le sont à des disciples des apôtres, à saint Marc, disciple de saint Pierre et à saint Luc, disciple de saint Paul.

Le deuxième cas est celui de livres d'importance secondaire, comme l'épître de saint Jacques. Peut-on vraiment dire, comme le font certaines introductions bibliques, que cette épître n'a été reçue comme canonique en Occident qu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et après de « longs débats » ? En réalité, il y a eu seulement un long oubli. Le *Pasteur d'Herma*s, un écrit fameux, d'origine romaine, datant d'à peu près 150 après J.-C., s'inspire certainement de l'épître de saint Jacques. À cette époque, donc, l'Église de Rome connaît et

apprécie l'épître de saint Jacques. Après, il y a un long silence, tout simplement parce que cette petite épître, très judéo-chrétienne, n'attire pas spécialement l'attention en Occident. Mais, au IV<sup>e</sup> siècle, des pères comme saint Athanase, saint Hilaire, saint Jérôme, la font redécouvrir aux Églises latines. Au total, la canonicité de l'épître de saint Jacques n'a jamais soulevé de vrai problème. Il a fallu attendre le XVI<sup>e</sup> siècle pour qu'un certain Luther commence à la regarder de haut.

Le dernier cas est celui d'un livre dont la canonicité a vraiment été attaquée, à savoir l'Apocalypse de saint Jean. Son histoire est très instructive. Après une diffusion lente mais sans vraies difficultés, un prêtre romain nommé Caius l'attaque au début du III<sup>e</sup> siècle. Il affirme qu'elle n'est pas de Jean l'apôtre, mais d'un gnostique, Cérinthe. Le problème venait d'une lecture trop littérale du difficile passage sur le règne millénaire du Christ et des saints sur la terre, au chapitre 20. En Orient, un écrivain influent, Eusèbe, évêque de Césarée, emboîte le pas et rejette l'Apocalypse hors du canon. Les Églises de Palestine et de Syrie le suivent. Mais, en Occident, l'Apocalypse garde sa faveur. En Cappadoce, des Pères éminents comme saint Basile et saint Grégoire de Nazianze la reçoivent comme canonique et la commentent. L'Apocalypse finira par être acceptée partout. C'est chose faite aux VI<sup>e</sup> – VII<sup>e</sup> siècles.

Le cas de l'Apocalypse montre de façon exemplaire que, pour discerner les livres inspirés et canoniques des livres non inspirés, les Églises ne se sont jamais appuyées d'abord sur des critères internes, tirés du texte lui-même. Ce qui a été déterminant, c'est la force des traditions qui rattachaient tel livre aux apôtres. Le nom de Jean a protégé le livre de l'Apocalypse et a empêché son rejet universel hors du canon.

En conclusion, on voit que le canon de la Bible catholique mérite d'être appelé le canon apostolique. Car, pour l'Ancien Testament, nous avons le canon de la Septante, qui était sûrement celui des apôtres. Pour le Nouveau Testament, seuls les livres patronnés par les apôtres ont fini par être reçus universellement comme canoniques. Notons enfin que, dans le temps où s'est fixé le canon biblique, Rome n'a jamais eu à engager son autorité. Elle n'a fait que suivre l'usage général des autres Églises. Et quand, au XVI<sup>e</sup> siècle, le concile de Trente déclarera la liste des livres qu'il faut tenir pour canoniques, il consacra simplement une coutume déjà plus que millénaire dans toute l'Église.

## 07

## La Bible peut-elle se tromper ?

Chers amis,

Connaissez-vous l'histoire du soleil de Josué ?

Josué dirigeait le peuple d'Israël lors de son entrée dans la Terre Promise. « Josué s'adressa à Yahvé, en ce jour où Yahvé livra les Amorites aux Israélites. Josué dit en présence d'Israël : “Soleil, arrête-toi sur Gabaôn, et toi, lune, sur la vallée d'Ayyalôn !” **Et le soleil s'arrêta, et la lune se tint immobile** jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. [...] **Le soleil se tint immobile au milieu du ciel et près d'un jour entier retarda son coucher.** Il n'y a pas eu de journée pareille, ni avant ni depuis, où Yahvé ait obéi à la voix d'un homme. C'est que Yahvé combattait pour Israël. » C'est un extrait du livre de Josué.

Cette histoire a joué un rôle dans l'affaire Galilée. Pourquoi ? Parce que le texte dit que le soleil est resté immobile par miracle. C'est donc qu'habituellement, il n'est pas immobile, mais il tourne autour de la terre. Or Galilée disait le contraire : c'est le soleil qui est immobile et la terre tourne autour de lui. Il a semblé à certains que la Bible enseigne une erreur scientifique. Et il y a d'autres cas comme cela. Par exemple, comment Dieu a-t-il pu créer le monde en six jours, alors qu'il n'y avait pas encore de jours, puisque le soleil n'existait pas ? Ou encore, si on compte les années données dans la Bible, le monde devrait avoir commencé à exister il y a un peu plus de six mille ans seulement, contrairement à tout ce que disent les sciences contemporaines.

La Bible peut-elle se tromper ? Voilà la question !

### Dieu est la Vérité même

Dieu est l'auteur de toute la Bible, souvenez-vous... Jusque dans les plus petits passages, et dans le choix des mots. L'épisode du soleil est donc inspiré par Dieu.

Or Dieu est la Vérité même. Il ne peut ni se tromper, ni nous tromper.

Donc tout ce que Dieu dit dans la Bible est vrai.

C'est pourquoi la constitution *Dei Verbum* affirme : « Il faut déclarer que les livres de l'Écriture enseignent fermement et sans erreur la vérité que Dieu pour notre salut a voulu voir consignée dans les Lettres sacrées » (DV, 11).

Cela s'applique donc à l'épisode du soleil. Il enseigne la vérité.

Mais alors, faut-il dire que la science se trompe ? Devons-nous être fondamentalistes ?

## Qu'est-ce que Dieu a voulu dire dans les Écritures ?

Dieu ne se trompe pas dans ce qu'il nous dit. Mais encore faut-il que nous comprenions ce qu'il veut dire. Dans l'épisode du soleil, alors, que veut-il nous dire ? Est-ce qu'il veut nous dire comment se fait le mouvement du soleil ? Est-ce qu'il veut nous faire un cours de physique ? Non. Il veut plutôt nous montrer qu'il aide toujours ceux qui se confient en Lui et qu'il est le maître de son peuple.

Pour y voir plus clair, revenons à la citation de la constitution *Dei Verbum* : « Il faut déclarer que les livres de l'Écriture enseignent fermement et sans erreur la vérité que Dieu pour notre salut a voulu voir consignée dans les Lettres sacrées. » Dieu a voulu nous parler **pour notre salut**. Il nous enseigne les vérités dont nous avons besoin pour être sauvés.

Que la terre tourne autour du soleil, ou l'inverse : cela n'a pas d'importance pour notre salut. Dieu n'a pas besoin de nous le révéler. C'est du domaine des sciences. En revanche, que la providence de Dieu prend soin de nous, qu'elle peut faire des grandes choses et des miracles, qu'elle est plus forte que le mal et que le péché, cela, nous avons besoin de le savoir !

Attention donc à ne pas décider trop vite ce que Dieu a voulu dire dans tel ou tel passage. Dire que la Sainte Écriture est parfaitement claire et évidente par elle-même, sous prétexte que Dieu en est l'auteur est une erreur – et c'est la position fondamentaliste.

Il est nécessaire d'interpréter la Sainte Écriture. Pourquoi ? Parce que Dieu utilise les auteurs humains comme des instruments, comme nous l'avons vu il y a quelques jours et parce que ces auteurs humains sont de véritables auteurs. Si nous ne cherchons pas à comprendre ce qu'ils ont voulu dire, nous ne pouvons pas comprendre ces textes. Mais, comme ils étaient inspirés par Dieu, ils ont voulu dire ce que Dieu voulait qu'ils disent.

Donc il faut chercher à comprendre ce qu'a vraiment voulu dire l'auteur. Et, pour cela, il faut tenir compte de sa culture et des connaissances dont il se sert pour exprimer sa pensée. Il faut aussi tenir compte du genre littéraire utilisé, comme le père Albert vous l'expliquera dans quelques jours.

Dans l'épisode du soleil, on voit bien que l'auteur raconte l'épopée d'Israël et l'aide miraculeuse de Dieu qui fait durer la journée autant qu'il est nécessaire. Il veut que les successeurs des premiers Hébreux aient la même confiance en Dieu que Josué. Lisez le passage en entier, vous verrez bien qu'il ne fait pas un cours de physique. Donc nous n'avons pas de raison de voir dans ce passage un enseignement sur le fait que le soleil tourne autour de la terre. En réalité, l'auteur biblique veut rapporter ce **qu'ont vu** Josué

et les autres témoins du miracle. Ce que Dieu a fait précisément avec le soleil, il n'avait pas besoin de le dire.

La Bible ne se trompe donc pas. Ce qu'elle enseigne, elle l'enseigne sans l'ombre d'une erreur. Il est vrai que les mots, les conceptions et les images utilisés dépendent des connaissances d'une époque. Mais la Bible n'enseigne pas ces connaissances, elle s'en sert pour nous révéler des vérités qui concernent notre salut. À nous d'interpréter les Écritures pour découvrir ces vérités, mais toujours sous l'autorité de l'Église.

Chers amis, nous avons vu que ces vérités sont d'abord découvertes dans ce qu'a voulu dire l'auteur humain. C'est ce qu'on appelle le sens littéral de l'Écriture. Il existe aussi des sens qu'on appelle spirituels. C'est de cela que vous parlera le père Bertrand.

## 08

### Les sens cachés de la Bible

Chers amis,

La Bible est un écrit inspiré. Elle possède une richesse de sens quasi infinie. La Tradition nous enseigne à distinguer différents niveaux de lecture. Il existe deux sens de l'Écriture, le sens littéral et le sens spirituel ; ce dernier se subdivise en trois autres sens. C'est le thème que nous allons traiter aujourd'hui. Commençons par le premier sens.

#### Le sens littéral

Le sens littéral est celui que les auteurs sacrés, inspirés par le Saint-Esprit, ont voulu exprimer. C'est ce qu'on appelle le sens direct et immédiat du texte. Ainsi, dans cette phrase tirée de l'évangile selon saint Matthieu : « Jésus monta vers Jérusalem », tous les mots doivent être pris au sens propre. Ils doivent s'entendre d'une ascension véritable de Jésus vers la ville de Jérusalem. La Bible nous livre, selon son sens littéral, des faits, elle nous raconte des choses qui se sont réellement passées à un moment de l'histoire. L'Écriture Sainte n'est donc pas un exposé abstrait, encore moins un recueil de mythes. La révélation divine enseigne une vérité historique. Dieu est intervenu dans l'histoire de l'humanité. Nous devons connaître l'histoire de ses interventions.

#### Les sens spirituels

L'Église nous invite à passer du sens littéral aux sens spirituels de l'Écriture. Il y en a plusieurs. Le Saint-Esprit met dans un passage plus de sens que ce qu'un auteur sacré voulait transmettre. Quand Dieu a inspiré un auteur, il avait en vue de nous révéler telle vérité spirituelle à travers l'événement historique raconté. Évidemment, Dieu connaissait le plan du salut à l'avance dans son ensemble. Lorsqu'il donnait une idée au rédacteur sacré, il voulait lui faire dire des choses qui lui échappaient en partie. Le Saint-Esprit voulait que même les plus anciennes parties de l'Ancien Testament soient lues à la lumière de l'incarnation, alors que les auteurs ne savaient pas clairement qui serait le Messie annoncé et qu'il serait le Fils de Dieu lui-même. Selon la Tradition de l'Église, on subdivise le sens spirituel en trois : le sens allégorique, le sens moral et le sens anagogique. Voyons comment ils se caractérisent.

## Le sens allégorique

Le sens allégorique va au-delà du sens immédiat des mots pour rejoindre d'autres réalités. On dépasse la lettre de façon à accéder à un niveau supérieur. On l'appelle aussi sens mystique, car il signifie ce qui est caché sous la lettre des mots. Par exemple, le livre de la Genèse expose au sens littéral la manière dont Dieu a formé Ève. Il a pris une côte d'Adam et s'en est servie pour constituer la première femme. Au sens allégorique, on y verra l'origine de l'Église, sortant du côté entrouvert de Jésus crucifié. On établit ici un lien entre les personnes de l'histoire du salut et d'autres personnes appartenant à l'époque de la nouvelle Alliance. On constate alors que l'Ancien Testament portait en lui de façon voilée le Nouveau Testament. L'Ancien a donc enfanté le Nouveau Testament, un peu comme une mère porte en elle son enfant. Et le Christ, qui est la clef des Écritures, permet d'accéder au sens définitif et plénier. Si l'on se limite au sens littéral, on passera à côté de la richesse spirituelle contenue dans l'Écriture. Dans ce cas, on tronquerait le message révélé, puisque Dieu a placé lui-même le sens allégorique sous la lettre des livres bibliques.

## Le sens moral

Passons au deuxième sens spirituel de l'Écriture ; on l'appelle le sens moral. Il s'agit de la morale qui découle du dogme, c'est la règle de vie du chrétien. Toute la Bible apparaît comme un miroir où l'homme apprend à se connaître avec sa misère et son péché, en même temps qu'il découvre la perfection à laquelle Dieu le destine. À la lecture de l'Écriture prise dans son ensemble, on découvre le contenu moral des actions posées par les personnages bibliques. Leur attitude nous apprend à nous tourner vers le bien et à nous détourner du mal. Nous en avons un exemple avec les Hébreux dans la traversée du désert. Dieu leur a ordonné de recueillir la manne avant le lever du soleil. Cela signifie qu'ils devaient adorer et remercier le Seigneur dès l'aurore. Malheureusement, ils désobéirent à Dieu. Au lieu de se contenter de la quantité suffisante pour chaque jour, ils en firent des réserves pour plusieurs jours. Comme punition, Dieu fit que le surplus de manne fut infesté de vers. L'apôtre saint Paul reviendra sur cet épisode de l'histoire sainte, en en tirant une leçon morale. Les égarements des Hébreux au désert et les châtements qui en furent la suite étaient des figures et des leçons destinées aux chrétiens. Ils ne doivent pas céder à la gourmandise, ni murmurer contre Dieu dans les épreuves. Nous voyons par-là que les événements rapportés par l'Écriture sont destinés à nous faire agir selon le bien moral.

## Le sens anagogique

Il y a enfin le sens qu'on appelle anagogique, qui vient du mot grec, anagogè signifiant : qui conduit en haut. Par ce sens, on est conduit des événements et des choses terrestres aux choses relevant du Ciel.



Ce sens spirituel a pour objet les choses de la vie future. Il est, en effet, possible de voir dans un certain nombre de réalités décrites par la Bible une signification éternelle. La ville de Jérusalem, capitale du royaume de Juda représente anagogiquement le Ciel, le royaume que Dieu a préparé aux élus. Ou encore, le tabernacle et le temple dans lesquels s'offraient les sacrifices juifs étaient une imitation terrestre du temple céleste où le Christ poursuit l'exercice de son sacerdoce éternel. L'idée la plus féconde concernant ce sens spirituel voit dans les biens temporels, promis à ceux qui observent la loi de Moïse, la figure des biens éternels réservés aux chrétiens. Ainsi le don de la Terre promise préfigurait l'entrée des élus dans le Ciel.

La pratique de lire la Bible à la lumière des différents sens de l'Écriture remonte aux Pères de l'Église. C'est un usage constant qui se révèle fructueux, car il fait ressortir des significations qui nous sont cachées à une première lecture rapide. La *lectio divina* est cet exercice qui permet de découvrir les différents sens que Dieu a placés dans le texte des Saintes Écritures. Faites l'expérience : relisez les passages de la Bible en cherchant les différents niveaux de sens. Vous y trouverez, avec joie, des richesses inattendues et inépuisables.

## 09

### Lire la Bible à l'école des Pères de l'Église

Chers amis,

Vous avez sûrement entendu parler du grand converti de l'anglicanisme, le cardinal John Henry Newman, récemment canonisé par le pape François. Il était, depuis son enfance, un grand lecteur de la Bible. Pourtant, s'il a reconnu dans l'Église catholique romaine la véritable Église fondée par Jésus-Christ, la fidèle gardienne de la foi des apôtres, ce n'est pas seulement grâce à la Bible. Dans une longue lettre adressée à un ancien confrère de l'université d'Oxford, il déclare : « Ce sont les Pères qui m'ont fait catholique. » C'est à force de lire la Bible avec les yeux des Pères de l'Église que Newman a fini par comprendre la situation schismatique de l'Église anglicane. L'Église catholique, à laquelle ces géants de la foi ont appartenu et qu'ils ont servie de tout leur génie, ne pouvait être que la vraie Église du Christ.

Je voudrais donc vous montrer d'abord pourquoi les Pères de l'Église sont des guides indispensables pour bien lire la Bible. Puis je vous donnerai quelques conseils pratiques pour lire la Bible avec eux.

#### Pourquoi lire la Bible avec les Pères ?

**Une première raison** de lire la Bible avec les Pères de l'Église, c'est qu'ils sont plus proches que nous du temps des apôtres et qu'ils ont une volonté indéfectible de leur être fidèles. L'époque des Pères va, en gros, de saint Clément de Rome, au 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., à saint Jean Damascène, aux 7<sup>e</sup> – 8<sup>e</sup> siècles. Saint Clément avait encore dans l'oreille la voix même des apôtres. Saint Irénée de Lyon, mort au début du 3<sup>e</sup> siècle, avait été, dans sa jeunesse, disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, en Asie ; et saint Polycarpe était lui-même un disciple de l'apôtre saint Jean. Les Pères des époques suivantes, comme saint Athanase ou saint Augustin, sont de la même lignée spirituelle. Pour eux aussi, une seule chose importe : défendre, expliquer, approfondir la doctrine des apôtres. Cette doctrine, ils la reçoivent d'abord par la tradition vivante des Églises d'origine apostolique, comme Antioche, Alexandrie et Rome. Puis ils la retrouvent consignée dans la Bible. Lire les Pères, c'est se mettre à l'école des apôtres, avec l'aide de leurs meilleurs élèves.

**Une deuxième raison** de lire la Bible avec les Pères, c'est qu'ils ont toujours, face au texte biblique, une attitude juste, ni présomptueuse, ni trop timide. Origène, au 3<sup>e</sup> siècle, a réalisé d'immenses recherches

pour établir le texte authentique de la Bible, en hébreu et en grec. Sans être lui-même compté parmi les Pères de l'Église, il a exercé une énorme influence sur ceux-ci. L'Église latine a fait sienne la Vulgate, cette traduction latine de la Bible réalisée en grande partie par saint Jérôme, aux 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècles.

La raison de tous ces travaux bibliques, c'est l'amour. Les Pères ont un immense amour de la Parole de Dieu. Les saintes Écritures sont leur Paradis, leur source d'eau vive, leur pain délicieux et leur vin enivrant. Ils en scrutent le texte avec une grande attention au moindre détail.

Mais en même temps, leur amour de la Bible est toujours respectueux et même craintif. Ils demeurent toujours humbles face au texte inspiré. Pour le comprendre, ils comptent bien plus sur la foi infaillible de l'Église que sur les lumières incertaines de leur propre raison. Lire les Pères, c'est apprendre combien la Bible fait grandir ceux qui se font petits devant elle.

**Une troisième raison** de lire la Bible avec les Pères, c'est leur profond sens de l'Église. Ils ne sont pas des lecteurs solitaires, enfermés dans leur chambre. Ils lisent en communion avec tous les fidèles de leur temps et des siècles passés. Beaucoup ont été évêques et ont considéré qu'instruire leur peuple dans la vraie foi apostolique, à partir de la Bible, était leur premier devoir. Et lorsque tel Père se trompe sur un point particulier, le recours aux autres Pères et au Magistère permet de rectifier aisément.

## Comment lire la Bible avec les Pères ?

Comment faire, donc, pour lire la Bible avec les Pères ? Pour découvrir ou redécouvrir qui sont les Pères, il y a d'abord les excellentes catéchèses que Benoît XVI leur a consacrées.

Puis, pour lire la Bible sous leur conduite, on pourra utiliser des collections de textes patristiques traduits en français, comme les volumes des « Pères dans la foi », aux éditions du Cerf. Par exemple, les *Catéchèses baptismales* de saint Cyrille de Jérusalem, publiées dans cette collection, sont très abordables et d'une grande richesse biblique.

Ensuite, ou en parallèle, on se lancera dans la lecture des textes où les Pères commentent directement tel livre biblique. Du côté latin, il y a le trésor inépuisable des *Commentaires sur les Psaumes*, de saint Augustin, ou encore ses *Traité sur l'évangile selon saint Jean*. Je recommande aussi les *Sermons sur l'Écriture* de saint Césaire d'Arles, un disciple de saint Augustin aux 5<sup>e</sup> – 6<sup>e</sup> siècles : ils résument, de manière très pédagogique, la manière dont les Pères lisent l'Ancien Testament, en le rapportant au mystère du Christ et de l'Église. Et que dire des quarante *Homélies sur les Évangiles*, de saint Grégoire le Grand, un des *best-sellers* du Moyen-Âge ? Il y a dans la parole du saint pape un mélange de simplicité et de grandeur qui ne peut laisser indifférent.

Du côté grec, comment ne pas rappeler les très nombreuses homélies de saint Jean Chrysostome sur la Genèse, les évangiles selon saint Matthieu et selon saint Jean, les Épîtres de saint Paul, les Actes des apôtres... Ce n'est pas pour rien qu'on l'a surnommé « Chrysostome », c'est-à-dire « bouche d'or ». Pour tirer de la Bible des applications morales, il est incomparable.

Enfin, il est très utile de lire certaines œuvres plus doctrinales, mais tout imprégnées de la Bible. Je pense notamment au chef-d'œuvre de saint Irénée, *Contre les Hérésies*. Quand il démontre, contre les gnostiques, l'unité de l'Ancien et du Nouveau Testaments ; quand il défend la vérité de l'incarnation du Fils de Dieu ou de la résurrection glorieuse des élus, son éloquence coule comme un fleuve d'une puissance irrésistible. On est emporté, l'esprit est convaincu et le cœur jubile sans trop savoir pourquoi. Essayer saint Irénée, c'est l'adopter.

Chers amis, lisez donc les Pères. Si vous écoutez avec persévérance saint Irénée ou saint Augustin, votre lecture de la Bible s'approfondira beaucoup. Vous apprendrez à trouver partout celui qui est la clé des Écritures : Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, l'unique Sauveur en qui le Père a voulu que nous trouvions toute vérité et toute grâce.

## 10

**Comment prier avec la Bible ?**

Chers amis,

Saint Jérôme raconte comment il fut conduit par une très grande grâce à la lecture assidue de l'Écriture sainte. C'était à l'époque où il commençait à mener la vie monastique près d'Antioche ; l'élégance des auteurs profanes lui plaisait encore beaucoup, il lisait de préférence les œuvres de Cicéron, de Virgile, de Plaute. Il reçut alors cette grâce : pendant son sommeil, il se vit comme transporté au tribunal de Dieu, qui lui demanda sévèrement qui il était. « Je suis chrétien », répondit-il. « Tu mens, lui dit le souverain Juge, tu es cicéronien ; car là où est ton trésor, là est ton cœur. » Et l'ordre fut donné de le flageller. « Je sentis bien à mon réveil, écrit saint Jérôme, que cela était plus qu'un songe, c'était une réalité, puisque je portais sur les épaules les marques des coups de fouet que j'avais reçus. Depuis ce temps-là j'ai lu les saintes Écritures avec plus d'ardeur que je ne lisais auparavant les livres profanes. »

Et Jérôme est devenu ce grand docteur de l'Église, qui nous a transmis tant de richesses par ses travaux sur l'Écriture sainte.

« L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu », dit Notre-Seigneur (Mt 4, 4).

Benoît XVI, lui, disait : « *La vie du chrétien est une vie de foi fondée sur la Parole de Dieu et nourrie par elle* » (27.01.2006).

Pour que l'Écriture sainte soit vraiment nourriture de notre âme, pour qu'elle nous ouvre à la prière, il est recommandé de pratiquer cet exercice qu'on appelle la *lectio divina*.

***La lectio divina***

La *lectio divina* – lecture priante de la Sainte Écriture – est une des manières d'écouter Dieu qui nous parle à travers elle et d'entendre la voix du Saint-Esprit.

Elle est, avec la liturgie (messe, office divin) et l'étude, un des moyens de goûter et de se nourrir de la Parole de Dieu. « L'Évangile, c'est le corps du Christ, écrit saint Jérôme. Nous mangeons la chair et buvons le sang du Christ dans le mystère de l'eucharistie, mais aussi dans la lecture des Écritures. »

Le but de la *lectio divina* n'est pas de devenir érudit, mais d'accroître notre communion avec Dieu que l'on connaît mieux à force de le fréquenter personnellement dans les Écritures.

Il est bon de pratiquer cet exercice régulièrement, fréquemment, si possible chaque jour.

## Par où commencer ?

Si on est « débutant », on commencera plutôt par lire le Nouveau Testament, en particulier les Évangiles. On peut choisir un passage de l'évangile de la messe du jour ou du dimanche à venir, ou encore lire en continu un livre.

Quand on est plus expérimenté, on peut faire une lecture transversale en choisissant un thème. On part d'un passage ; et, de là, grâce aux notes, on va chercher, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, d'autres passages que l'on compare et confronte.

## Comment pratiquer la *lectio divina* ?

Un auteur médiéval, Guigues le Chartreux, résume cette pratique ainsi : « Cherchez en lisant et vous trouverez en méditant ; appelez en priant et l'on vous ouvrira dans la contemplation. » Il y a donc quatre étapes successives, comme les marches d'une échelle par laquelle l'homme monte et descend entre terre et Ciel : lire, méditer, prier, contempler.

**1. Pour commencer, il est bon d'invoquer l'Esprit Saint.** Jésus nous l'a promis, l'Esprit Saint nous « conduira dans la vérité toute entière » (Jn 16, 13). Notre coopération, c'est notre effort à lire, mais c'est l'Esprit Saint qui fait de l'Écriture une parole vivante. On peut le prier ainsi : « Venez, Esprit Saint, Père des pauvres, ouvrez et éclairez mon cœur et mon intelligence ! »

**2. Puis nous commençons à lire.** Lisons lentement, sans hâte, le texte choisi, comme si c'était la première fois, de manière simple et sans a priori, en faisant abstraction de tout ce que l'on peut en connaître.

### 3. Intéressons-nous au contexte :

- Que s'est-il passé juste avant ? Où la scène se déroule-t-elle ? À quel moment ?
- Quels sont les personnages ?
- Intéressons-nous à la réalité du contexte, aux objets en scène, etc.
- Ne plaquons pas trop vite un sens spirituel sur le texte en évacuant le sens littéral.

**4. Il faut aussi s'intéresser aux paroles, aux gestes et aux silences** des personnages, à commencer par ceux de Jésus.

- À qui Jésus s'adresse-t-il ?

- Quels sont les sentiments des acteurs ?

- Laissons-nous frapper par les paroles et les gestes choquants ou apparemment contradictoires.

Exemple : « À qui te frappe sur une joue, présente encore l'autre » (Lc 6, 29).

Alors, un passage connu peut devenir neuf !

**5. Puis méditons et contemplons.** Imitons la Vierge Marie, qui « retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur ». Relisons le texte dans la lumière du Verbe, car tout ce que dit et fait Jésus est révélation et don de sa personne. Mais je réfléchis également à ce qu'il éclaire de moi, de ma vie et de ma relation avec Dieu. Et que me dit-il pour aujourd'hui ? Jésus me parle. Car « quiconque vient à moi, dit Jésus, écoute mes paroles et les met en pratique [...] ressemble à celui qui construit une maison. Il a creusé très profond et il a posé les fondations sur le roc » (Lc 6, 47-48). À force de fréquenter Dieu dans l'Écriture, on finit par agir selon sa parole qui nous façonne.

#### **6. La méditation se tourne en prière.**

Dom Chautard appelait la *lectio* la « pourvoyeuse de l'oraison ». Pour la terminer, on peut invoquer l'Esprit Saint, et laisser surgir la prière d'adoration, de supplication, d'action de grâce qu'elle suscite. On peut faire sienne la prière de Jésus : « Père, pardonne-leur... » (Mc 15, 24) ; « Je te bénis, Père, Seigneur du Ciel et de la terre ! » (Lc 10, 21) ; etc. Ou s'approprier les paroles de protagonistes de l'Évangile, à commencer par celles de la Vierge Marie, avec le *Magnificat* (Lc 1, 46-55), ou celles du centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir... » (Mt 8, 8) ; ou de l'apôtre Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (Jn 20, 28).

## **Garder la Parole**

« Écoute, Israël ! nous dit Dieu. Que les paroles que je te dicte aujourd'hui restent dans ton cœur... » (Dt 6, 4-9). La *lectio* conduit à se souvenir de Dieu en « ruminant » ses paroles par le murmure du cœur : « Si quelqu'un m'aime, a dit Jésus, il gardera ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons vers lui et, chez lui, nous nous ferons une demeure » (Jn 14, 23). Il ne faut pas se décourager d'apparente sécheresse ou d'impuissance dans la *lectio*, et oser rester avec une question, avec deux paroles contradictoires, avec une parole choquante, et les passer et repasser dans son cœur. L'essentiel est de prendre du temps avec Jésus. La prière sera alors nourrie de toutes les attentes que la Parole de Dieu aura creusées en nous.

## 2<sup>EME</sup> SEMAINE DU CAREME

### 11

#### Gn 1 : La création du monde (récit)

**1**<sup>1</sup> Au commencement,

Dieu créa le ciel et la terre.

<sup>2</sup> Or la terre était vide et vague,

les ténèbres couvraient l'abîme, et un souffle de Dieu agitait la surface des eaux.

<sup>3</sup> Dieu dit :

« Que la lumière soit »  
et la lumière fut.

<sup>4</sup> Dieu vit que la lumière était bonne,

et Dieu sépara la lumière et les ténèbres.

<sup>5</sup> Dieu appela la lumière « jour » et les ténèbres « nuit ».

Il y eut un soir et il y eut un matin : premier jour.

<sup>6</sup> Dieu dit :

« Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux  
et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux »  
et il en fut ainsi.

<sup>7</sup> Dieu fit le firmament,

qui sépara les eaux qui sont sous le firmament  
d'avec les eaux qui sont au-dessus du firmament,

<sup>8</sup> et Dieu appela le firmament « ciel ».

Il y eut un soir et il y eut un matin : deuxième jour.

<sup>9</sup> Dieu dit :

« Que les eaux qui sont sous le ciel s'amassent en un seul endroit  
et qu'apparaisse le continent »  
et il en fut ainsi.

<sup>10</sup> Dieu appela le continent « terre » et la masse des eaux « mers »,

et Dieu vit que cela était bon.

<sup>11</sup> Dieu dit :



« Que la terre verdisse de verdure :  
des herbes portant semence et des arbres fruitiers  
donnant sur la terre selon leur espèce des fruits contenant leur semence »  
et il en fut ainsi.

<sup>12</sup> La terre produisit de la verdure :

des herbes portant semence selon leur espèce,  
des arbres donnant selon leur espèce des fruits contenant leur semence,

et Dieu vit que cela était bon.

<sup>13</sup> Il y eut un soir et il y eut un matin : troisième jour.

<sup>14</sup> Dieu dit :

« Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit ;  
qu'ils servent de signes,  
tant pour les fêtes que pour les jours et les années ;

<sup>15</sup> qu'ils soient des luminaires au firmament du ciel  
pour éclairer la terre » et il en fut ainsi.

<sup>16</sup> Dieu fit les deux luminaires majeurs :

le grand luminaire comme puissance du jour  
et le petit luminaire comme puissance de la nuit,  
et les étoiles.

<sup>17</sup> Dieu les plaça au firmament du ciel pour éclairer la terre,

<sup>18</sup> pour commander au jour et à la nuit,  
pour séparer la lumière et les ténèbres,  
et Dieu vit que cela était bon.

<sup>19</sup> Il y eut un soir et il y eut un matin : quatrième jour.

<sup>20</sup> Dieu dit :

« Que les eaux grouillent d'un grouillement d'êtres vivants  
et que des oiseaux volent au-dessus de la terre  
contre le firmament du ciel » et il en fut ainsi.

<sup>21</sup> Dieu créa les grands monstres marins

et tous les êtres vivants qui glissent :  
les eaux les firent grouiller selon leur espèce,  
et toute la gent ailée selon son espèce,  
et Dieu vit que cela était bon.

<sup>22</sup> Dieu les bénit et dit :

« Soyez féconds, multipliez, emplissez l'eau des mers,  
et que les oiseaux multiplient sur la terre. »

<sup>23</sup> Il y eut un soir et il y eut un matin : cinquième jour.

<sup>24</sup> Dieu dit :

« Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce :  
bestiaux, bestioles, bêtes sauvages selon leur espèce »  
et il en fut ainsi.

<sup>25</sup> Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce,  
les bestiaux selon leur espèce  
et toutes les bestioles du sol selon leur espèce,  
et Dieu vit que cela était bon.

<sup>26</sup> Dieu dit :

« Faisons l'homme à notre image,  
comme notre ressemblance,  
et qu'ils dominent sur les poissons de la mer,  
les oiseaux du ciel, les bestiaux,  
toutes les bêtes sauvages  
et toutes les bestioles qui rampent sur la terre. »

<sup>27</sup> Dieu créa l'homme à son image,  
à l'image de Dieu il le créa,  
homme et femme il les créa.

<sup>28</sup> Dieu les bénit et leur dit :

« Soyez féconds, multipliez,  
emplissez la terre et soumettez-la ;  
dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel  
et tous les animaux qui rampent sur la terre. »

<sup>29</sup> Dieu dit :

« Je vous donne toutes les herbes portant semence,  
qui sont sur toute la surface de la terre,  
et tous les arbres qui ont des fruits portant semence :  
ce sera votre nourriture.

<sup>30</sup> À toutes les bêtes sauvages, à tous les oiseaux du ciel,  
à tout ce qui rampe sur la terre et qui est animé de vie,  
je donne pour nourriture toute la verdure des plantes » et il en fut ainsi.

<sup>31</sup> Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon.

Il y eut un soir et il y eut un matin : sixième jour.

## 12

### La clé secrète pour comprendre la Bible

S'il faut en croire Hamlet, prince du Danemark, la troupe de comédiens qu'il a accueillie au château du roi, son père, était très douée. Ces comédiens pouvaient interpréter à la perfection n'importe quelle pièce de théâtre : « Ils sont les meilleurs acteurs du monde, pour la tragédie, la comédie, la pastorale, la comico-pastorale, et même la comico-historico-pastorale. » Vous suivez ? Bien sûr, Shakespeare s'amuse. Par la bouche de son personnage, il se moque d'une manie des critiques : distinguer les genres littéraires.

Il peut y avoir, effectivement, de la pédanterie dans cet exercice. Néanmoins, savoir reconnaître et distinguer les genres littéraires reste très utile et même nécessaire, sous peine de faire de graves contresens. Et cela est vrai même de la Bible, le livre des livres, l'unique livre dont Dieu lui-même est l'auteur.

En effet, un genre littéraire, ce n'est rien d'autre qu'une certaine manière d'écrire, régie par des conventions connues de l'auteur et de son public. Puisque, dans la Bible, Dieu nous parle par des hommes et à la manière des hommes, il est tout naturel qu'on y trouve les genres littéraires familiers aux auteurs bibliques et à leur public.

Je vais donc vous présenter d'abord les principaux genres littéraires employés dans la Bible. Puis je parlerai des différents usages du genre historique.

#### Les genres littéraires de la Bible

On peut distinguer **quatre genres littéraires principaux** dans la Bible : le genre sapientiel, le genre prophétique, le genre apocalyptique et le genre historique.

**Le genre sapientiel**, d'abord. Dans les écrits de sagesse, les auteurs bibliques recueillent les traditions des sages de l'Égypte, de Mésopotamie et d'autres cultures autour de la Terre sainte. À la lumière de la révélation divine, ils les purifient et les enrichissent. Cela nous a donné des livres comme les Proverbes ou le livre de Job.

Le sommet du genre sapientiel, dans l'Ancien Testament, c'est le livre des Psaumes. Dans le Nouveau Testament, les épîtres de saint Paul et les sept épîtres, dites « catholiques », sont aussi, à leur manière, des œuvres de sagesse, mais écrites à la lumière de la révélation parfaite, apportée par Jésus-Christ. On ne saurait trop les lire et les méditer.

Une partie importante des livres de l'Ancien Testament relève du **genre prophétique**. Un prophète, selon la Bible, c'est un homme inspiré par l'Esprit Saint pour parler au nom de Dieu. Pour cela, il est donné au prophète de voir ce que Dieu veut révéler par lui, au sujet du présent, du passé ou de l'avenir. Le prophète peut ainsi dénoncer les péchés, menacer de châtements, promettre le pardon divin à ceux qui se repentent, et surtout annoncer les mystères de la Nouvelle Alliance à venir. Les prophètes sont les annonciateurs du Christ à venir, comme les apôtres ont annoncé le Christ déjà venu.

En lisant les prophètes de l'Ancien Testament, comme Isaïe, Jérémie, Osée, Amos, nous apprenons comment la sagesse divine sait unir une justice très rigoureuse à une miséricorde inépuisable. Nous voyons comment son amour sait faire servir même les péchés les plus graves et les plus invétérés à sa gloire et à notre salut.

**Le genre apocalyptique** est un peu à part. Il est contenu presque entièrement dans deux livres bibliques : celui de Daniel, pour l'Ancien Testament, et celui de l'Apocalypse de saint Jean, pour le nouveau.

« Apocalypse » veut dire, en grec, « révélation ». Un livre apocalyptique se propose de transmettre une révélation au sujet du plan de Dieu sur l'histoire. Le voyant, comme Daniel ou l'apôtre Jean, reçoit des visions symboliques dont le sens lui est expliqué par des anges. Le but de ces visions est de montrer qu'en dépit du triomphe apparent du mal sur la terre, Dieu reste le maître et conduit au salut, à travers l'épreuve, ceux qui espèrent en lui.

Ainsi, l'Apocalypse de saint Jean n'est pas un film catastrophe. C'est la plus magnifique profession de foi et d'espérance dans le Christ, à l'heure où l'Empire romain s'apprête à essayer de détruire l'Église. Le cœur de son message, c'est que le Christ ressuscité est déjà vainqueur du diable et que ceux qui lui seront fidèles jusqu'à la mort vaincraient avec lui.

## L'usage du sens historique dans la Bible

Parlons maintenant de l'usage du **genre historique** dans la Bible. Une grande partie des livres de l'Ancien Testament, de la Genèse aux livres des Rois, se rattache à ce genre. Dans le Nouveau Testament, il en va de même pour les évangiles et les Actes des apôtres.

Comment caractériser le rapport des écrivains bibliques avec la vérité historique ? Il est assez différent de celui des historiens modernes. Car les auteurs bibliques ne s'intéressent pas à la connaissance du passé pour elle-même. Ce qu'ils veulent, c'est manifester le mystère de l'action divine dans l'histoire.

Ce point de vue avant tout théologique explique que nos écrivains bibliques puissent faire preuve, à l'égard d'une foule de détails d'ordre historique, d'une indifférence qui nous étonne. Bien des dates

peuvent être assez approximatives. Bien des chiffres sont avancés plutôt pour leur valeur symbolique que pour faire une estimation exacte de la réalité concernée. Par exemple, un recensement ordonné par le roi David pour le tout petit royaume d'Israël, au 10<sup>e</sup> siècle av. J.-C., aurait enregistré 800 000 hommes capables de porter les armes. Historiquement, c'est invraisemblable. Mais le but de l'auteur biblique est plutôt de suggérer que, devant Dieu, ce petit royaume est d'un poids extrême.

Il est vrai, pourtant, que, quand les auteurs inspirés en sentent le besoin, ils peuvent se faire très précis. Lisez, par exemple, le récit des déboires de Jérémie au chapitre 36 de son livre, ou bien celui des mésaventures de saint Paul en Méditerranée, aux chapitres 27-28 des Actes des apôtres. Ce sont des modèles de rapports historiques exacts et parfaitement vraisemblables.

Mais il arrive aussi que les auteurs bibliques prennent de grandes libertés par rapport à l'histoire. Ils peuvent rapporter, par exemple, deux traditions inconciliables sur le même événement. Au chapitre 16 du premier livre de Samuel, on nous dit que le roi Saül a demandé lui-même à Jessé, père de David, de lui envoyer son fils. Puis, au chapitre 17, après la victoire de David contre Goliath, on entend Saül demander à Abner, son général en chef, de qui ce jeune homme est le fils ! C'est un peu fort de café ! Apparemment, l'auteur des livres de Samuel n'a pas voulu trancher entre deux traditions contradictoires qu'il a trouvées dans ses sources. Peut-être a-t-il jugé plus intéressant de nous amener à nous poser cette question : de qui le messie de Dieu est-il le fils ? Est-ce si facile de le savoir ?

Vous voyez, mes amis, que l'usage du genre historique dans la Bible peut être très subtil. Il n'est même pas exclu qu'on y trouve des éléments de fiction. C'est sûrement le cas, par exemple, dans un livre comme celui de Judith : Nabuchodonosor, roi de Babylone, n'a jamais « régné sur les Assyriens, à Ninive », et son général ne pouvait pas s'appeler Holopherne, car c'est un nom perse et non babylonien. En fait, c'est une satire : le livre veut ridiculiser le roi païen et son bras droit en leur attribuant des traits empruntés à tous les empires oppresseurs d'Israël.

Lisons donc la Bible avec une confiance foncière en sa véracité, car Dieu, qui s'y révèle, ne peut ni se tromper ni vouloir nous tromper. Mais ne prenons pas tout au pied de la lettre, et n'attendons pas des auteurs bibliques une exactitude historique que personne n'aurait exigé d'eux dans leur temps et leur milieu.

## 13

### Foi et raison : amies ou ennemies ?

Chers amis,

Le *Big Bang* est-il une démonstration que le monde a été créé ? La théorie de l'évolution de Darwin est-elle la preuve que l'homme est arrivé par hasard dans le monde, sans qu'il y ait besoin de Dieu ? Graves questions, qui interrogent les rapports entre la foi et la science, une des figures des relations entre foi et raison.

#### L'impossible contradiction

Commençons par établir une distinction très importante. La doctrine catholique enseigne que l'homme dispose de deux sources de connaissance. La raison naturelle, et la foi. Par sa raison naturelle, l'homme peut connaître tout ce qui est accessible à sa connaissance naturelle : la nature, ses lois, l'homme, etc. Il peut aussi parvenir à démontrer qu'il existe nécessairement une cause première de l'univers, que tout le monde appelle Dieu. Tout ce domaine de connaissance est l'objet de la philosophie. C'est aussi, en partie du moins, l'objet des sciences expérimentales : la physique, la chimie, la biologie ont pour but la connaissance du monde qui nous entoure. Mais il est des choses que l'homme, laissé à ses seules forces, ne pourra jamais connaître. Ce sont les réalités surnaturelles, par exemple le mystère de la Sainte Trinité. Pour savoir qu'il y a trois personnes en Dieu, l'homme a besoin d'une lumière nouvelle, surnaturelle. C'est la foi.

Ces deux sources de connaissance, la raison et la foi, viennent toutes deux de Dieu et donc, elles ne peuvent pas se contredire. Sinon, Dieu ne serait pas cohérent. Il y a nécessairement une harmonie entre la foi et la raison, et donc une harmonie entre l'enseignement de la révélation, connu par la foi, et les conclusions des sciences expérimentales, pour autant que ces dernières sont justes et faites à leur bon niveau. Comme dit Jean-Paul II : « La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité. » Voilà pour la théorie.

## Ni discordisme ni concordisme

Dans la pratique, les choses ne sont pas si simples, et certaines théories scientifiques semblent parfois difficilement compatibles avec la révélation.

Prenons un exemple : la théorie de l'évolution de Darwin tient que l'homme est apparu sur terre par évolution à partir d'autres espèces vivantes, et que le moteur de cette évolution est le hasard. La foi chrétienne enseigne que l'âme humaine est créée directement par Dieu. Face à cette apparente contradiction, trois attitudes sont possibles.

La première est celle du discordisme, ou de la double vérité. La foi m'enseigne quelque chose dans son domaine, et c'est vrai pour le croyant ; la science me dit le contraire, et c'est vrai pour le scientifique. On trouve cette attitude chez certains auteurs au Moyen Âge, et saint Thomas d'Aquin, au XIII<sup>e</sup> siècle, a combattu cette vision des choses. En fait, c'est un vrai suicide intellectuel. Je pense quelque chose quand je suis dans mon laboratoire, et je pense exactement l'inverse quand je réfléchis en chrétien. Position à exclure, donc.

Deuxième possibilité. Je suis convaincu que Darwin a raison. Et donc, j'estime que l'Église se trompe quand elle enseigne que l'âme humaine est créée directement par Dieu. Là encore, cette position est intenable. Dieu est la vérité même. Il ne peut ni se tromper, ni nous tromper. Donc, si une vérité est enseignée de façon définitive par l'Église, c'est qu'elle est vraie.

Il y a donc une troisième possibilité : l'Église a raison quand elle affirme que l'âme est créée directement par Dieu, et donc, cela signifie que la théorie de Darwin, ou du moins l'interprétation philosophique qui en est faite, est fautive, au moins en partie. Tout l'enjeu est de proposer une autre théorie scientifique, qui soit conforme à la révélation. C'est ce que vous montrera le P. Jourdain dans la vidéo consacrée à cette question.

Un autre cas de figure est possible. Parfois, les théories scientifiques semblent confirmer un enseignement de foi. Par exemple, beaucoup d'auteurs chrétiens voient dans la théorie du *Big Bang* une confirmation de la doctrine de la création. Le problème de ce genre d'approche – que l'on appelle le concordisme – est que l'on accorde trop d'importance à la connaissance scientifique. Non pas bien sûr que la science serait méprisante, mais bien parce que, en raison de sa méthode, il est certaines conclusions à laquelle la science ne peut pas parvenir. Je vais expliquer ce dernier point. Le travail du scientifique peut se décomposer en trois niveaux, de plus en plus complexes : l'expérimentation par la mesure, l'élaboration de lois et enfin l'élaboration de théories.

## Les trois niveaux de la connaissance scientifique

Le premier niveau est obtenu par la médiation d'un instrument de mesure. Je vous donne un exemple célèbre que je reprends à un grand scientifique, Arthur Eddington : je veux expliquer la glissade d'un éléphant sur une pente gazonnée. Pour modéliser cette expérience, je vais remplacer l'éléphant par sa masse (2 tonnes), la pente gazonnée par un plan incliné à 15 degrés, le gazon par un coefficient de frottement. Et, en combinant tous ces éléments, je vais pouvoir évaluer la vitesse de descente de l'éléphant. Cela signifie que la science connaît le réel en le mathématisant, en l'exprimant par des nombres qui renvoient à la mesure de mes instruments. Et donc, le scientifique n'atteint pas l'être profond des choses (l'être de l'éléphant, la nature du mouvement, etc.), mais seulement un aspect du réel : une certaine quantité mesurable. Donc la science dit bien *quelque chose* du réel, mais elle ne dit pas *tout* du réel. Donc, lorsque les scientifiques veulent parler d'une réalité qui échappe à l'expérience (la création, Dieu, l'âme humaine), en fait, ils ne sont plus tellement dans leur domaine, mais passent dans celui de la philosophie.

Une fois que le scientifique a établi un certain nombre de mesures, il peut élaborer des lois scientifiques. Par exemple, il pourra déterminer que la vitesse d'un objet est égale à la distance parcourue divisée par le temps ( $V=d/t$ ). Ou encore, il pourra établir certaines lois de fonctionnement du vivant. Il atteint alors, généralement, une vraie certitude, qui lui permet de mieux connaître la structure de la matière, et le comportement des êtres physiques qui l'entourent.

Une fois qu'il a établi plusieurs lois, le scientifique va chercher à les mettre en relation les unes avec les autres. Il arrive ainsi à une synthèse organisée, qu'on appelle théorie scientifique. Or il est très rare qu'une théorie scientifique puisse être considérée comme absolument définitive. Elle doit souvent être corrigée à la lumière de nouvelles découvertes, et intégrée à une théorie plus vaste. Albert Einstein en avait bien conscience et expliquait cette limite avec l'exemple suivant. Le scientifique est comparable à un homme qui trouve une montre, en état de marche, mais qu'il est impossible d'ouvrir. Cet homme va donc chercher à imaginer quel type de mécanisme peut expliquer le mouvement des aiguilles. Mais, parce qu'il ne pourra jamais ouvrir le boîtier, il ne pourra jamais être certain que sa théorie est conforme à la réalité. Il se pourrait que l'explication réelle du mouvement des aiguilles soit différente de celle que propose sa théorie.

Voilà pourquoi il faut être prudent quand on veut défendre un élément de la foi chrétienne à partir d'une théorie scientifique. Car il se pourrait que de nouvelles découvertes scientifiques viennent invalider cette théorie. Par ailleurs, les théories scientifiques ne sont jamais neutres sur le plan philosophique. La plupart des scientifiques s'accordent sur les deux premiers niveaux, l'expérimentation et les lois. Les désaccords surviennent au niveau des théories, et s'expliquent en raison de divergences philosophiques (ou théologiques). Il est donc très utile, quand on discute de ces questions, de chercher à mettre au jour



les présupposés philosophiques de telle ou telle théorie scientifique. On pourra ainsi nouer un dialogue fécond entre science, foi et philosophie, et contempler, dans l'univers, l'œuvre de la sagesse divine.

## 14

## Galilée ou l'Inquisition : qui a raison ?

Chers amis,

Nous abordons aujourd'hui l'affaire Galilée, qui touche les rapports entre la science et la foi.

Cette affaire a donné naissance à toute une légende, notamment à travers des tableaux. Ces derniers représentent Galilée en prison, tenant dans sa main droite un clou avec lequel il avait apparemment tracé sur le mur le mouvement de la terre autour du soleil avec les mots, écrits en dessous : « *E pur si muove* », c'est-à-dire : « Et pourtant, elle tourne. » Cette phrase aurait été marmonnée par le savant italien après avoir été forcé par l'Inquisition d'abjurer la théorie que la terre tourne autour du soleil. Cette phrase célèbre ne fut attribuée à son auteur qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, soit plus de cent ans après l'affaire. Elle est reconnue unanimement aujourd'hui comme une légende apocryphe, c'est-à-dire fictive.

Voilà pour la légende. Qu'en est-il de la réalité ?

### Le débat entre héliocentrisme et géocentrisme

Quand éclate l'affaire Galilée au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les sciences sont en bonne intelligence avec l'Église catholique. Ce n'est pas le cas chez les protestants. Ainsi, vingt ans auparavant, l'Église adopte un nouveau calendrier dit grégorien, plus conforme aux données astronomiques. Les protestants voient dans ce changement de calendrier l'œuvre de l'antéchrist. Il aurait été dit par Kepler, un astronome protestant de l'époque, que ses coreligionnaires préféreraient être en désaccord avec le soleil plutôt que d'être d'accord avec le pape !

Le différend entre Galilée et l'Église est souvent ramené à l'opposition entre **l'héliocentrisme**, le fait que la terre tourne autour du soleil, et **le géocentrisme**, le fait que le soleil tourne autour de la terre. Si le géocentrisme a toujours été l'opinion dominante en Occident depuis l'Antiquité, l'héliocentrisme ne date pas de l'époque de Galilée. Dès l'Antiquité, le grec Aristarque de Samos propose un modèle héliocentrique. Copernic, qui était prêtre catholique, reprend l'idée au XVI<sup>e</sup> siècle et propose un modèle héliocentrique plus abouti. Kepler améliore le modèle en introduisant, à la place d'orbites circulaires, les orbites elliptiques plus conformes à l'observation. Ces modèles ne posent pas de difficultés à l'Église quand les chercheurs ne font que proposer l'héliocentrisme comme hypothèse.

Pourquoi donc les rapports se sont-ils tendus quand Galilée adopte le système copernicien ? À la différence de Copernic et de Kepler, Galilée présente le modèle copernicien comme une certitude démontrée et non comme une simple hypothèse. L'Église s'intéresse à ce débat entre héliocentrisme et géocentrisme en raison de son implication dans l'étude de la Sainte Écriture. En effet, certains passages bibliques parlent de la terre immobile. Si l'héliocentrisme était prouvé, il deviendrait nécessaire aux exégètes de revoir les passages concernant la terre immobile. Or il faudra attendre près de 100 ans pour avoir la preuve de l'héliocentrisme. L'astronome anglosaxon James Bradley montrera en 1728 que le phénomène d'aberration de la lumière des étoiles ne peut s'expliquer que par le déplacement de la terre autour du soleil.

Au temps de Galilée, l'héliocentrisme a un certain nombre d'adeptes parmi les scientifiques. Mais d'autres savants penchaient pour le modèle proposé par Tycho Brahe. Cet astronome danois a effectué des observations nombreuses et précises pour l'époque. Ces observations ont permis à Kepler d'établir des lois astronomiques qui sont toujours enseignées en astronomie moderne. Le modèle de Tycho Brahe, appelé géo-héliocentrisme, se présentait comme un modèle à mi-chemin du géocentrisme et de l'héliocentrisme. Il stipulait que les planètes tournaient autour du soleil qui tournait lui-même autour de la terre immobile. Ce modèle correspondait, de fait, aux observations les plus précises de l'époque. Aussi, l'Église trouvait malvenue la démarche de Galilée de vouloir imposer sans démonstration suffisante une vision du monde qui remettait si radicalement en cause la vision de beaucoup de théologiens et d'exégètes.

## Galilée et la Sainte Écriture

De plus, il semble que Galilée, d'après la lettre qu'il a écrite à Christine de Lorraine, ait voulu s'immiscer dans le problème d'exégèse et prouver notamment que le modèle géocentrique de Ptolémée était impossible à accorder avec certains passages de l'Écriture. Non seulement Galilée ne pouvait pas avancer de preuves astronomiques du modèle de Copernic, mais il essaya de réfuter le système de Ptolémée comme contraire à l'Écriture Sainte. L'Inquisition s'en mêla alors. En raison de l'expansion du protestantisme et de la multiplication de ses branches, l'Inquisition regardait de très près les nouvelles interprétations de la Bible. Des proches de Galilée lui ont déconseillé de poursuivre ses travaux en exégèse et plutôt encouragé à chercher les preuves astronomiques de l'héliocentrisme. L'Inquisition se résolut à lui demander de ne plus soutenir la certitude scientifique du système copernicien, en absence de preuve. Malgré sa promesse, il continua ses travaux en exégèse et avança en faveur de l'héliocentrisme des preuves insuffisantes et fausses en astronomie, comme l'origine des marées.

## La condamnation de Galilée et ses conséquences

Devant le trouble que suscitèrent ses écrits dans le monde catholique et le manque de respect de sa promesse de ne plus proclamer la certitude du système copernicien, Galilée fut condamné à signer un document de rétractation de l'héliocentrisme et à demeurer en résidence surveillée. Il le fut d'abord dans le palais des grands ducs de Toscane, puis dans sa propre villa avec la possibilité de continuer ses recherches scientifiques. Il ne fut jamais torturé, ni brûlé.

Après la preuve de l'héliocentrisme, apportée par James Bradley, le pape Benoît XIV donna l'autorisation d'imprimer les œuvres de Galilée en 1741 et lèvera l'interdiction de publier les livres défendant l'héliocentrisme en 1757.

Si Galilée avait soutenu l'héliocentrisme à titre d'hypothèse et non de vérité démontrée, d'une part, et n'avait pas, d'autre part, cherché à réfuter le géocentrisme dans l'interprétation des Saintes Écritures, il n'y aurait pas eu d'affaire Galilée. Le caractère obstiné et violent du savant italien a envenimé ses rapports avec l'Inquisition. L'Église, à travers l'Inquisition, s'est mêlée de cette controverse scientifique en raison de l'implication des différentes positions dans l'interprétation de la Sainte Écriture. On peut et on doit cependant estimer que cette condamnation d'un système scientifique par l'Inquisition fut une lourde erreur. Par la suite, l'Église sera plus prudente dans ses jugements des théories scientifiques. Devant les preuves avancées par les savants en faveur de l'héliocentrisme, l'Église a alors rapidement révisé son jugement, à la fois sur Galilée et la position qu'il a défendue. Il semble toutefois que l'affaire ait freiné le développement de la science moderne dans les pays latins par rapport aux pays anglo-saxons. En tout cas, la part des savants italiens et français diminue au profit des savants anglais et allemands, même si, au XVII<sup>e</sup> siècle, il reste beaucoup de savants français. Ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que les pays latins reviendront en force dans le domaine de la recherche scientifique.

## 15

**Bible et *Big Bang***

D'où vient le *Big Bang* ?

Je veux dire, d'où vient l'expression « *Big Bang* » ?

De Fred Hoyle, un des grands physiciens du XX<sup>e</sup> siècle. Il a inventé cette expression pour se moquer de la théorie scientifique de l'expansion rapide de l'univers. Pourquoi ? Parce que cette théorie semblait dire que le monde a eu un commencement, alors que Hoyle pensait plutôt que le monde est éternel.

L'artisan le plus connu de la théorie du *Big Bang* est Georges Lemaître, un prêtre. On lui a reproché de se laisser influencer par sa foi, et de vouloir défendre le dogme de la création. Et, de fait, les chrétiens de l'époque ont vu là une démonstration scientifique de la création, et donc de l'existence de Dieu. L'exemple le plus connu est celui de Pie XII, en 1951 : « Il semble [...] que la science d'aujourd'hui, remontant d'un trait des millions de siècles, ait réussi à se faire le témoin de ce "*Fiat lux*" initial, de cet instant où surgit du néant, avec la matière, un océan de lumière et de radiations. [...] Ainsi, création dans le temps ; et pour cela, un Créateur ; et par conséquent, Dieu ! »

Pourtant, Georges Lemaître lui-même répondit sur ce point au pape, en l'avertissant qu'il faisait là un lien que sa théorie ne permettait pas de faire ; et il semble que le pape ait pris en compte cette remarque.

Mais alors, que penser ? Le *Big Bang* est-il la création du monde ?

**Le *Big Bang***

Pour répondre, commençons par dire quelques mots du *Big Bang*. Son histoire commence en 1915. Cette année-là, le jeune Albert Einstein rend publique sa théorie de la relativité générale. De quoi s'agit-il ? Au XVII<sup>e</sup> siècle, Newton avait proposé sa théorie de l'accélération et de la gravitation, qui avait permis de bien décrire le mouvement des planètes, au moyen de quelques équations mathématiques simples. Cela a permis de faire d'immenses progrès scientifiques. Mais cette théorie avait des limites. Einstein a donc proposé une nouvelle théorie, plus sophistiquée, avec des équations très compliquées cette fois-ci.

Celles-ci n'admettent pas de solution pour un univers sans changement. Mais Einstein pensait, lui aussi, que le monde est éternel ; il a donc introduit une petite modification dans les équations pour que

cela fonctionne. Mais cela n'a pas convaincu les physiciens de l'époque, surtout quand le physicien Hubble a observé que les étoiles s'éloignaient les unes des autres. Georges Lemaître et d'autres physiciens ont au contraire montré qu'il existe des solutions où l'univers est en expansion. Mais, s'il est en expansion, c'est qu'il a été autrefois beaucoup plus petit et beaucoup plus dense, et, si l'on remonte jusqu'au bout, il semble même que toute la matière se soit trouvée en un seul point. Toutefois, nous ne le savons pas vraiment, car le modèle du *Big Bang* ne parvient pas à remonter au-delà de ce qu'on appelle le temps de Planck, c'est-à-dire un instant très proche du premier instant. Il doit s'arrêter un peu avant.

Voilà comment est née la théorie du *Big Bang*. Aujourd'hui, l'immense majorité des physiciens l'ont adoptée, depuis la découverte en 1965 de ce qu'on appelle le rayonnement fossile, un rayonnement qui daterait des premiers temps de l'univers et qu'on n'arrive pas à expliquer pour le moment par une autre théorie.

## Le dogme de la création

Maintenant, qu'est-ce que la création ? Le dogme de la création dit deux choses :

D'abord, que Dieu est la cause de l'existence de tout ce qui existe. Sur ce point, le *Big Bang* ne nous renseigne pas : il décrit le mouvement de ce qui existe, mais il ne dit pas pourquoi cela existe.

Le dogme de la création dit aussi que le monde a commencé à exister : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... ». C'est sur ce point qu'on peut le comparer au *Big Bang*.

## Le *Big Bang* est-il le commencement du temps ?

Le *Big Bang* est-il la preuve que le temps a commencé ? À première vue, il semble que oui. Mais, en réalité, c'est n'est pas si sûr, pour trois raisons :

- D'abord, parce que la théorie du *Big Bang* sera peut-être modifiée ou remplacée à l'avenir, de la même façon que la théorie de Newton a été remplacée par celle d'Einstein. Aucune théorie scientifique n'est considérée comme définitive par les physiciens. Et il existe un problème : la théorie de la relativité générale – celle qui sert de base au *Big Bang* – est incompatible avec la physique quantique. Or, pour décrire les premiers instants du *Big Bang*, nous avons besoin des deux.
- Ensuite, parce que nous ne savons pas ce qu'il se passe au-delà du temps de Planck. Est-ce que toute la matière existait en un seul point ? Y a-t-il eu autre chose ? Dans l'état actuel de la recherche, il est impossible de le dire.

- Enfin, quand le *Big Bang* tend vers un instant initial, il ne peut pas dire que cet instant est le début du monde. Au-delà de cet instant, le modèle du *Big Bang* ne peut plus rien dire. Donc, même si ce moment existe, cela ne prouve pas qu'il n'y avait rien avant. C'est peut-être le début absolu de l'univers, mais peut-être y avait-il quelque chose, et un temps différent de celui que nous connaissons. Ce n'est pas impossible en théorie, et c'est pourquoi certains scientifiques consacrent leur recherche à cela. Toutefois, aujourd'hui, nous n'avons aucune preuve et même aucun indice qu'il y ait eu quelque chose.

Le *Big Bang* ne démontre donc pas le commencement du temps. Mais c'est un bon indice. Si on accepte la théorie du *Big Bang*, alors, dans l'état actuel des sciences, on doit considérer comme très probable que le monde ait commencé à exister. Dans ce cas-là, le *Big Bang* nous montre quelque chose de l'œuvre divine, et c'est pour nous une source d'admiration et de joie. Ce n'est toutefois pas une preuve.

C'est pourquoi nous ne mettons pas notre foi dans le *Big Bang*, mais en la révélation de Dieu. Car la parole de Dieu est sûre : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... ».

Rendons gloire à Dieu et adorons-le ! Qu'il soit béni éternellement de nous avoir créés !

## 16

**Évolution ou création – Faut-il choisir ?**

Chers amis,

Création ou évolution. Bible ou science. Jardin d'Éden ou « planète des singes ». Pour beaucoup de personnes, il faut choisir son camp : ou l'un ou l'autre.

Le résultat est désastreux : des créationnistes fondamentalistes font de la mauvaise science à partir de la Bible, et des scientifiques idéologues font de la mauvaise théologie à partir de fossiles et de codes génétiques.

Aujourd'hui, je voudrais vous montrer qu'on peut tout à fait admettre une certaine évolution des espèces, sans pour autant rejeter la révélation biblique sur la création du monde. Autrement dit : il est possible de croire tout ce que le livre de la Genèse nous révèle sur la création du monde, sans rejeter *a priori* toutes les hypothèses scientifiques récentes sur les origines des espèces.

**De quoi parlons-nous ?**

Avant de nous lancer dans la réflexion, il faut bien nous entendre sur ce dont nous parlons.

Quand, dans cette vidéo, il est question de *création*, je me réfère à la création du monde, telle qu'elle est révélée dans le livre de la Genèse.

Quand, dans cette vidéo, nous parlons de la *théorie de l'évolution*, c'est un peu plus compliqué. Car des théories de l'évolution, il y en a plusieurs. Les différentes théories de l'évolution, soutenues par nombre de scientifiques aujourd'hui, ne sont pas les mêmes que celle de Darwin au 19<sup>e</sup> siècle.

De quoi parlons-nous donc dans cette vidéo quand nous disons « théorie de l'évolution » ? Nous parlons de la théorie de l'évolution que vos collègues de travail, vos camarades de classe, vos petits-enfants, et peut-être vous aussi, ont dans la tête.

Cette théorie est assez proche de celle de Darwin. On peut la résumer comme suit : toutes les espèces du vivant existant actuellement sur la terre ont émergé selon un long et lent processus qu'on appelle évolution. Ainsi, au fil du temps, des espèces plus primitives – comme les mollusques – émergent les espèces plus développées, comme les mammifères, et en dernier, l'homme.

Quel est le mécanisme de l'évolution ainsi comprise ?



Ce sont de petites mutations du code génétique dues au hasard. Et le tri de ces mutations, effectué par la sélection naturelle, qui retient les mutations favorisant l'individu et sa reproduction.

C'est ainsi que les espèces existantes se perfectionnent et que de nouvelles espèces apparaissent.

Voilà ce que nous avons tous plus au moins en tête quand nous parlons d'évolution.

Ayant défini de quoi nous parlons dans cette vidéo quand nous parlons de création et d'évolution, nous pouvons maintenant commencer à réfléchir sur la relation de ces deux idées.

Et, pour cela, nous allons successivement adopter trois points de vue : le point de vue de la science, celui de la philosophie réaliste et celui de la théologie catholique.

## Le point de vue de la science

Du point de vue de la science, on peut dire que le fait d'une certaine évolution des espèces semble assez probable. Les fossiles nous montrent que les espèces primitives sont apparues longtemps avant les espèces plus développées et ils nous montrent également l'apparition tardive de l'homme. Mais il serait téméraire de prétendre que l'émergence des espèces à partir d'autres espèces soit ainsi incontestablement prouvée. Car il reste beaucoup de questions irrésolues (je vous renvoie aux références dans la description de cette vidéo).

Ce qui est faux, en revanche, c'est *l'explication* de ce fait probable de l'évolution par la théorie de l'évolution telle que nous l'avons définie. Le hasard des mutations génétiques et la sélection naturelle ne peuvent pas rendre compte à eux seuls de tout le développement des espèces tel que nous l'observons. Si vous voulez savoir pourquoi, lisez les références dans la description de cette vidéo.

## La science pourra-t-elle un jour prouver l'évolution ?

Ce n'est pas la science expérimentale elle-même qui peut répondre, mais la philosophie, qui lui est supérieure. Voici comment.

Par les fameuses preuves philosophiques de l'existence de Dieu, nous savons avec une certitude absolue que Dieu existe, et ce sans faire appel à aucune croyance religieuse. S'il y a donc une contradiction entre le fait que Dieu existe et la théorie de l'évolution, alors c'est que cette dernière est certainement fautive.

Mais il n'y a pas une telle contradiction : il est en effet possible que Dieu ait créé, au fil du temps, chaque espèce directement, mais il est également possible que Dieu se soit servi d'un processus naturel pour faire émerger les espèces les unes des autres, comme le suggère la science moderne. Dans ce cas, les

lois qui régissent l'évolution des espèces ont été programmées par Dieu lui-même. Dieu dirige l'univers d'une main légère : plutôt que d'intervenir directement pour créer les espèces, il se sert de l'évolution pour parvenir à ses fins. Et, même dans cette hypothèse, Dieu « garde le contrôle », car sa providence s'exerce toujours, y compris sur les plus petites créatures.

Mais soyons clairs : rien de ce que nous savons actuellement par la science ou par la philosophie ne nous permet d'établir avec certitude si les espèces ont été créées directement par Dieu ou si elles sont le résultat d'une évolution naturelle.

En somme, nous ferions tous bien d'aborder cette question, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, avec prudence et humilité, plutôt que de nous excommunier les uns les autres.

En revanche, nous avons une certitude théologique et philosophique absolue : même si l'évolution a eu lieu, l'homme est un cas à part ; son âme spirituelle est directement créée par Dieu et ne peut pas venir à l'être par évolution.

Reste une dernière question.

## **La théorie de l'évolution est-elle compatible avec la foi catholique ?**

Pour bien comprendre la Bible, il faut tenir compte du genre littéraire de l'extrait qu'on est en train de lire (cf. vidéo n° 12 du Père Albert). Or les récits de la création dans le livre de la Genèse n'ont pas pour but de nous apprendre précisément comment l'univers s'est formé, c'est-à-dire l'époque et la durée de cette formation, l'ordre d'apparition des différents éléments qui la composent, l'influence réciproque de ces éléments quant à l'émergence de nouvelles espèces, etc.

Il existe une preuve de cela. C'est qu'il y a contradiction partielle entre les deux récits de la création. Dans le premier récit, la Genèse nous dit par exemple que l'homme a été créé après les plantes et les animaux, tandis que, dans le deuxième récit, il semble que l'homme ait été créé avant les plantes et les animaux. Évidemment, le bon Dieu et l'auteur inspiré de ces récits se sont bien rendu compte de cette contradiction. Mais ils l'ont laissée, car leur but n'était pas, justement, de nous dire comment et dans quel ordre sont apparues les différentes espèces du vivant.

Cela étant précisé, nous pouvons dire qu'il n'y a pas de contradiction logique entre le fait de dire avec la Bible : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre » et le fait de soutenir qu'une fois la terre créée, les espèces ont été produites par une certaine évolution.

Que Dieu n'ait pas créé directement toutes les plantes et tous les animaux semble même suggéré par le texte : « Puis Dieu dit : Que la terre fasse pousser du gazon des herbes portant semence, des arbres à fruits produisant, selon leur espèce, du fruit ayant en soi sa semence, sur la terre. Que la terre fasse sortir

des êtres animés selon leur espèce, des animaux domestiques, des reptiles et des bêtes de la terre selon leur espèce. »

**Alors, création ou évolution, faut-il choisir ? Non !**

Car rien de ce que nous apprennent la science, la philosophie réaliste et la théologie catholique n'exclut à priori l'émergence des espèces par une certaine évolution ; mis à part le cas de l'âme humaine. Mais nous devons reconnaître, avec humilité, qu'en l'état actuel de la science, nous ne pouvons pas dire avec certitude quel rôle l'évolution a joué dans l'émergence des espèces et quelle était la part d'intervention directe de Dieu.

## 3<sup>EME</sup> SEMAINE DU CAREME

17

### Gn 2 : Création de l'homme (récit)

- 2**<sup>1</sup> Ainsi furent achevés le ciel et la terre,  
avec toute leur armée.
- <sup>2</sup> Au septième jour Dieu avait terminé tout l'ouvrage qu'il avait fait  
et, le septième jour, il chôma,  
après tout l'ouvrage qu'il avait fait.
- <sup>3</sup> Dieu bénit le septième jour et le sanctifia,  
car il avait chômé après tout son ouvrage de création.
- <sup>4a</sup> Telle fut l'histoire du ciel et de la terre,  
quand ils furent créés.
- <sup>4b</sup> Au temps où Yahvé Dieu fit la terre et le ciel,  
<sup>5</sup> il n'y avait encore aucun arbuste des champs sur la terre  
et aucune herbe des champs n'avait encore poussé,  
car Yahvé Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre  
et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol.
- <sup>6</sup> Toutefois, un flot montait de terre  
et arrosait toute la surface du sol.
- <sup>7</sup> Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol,  
il insuffla dans ses narines une haleine de vie  
et l'homme devint un être vivant.
- <sup>8</sup> Yahvé Dieu planta un jardin en Éden,  
à l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait modelé.
- <sup>9</sup> Yahvé Dieu fit pousser du sol  
toute espèce d'arbres séduisants à voir  
et bons à manger,  
et l'arbre de vie au milieu du jardin,  
et l'arbre de la connaissance du bien et du mal.
- <sup>10</sup> Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin

et de là il se divisait pour former quatre bras.

<sup>11</sup> Le premier s'appelle le Pishôn :

il contourne tout le pays de Havila, où il y a l'or ;

<sup>12</sup> L'or de ce pays est pur et là se trouvent le bdellium et la pierre de cornaline.

<sup>13</sup> Le deuxième fleuve s'appelle le Gihôn :

il contourne tout le pays de Kush.

<sup>14</sup> Le troisième fleuve s'appelle le Tigre :

il coule à l'orient d'Assur.

Le quatrième fleuve est l'Euphrate.

<sup>15</sup> Yahvé Dieu prit l'homme

et l'établit dans le jardin d'Éden

pour le cultiver et le garder.

<sup>16</sup> Et Yahvé Dieu fit à l'homme ce commandement :

« Tu peux manger de tous les arbres du jardin.

<sup>17</sup> Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal

tu ne mangeras pas,

car, le jour où tu en mangeras,

tu mourras. »

<sup>18</sup> Yahvé Dieu dit :

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

Il faut que je lui fasse une aide

qui lui soit assortie. »

<sup>19</sup> Yahvé Dieu modela encore du sol

toutes les bêtes sauvages

et tous les oiseaux du ciel,

et il les amena à l'homme

pour voir comment celui-ci les appellerait :

chacun devait porter le nom

que l'homme lui aurait donné.

<sup>20</sup> L'homme donna des noms à tous les bestiaux,

aux oiseaux du ciel

et à toutes les bêtes sauvages,

mais, pour un homme,

il ne trouva pas l'aide qui lui fût assortie.

<sup>21</sup> Alors Yahvé Dieu fit tomber une torpeur

sur l'homme, qui s'endormit.

Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place.

<sup>22</sup> Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme,  
Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme.

<sup>23</sup> Alors celui-ci s'écria :  
« Pour le coup, c'est l'os de mes os  
et la chair de ma chair !  
Celle-ci sera appelée "femme",  
car elle fut tirée de l'homme, celle-ci ! »

<sup>24</sup> C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère  
et s'attache à sa femme,  
et ils deviennent une seule chair.

<sup>25</sup> Or tous deux étaient nus,  
l'homme et sa femme, et ils n'avaient pas honte l'un devant l'autre.

## 18

**L'homme à l'image de Dieu : intelligent**

« Réveille-toi, ô homme, et reconnais la dignité de ta nature ! Rappelle-toi que tu as été créé à l'image de Dieu. »

C'est le pape saint Léon le Grand qui s'exprime ainsi, en reprenant la célèbre parole de Dieu avant la création de l'homme et de la femme : « Faisons l'homme à notre image et notre ressemblance. » Comment comprendre cette phrase ?

**L'homme à l'image de Dieu**

Toutes les créatures sont comme un reflet des perfections de Dieu : les cailloux participent à l'être, les plantes à la vie. Mais, à l'homme, il est donné de participer à ces deux attributs divins que sont la Sagesse et l'Amour : parce qu'il est un être doué d'intelligence et de volonté, capable de connaître et d'aimer, il est donc à l'image de Dieu. Là réside sa dignité, il est une personne. « *Le terme de personne signifie ce qu'il y a de plus parfait dans toute la nature* » (saint Thomas d'Aquin, *Somme de théologie*, I<sup>a</sup>, q. 23, ad 3).

Chaque personne est unique et digne, parce qu'elle fait l'objet d'une pensée personnelle de Dieu (cf. Jr 31, 3 : « D'un amour éternel je t'ai aimé »), et que Dieu veut pour elle le plus grand bonheur qui soit : « *La ressemblance de l'image se trouve dans la nature humaine selon qu'elle est capax Dei, capable d'atteindre Dieu par ses propres actes de connaissance et d'amour* » (*Somme de théologie*, III<sup>a</sup>, q. 4, a. 1, ad 1). L'homme connaît. L'homme aime. Il connaît par son intelligence, il aime par sa volonté libre. Le P. Joseph vous parlera demain de la volonté libre. Je voudrais vous entretenir du mystère de l'intelligence.

**Le mystère de l'intelligence**

La connaissance en général est la capacité d'un être à saisir quelque chose des autres êtres tout en restant lui-même. Le mot de connaissance vient de là : un animal « con-naît, naît avec » certains aspects des autres êtres qui l'entourent tout en restant lui-même. Ainsi, par la connaissance des sens, un animal prédateur saisira-t-il quelque chose des êtres qui l'entourent : leur odeur, le bruit qu'ils font, leur couleur et leur forme... et il restera lui-même, les chassera pour en faire ses proies. On voit que sa connaissance est spécialisée et utilitaire.

Chez l'homme, la con-naissance va plus loin. La connaissance fournie par son intelligence ne s'arrête pas à tels aspects des choses qui l'entourent. L'homme, dès qu'il arrive à l'âge de la raison, se

demande : « Qu'est-ce que c'est ? » Et ceci à propos de tout ce qu'il rencontre, de tout ce qu'il aperçoit. Il cherche ce que ces choses sont en profondeur, à la racine de tout ce qui apparaît d'elles. L'intelligence va « lire-dedans » comme l'indique l'étymologie latine (*intus legere*). Et ce que l'intelligence de l'homme atteint dans les choses, ce qu'il lit à l'intérieur, il l'appelle leur « essence ». Par l'intelligence, l'homme se rend présent « une région de l'être du monde » tout en restant, lui, bien distinct du monde et des êtres qu'il connaît. En connaissant les pierres, l'intelligence ne se pétrifie pas (heureusement !). Mais il reçoit une similitude, une image de la pierre, par laquelle il connaît les pierres qui existent réellement.

## Le but de l'intelligence : la vérité

Cette faculté prodigieuse de l'homme est un remède à son imperfection.

« Voilà pourquoi Aristote dit que “l'âme est de quelque manière toute chose”, car elle est de nature à connaître toutes choses. De cette manière, il est possible que *la perfection de l'univers tout entier existe dans une seule chose*. Ainsi l'ultime perfection à laquelle l'âme peut-elle parvenir consiste-t-elle, d'après les philosophes, à ce que soit reproduit en elle tout l'ordre de l'univers et de ses causes » (*QD De veritate*, q. 2, a. 2 ; traduction S.-T. Bonino, *Thomas d'Aquin. De la vérité, question 2...*, p. 254).

Ce faisant, l'intelligence atteint son but : la vérité. Mon esprit est dans le vrai si ce que je pense (et ce que je dis) est conforme à ce qui est. Saint Thomas définit ainsi la vérité comme « l'adéquation entre mon esprit et le réel ».

## Faire primer la contemplation sur l'action

Chers amis, voilà une bonne nouvelle. Si je suis venu au monde, ce n'est pas pour gagner beaucoup d'argent, pour avoir un carnet d'adresses bien fourni. Si je suis venu au monde, c'est pour connaître la vérité. Ce sera d'ailleurs notre activité principale au Ciel, comme le rappelle Jésus : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » Il faut donc cultiver dans nos vies le primat de la contemplation. Comme l'écrit saint Thomas :

« C'est à la contemplation de la vérité que semblent être ordonnées comme à leur fin toutes les opérations de l'homme. Car la contemplation parfaite requiert : – l'intégrité du corps [la santé], à laquelle sont ordonnées toutes les productions de l'homme nécessaires à la vie ; – l'apaisement des troubles passionnels, qui s'obtient par le moyen des vertus morales et de la prudence ; – et la protection contre les perturbations extérieures, à laquelle est ordonné tout le gouvernement de la vie civile. De sorte que, si on les considère attentivement, toutes les fonctions humaines semblent être au service de ceux qui contemplent la vérité. »



Cette grande vérité entraîne une conséquence très importante. À chaque fois que je cherche une solution à une difficulté en refusant cette exigence de vérité, à chaque fois que j'accepte des compromissions avec le message de l'évangile, avec la loi naturelle ou avec mon honneur, je me rends coupable de trahison. Je renie l'orientation de mon intelligence au vrai. En un mot, je pactise avec le mensonge.

Alexandre Soljenitsyne a su l'écrire de façon incomparable. Le jour même où il est arrêté (le 12 février 1974), il publie ce texte :

« Pour se maintenir debout, pour garder l'air présentable, la violence ne manquera jamais d'appeler son allié : le mensonge. [...] Et ce n'est pas chaque jour, ni sur chaque épaule que s'abat la main lourde de la violence. Elle n'exige de nous qu'une soumission au mensonge, une participation quotidienne à la tromperie, et cela suffit pour que nous lui prêtions allégeance.

Et c'est ainsi que nous négligeons la plus simple et la plus accessible des clés de notre libération : *un refus de participer personnellement au mensonge* ! Même si tout est recouvert par le mensonge, même si tout est gouverné par lui, *résistons de la façon la plus modeste : que le mensonge ne passe pas par moi* !

[...] Car, quand les gens renoncent aux mensonges, les mensonges cessent simplement d'exister. »

Alors, chers amis, vivons dans la vérité. C'est ainsi que nous honorons, en nous, l'image de Dieu.

## 19

### Sommes-nous vraiment libres ?

Chers amis,

Vous venez de cliquer sur le lien pour voir cette vidéo sur la liberté. Vous auriez pu faire bien d'autres choses : regarder d'autres vidéos sur YouTube (plus ou moins intéressantes), aller courir un marathon, faire le ménage de votre chambre, lire la *Somme de théologie* de saint Thomas... Mais vous avez choisi de regarder cette vidéo. En bref, vous avez exercé votre libre arbitre. Le libre arbitre, c'est une propriété de la volonté, qui lui donne de pouvoir choisir entre différents biens qui se présentent à elle. Et la doctrine chrétienne enseigne que cette capacité à choisir vient du fait que l'homme est créé à l'image de Dieu. Je cite saint Thomas d'Aquin : « L'homme a été créé à l'image de Dieu, ce qui signifie qu'il est doué d'intelligence et de libre arbitre » [*I<sup>er</sup> II<sup>e</sup>*, prol.]. Vous avez vu hier, avec le P. Augustin, la première facette de cette image, en parlant de l'intelligence. Reste à traiter de la liberté.

### D'où vient ma liberté ?

D'où nous vient cette capacité à choisir, ce libre arbitre ? Du fait que notre volonté est faite pour le bien parfait, pour le bien infini. De même que l'œil est fait pour voir la couleur, de même, notre volonté veut le bien infini. Mais, sur terre, on ne rencontre jamais le bien infini. Les biens que l'on peut choisir sont toujours des biens finis, limités, avec des imperfections. Et donc, il y a un décalage entre le désir de la volonté vers le bien parfait, et le fait qu'elle ne rencontre, concrètement, que des biens imparfaits. Ce décalage est au fondement du libre arbitre. Aucun bien limité que je rencontre ne vient combler parfaitement ma volonté, et donc je reste libre de choisir tel bien plutôt que tel autre. Ma volonté peut prendre du recul par rapport aux sollicitations des choses bonnes qu'elle connaît. On voit ainsi que le libre arbitre distingue l'homme de l'animal : lorsque Médor est affamé et est mis en présence de ses croquettes, son instinct le détermine à manger les croquettes. Lorsque Gontrand est affamé et est mis en présence d'un délicieux saucisson corse, il n'est pas déterminé à se jeter dessus goulûment. Il choisit, librement. Son intelligence va évaluer si cette action est souhaitable ou non. Et, si nous sommes un vendredi de carême, Gontrand, en bon chrétien, attendra le lendemain (ou même le dimanche) pour satisfaire son désir de manger ce bon saucisson.

## Bien réel et bien apparent

On touche ici du doigt une vérité très importante : il ne suffit pas qu'une chose m'apparaisse bonne pour qu'elle soit réellement bonne. Si Gontrand choisit de manger le saucisson un vendredi de carême, il choisit un certain bien (le plaisir lié à la nutrition est bon, et voulu par Dieu), mais ce n'est pas un bien réel, car l'Église demande de s'abstenir de viande les vendredis de carême. Gontrand commet alors un péché. Pécher, c'est donc se porter vers un bien qui est seulement apparent, mais qui n'est pas un bien réel.

Quel sera le critère qui me permettra de savoir si le bien que je choisis est un bien réel ? La réponse ultime est la suivante : c'est un bien réel, s'il est conforme à la volonté de Dieu. Et, me direz-vous, comment connaître la volonté de Dieu ? Par les 10 commandements, par les commandements de l'Église, et par ce qu'on appelle la loi naturelle. La loi naturelle, c'est en quelque sorte le mode d'emploi de notre nature humaine, le guide vers le bonheur. Elle est inscrite dans notre cœur, et s'exprime sous la forme de nos désirs les plus profonds. Tout homme pressent que le fait de nuire à son prochain, de mentir, de voler, de commettre des impuretés, de boire avec excès, va contre sa nature. La meilleure preuve de cela est que, lorsque j'agis mal, contre la loi naturelle, je me retrouve bien vite comme prisonnier, privé de liberté. Si j'ai pris l'habitude de trop boire, de regarder de mauvaises choses sur Internet, de mentir, c'est comme si j'avais créé en moi une zone sur laquelle je n'avais plus de maîtrise. On parle parfois d'addiction pour désigner cette perte de liberté qui suit la répétition d'actes mauvais. Petite précision en passant : même si nos mauvaises habitudes sont très enracinées, elles ne détruisent jamais notre libre arbitre, notre capacité à faire le bien. Il est toujours possible, avec la grâce de Dieu et les secours humains appropriés, de sortir de cette spirale infernale.

## Liberté, vertu et bonheur

Au contraire, si j'agis conformément aux exigences de ma nature, j'acquiers, petit à petit, une plus grande facilité à faire le bien, une plus grande maîtrise de moi-même. Et même, une certaine joie à agir bien. C'est le signe que j'ai acquis une vertu, c'est-à-dire une bonne disposition de ma volonté. Par exemple, en apprenant à modérer mon désir de nourriture, de boisson, ou des autres plaisirs charnels, j'acquiers la vertu de tempérance. Et j'expérimente alors que je suis libre par rapport aux biens sensibles. Ce sont mon intelligence et ma volonté qui commandent, et non pas mes passions.

On découvre ainsi un autre aspect de la liberté. Si mon libre arbitre, ma capacité à choisir, se porte habituellement vers des vrais biens, alors j'acquiers une forme de liberté supérieure qui s'identifie au bonheur. Et, de fait, l'homme qui est maître de ses passions, qui choisit toujours le vrai bien, le bien qui

correspond à sa nature, est un homme heureux (si vous n'êtes pas convaincus, essayez, juste pour voir, je vous promets que ça vaut le coup !).

Cette forme ultime de liberté est celle que nous aurons au Ciel. Nous serons alors en présence du bien parfait, Dieu vu face à face, et aimé d'un amour infini. Nous ne pourrons pas vouloir autre chose, nous n'aurons plus la capacité d'exercer notre libre arbitre vers d'autres biens. Et nous serons parfaitement heureux, parfaitement libres, parce que notre nature, perfectionnée par la grâce, sera comblée par celui qui est son vrai bien, Dieu lui-même. On peut même dire que nous participerons au bonheur de Dieu. De toute éternité, Dieu s'aime d'un amour infini. Il ne peut pas ne pas s'aimer, parce qu'il est lui-même le bien infini. Tel est l'enjeu de notre vie sur terre : bien exercer notre libre arbitre, en choisissant toujours le bien réel. Et parvenir ainsi à ce que saint Paul appelle la « liberté des enfants de Dieu », le bonheur éternel, participation au bonheur de Dieu.

## 20

## Théorie du genre : la réponse catholique

Chers amis,

Faut-il réécrire le livre de la Genèse ? Et remplacer la célèbre affirmation : « Homme et femme, il les créa » par : « Parent 1 et parent 2, il les créa », ou encore : « Individu se sentant homme et individu se sentant femme, il les créa. » La proposition peut faire sourire, mais elle montre la gravité de la question. Si Dieu a voulu que la différence des sexes soit inscrite dans les toutes premières lignes de la Bible, cela montre l'importance fondatrice de la distinction entre l'homme et la femme. Et, de fait, si je vous parle aujourd'hui, et si vous m'écoutez (j'espère !), c'est parce qu'un homme et une femme, nos parents, nous ont donné la vie.

Alors oui, la différence homme/femme existe. C'est même une des premières choses qui nous saute aux yeux quand on rencontre quelqu'un. Et c'est cette évidence que vient contester la théorie du genre.

### La distinction entre sexe et genre

Dans les années 50, apparaît une distinction entre deux concepts : le sexe et le genre. Le sexe désigne l'identité biologique : le fait d'avoir une paire de chromosomes XY pour les hommes, XX pour les femmes. Cette différence génétique se traduit dans la distinction des organes sexuels et par l'ensemble des caractères qui différencient, physiquement, l'homme de la femme.

Le genre, *gender* en anglais, est un concept qui a une histoire. L'inventeur de ce concept est le Docteur John Money, en 1955. Il travaillait alors sur des enfants hermaphrodites, c'est-à-dire des enfants qui naissent avec des organes sexuels masculin et féminin. Et ce docteur leur attribuait arbitrairement un *genre*, avant de procéder à l'intervention chirurgicale correspondante. Le concept a ensuite été récupéré par les féministes, notamment Judith Butler, et intégré à la théorie du genre. Cette théorie enseigne la possibilité pour chaque individu de déterminer sa propre identité sexuelle, en prenant en compte, non pas le donné biologique, mais son propre désir. Si je me sens femme, alors mon genre est féminin, quand bien même mon sexe est masculin. Il faut donc lutter contre ce qu'on appelle les stéréotypes de genre, c'est-à-dire le fait d'assigner un rôle culturel déterminé aux hommes et aux femmes. Le fait que les garçons jouent à la guerre et aux petites voitures, alors que les filles jouent à la poupée et à la maîtresse est une

construction culturelle, qu'il faut « déconstruire ». Il faut même aller plus loin : les identités du genre ne se réduisent pas au binôme homme/femme. Il paraît que, sur Facebook, on peut cliquer sur plus de 50 identités sexuelles différentes pour se définir ! La liste est interminable, le trop fameux LGBTIQ+ que l'on voit fleurir partout, y compris dans certains documents officiels de l'Église, en est la preuve !

## Analyse des présupposés philosophiques du *gender*

Quel est le présupposé philosophique de cette théorie ? C'est que le donné biologique, naturel, est insignifiant. Seul compte ce que décide ma liberté. Et, d'après la théorie du genre, je suis davantage libre si je me détermine en opposition avec les orientations de ma nature. Il serait facile (et très instructif) de trouver les racines de cette vision des choses dans certains aspects de la pensée de Descartes, de Kant et de Rousseau, trois auteurs qui ont en commun de penser une opposition entre nature et liberté, et donc entre nature et culture. C'est donc la relation entre nature et culture qu'il faut repenser, pour proposer une réponse à la théorie du genre.

## La relation entre nature et culture

Il faut d'abord reconnaître une (toute petite) part de vérité à cette théorie. Il est évident que le sexe biologique ne suffit pas, à lui seul, à expliquer l'expression culturelle de la masculinité et de la féminité. Les modèles de masculinité et de féminité varient selon les temps et les lieux. Cependant, il est une chose que l'on ne peut pas nier, qui s'impose à toute personne qui accepte de voir le réel. Aristote, au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, l'avait déjà noté : la femme porte en elle la possibilité d'être mère, de concevoir et de porter pendant 9 mois dans son sein un enfant. L'homme, non. Et c'est cette donnée première, fondamentale, que l'on veut détruire, en voulant que des hommes puissent être « enceints ». Eh bien, il faut tenir que c'est impossible. Seule une femme peut être mère, et c'est une des plus belles missions qu'elle puisse assumer.

À partir de cette donnée naturelle, quel sera le rôle de la culture, c'est-à-dire de l'action libre des hommes et de la société ? Loin d'être en opposition à la nature, la culture est en fait son complément. Pour prendre une image, le rôle de l'agriculture (le terme est intéressant) n'est pas de détruire la nature, mais au contraire de l'accompagner dans sa croissance, de l'aider à exprimer sa fécondité. Un champ laissé à lui-même ne donne que quelques malheureux épis rachitiques. Si ce champ est cultivé, arrosé, entretenu, alors il donne de nombreux épis magnifiques. La culture ne va pas contre la nature, mais elle en accompagne le mouvement pour la rendre plus féconde. De même, dans l'ordre humain, la culture, les actions libres de l'homme, doivent aider la nature humaine à donner sa pleine mesure, sa pleine fécondité. Si la différence des sexes est naturelle, le rôle de la culture sera précisément d'aider à exprimer pleinement

cette différence, et à accompagner et protéger ce qui lui est lié, à savoir l'engendrement et l'éducation des enfants. De ce point de vue, on a un critère pour juger de la grandeur d'une civilisation : est-ce une culture qui promeut des rapports sains entre les hommes et les femmes ? Des rapports qui permettent au génie de chaque sexe de s'exprimer, dans leur différence et leur complémentarité ?

## Deux attitudes pratiques

J'attire votre attention sur deux points. Le premier est l'importance de la galanterie. Si elle est pratiquée dans un bon esprit et sans lourdeur, elle exprime, socialement, la complémentarité entre l'homme et la femme. Elle est une façon d'honorer chez la femme cette merveilleuse possibilité qui l'habite : porter la vie. Le second est le rôle du vêtement. L'habillement est un code culturel extrêmement fort. La façon dont je m'habille révèle pour une part ce que je suis, et comment je veux que les autres me perçoivent. S'habiller en homme et s'habiller en femme, avec la décence qui convient, bien sûr, c'est exprimer culturellement son identité masculine et féminine. En ces temps où le *gender* se répand partout et vient coloniser les esprits, se vêtir conformément au génie de son sexe, en plus d'être une marque d'élégance, peut devenir un acte de résistance à l'idéologie. Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, pourquoi s'en priver ?

## 21

**L'homme avant le péché originel**

« Ô mère ensevelie hors du premier jardin,  
Vous n'avez plus connu ce climat de la grâce,  
Et la vasque et la source et la haute terrasse,  
Et le premier soleil sur le premier matin... »

C'est l'ouverture du poème *Ève* de Charles Péguy. À l'instar de ce grand poète, ne sentons-nous pas chaque jour cette innocence première perdue ? Nous allons découvrir ensemble ce vaste et magnifique jardin du paradis terrestre qu'Adam et Ève ont perdu, ce dont nous subissons les conséquences.

Il suffit d'ouvrir les yeux pour comprendre que l'humanité ne vit plus dans le « climat de la grâce » qui fut celui de nos premiers parents. Le combat et la violence parmi les hommes, tout comme la souffrance et la mort, sont en fait les conséquences de la désobéissance de nos premiers parents. Et, si nous scrutons le cœur de l'homme, nous le voyons sujet à l'angoisse et à l'ennui. Comme le dit Pascal : « Ainsi l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui ; et il est si vain, qu'étant plein de mille causes d'ennui, la moindre chose, comme une balle qu'il pousse, suffit à le divertir » (Pascal, *Pensées*, n° 139).

**La création de nos premiers parents dans l'état de « justice originelle »**

Le livre de la Genèse décrit la naissance de ce jardin, arrosé par quatre fleuves sur les bords desquels Dieu a réuni toutes les beautés capables de toucher le cœur de l'homme. On voit ensuite que Dieu crée Adam de ses mains, l'anime d'un souffle de vie, et le dépose en ce paradis de délices. Adam a reçu une grâce et une noblesse, un ensemble de dons qui ne sera surpassée que par le Christ et la Vierge Marie. Dieu daigne aussi apparaître à Adam dans le Paradis terrestre et il converse familièrement avec lui.

Mais Adam, par sa faute, s'est détourné de Dieu et a perdu ce magnifique héritage. En effet, le concile de Trente enseigne que les fidèles doivent tenir de foi que « Adam, après avoir transgressé le commandement de Dieu dans le Paradis, a immédiatement perdu la sainteté et la justice dans lesquels il avait été établi ». Que signifie cette sainteté et cette justice qui faisaient le bonheur de nos premiers parents ? C'est ce que l'on appelle la *justice originelle*.



La justice originelle est un ensemble de dons que Dieu, dans sa bonté, avait gratuitement donnés à Adam et Ève. Saint Thomas d'Aquin décrit cette justice originelle comme une harmonie, un ordre, une beauté d'ensemble. Concrètement, elle consistait en une triple soumission :

- La première et la plus importante était la soumission de la volonté à Dieu. Quand Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, il a créé sa liberté à l'image de la liberté divine. C'est par notre esprit, notre intelligence et notre volonté que nous sommes semblables à Dieu. Ce qui assurait la droiture de cœur et de volonté de l'homme était la grâce sanctifiante, car l'homme voyait en Dieu sa fin surnaturelle, son bien absolu. Dieu avait créé les hommes dans une relation d'amitié, comme ses fils bien-aimés. Alors la volonté était joyeusement soumise à Dieu.
- La deuxième harmonie était la soumission de la sensibilité à l'esprit. C'est là une perfection à laquelle l'homme aspire, mais il ne l'obtient que partiellement et après beaucoup de combats. Ce long effort vertueux d'unification était donné d'emblée à nos premiers parents.
- Enfin, la parfaite soumission du corps à l'âme.

Cette harmonie était un privilège que Dieu donna à la nature humaine et qui aurait dû être transmise avec elle à tous les hommes. Essayons de décrire plus en détail ces dons qui fondent la triple soumission dont nous venons de parler.

## Les dons préternaturels

Le premier des dons, le plus magnifique de tous, est celui de la grâce sanctifiante qui est une participation à la vie divine. En plus de cette grâce, qui est amitié intime avec Dieu, la nature humaine était dotée de quatre dons dits « préternaturels » parce qu'en dehors de la nature. Ce sont des dons gratuits, mais pas surnaturels au sens strict (comme la grâce justement), que Dieu avait accordés à l'humanité originelle et qu'elle a perdus par le péché. Les voici :

- Le don de science infuse : nos premiers parents connaissaient, sans les lenteurs de l'étude et de l'expérience, tout ce qui était nécessaire à leur rôle de chefs de l'humanité et de gardiens de la création. Ils avaient toute la science requise pour être les fondateurs du genre humain et étaient capables de transmettre ce savoir à leurs descendants. Tout ce que l'homme pouvait savoir de l'univers et des mystères surnaturels, il l'apprenait directement de celui qui est le Père des lumières.
- Parfait dans son intelligence, Adam l'était aussi dans sa volonté, qui sans effort suivait les conseils de la raison et obéissait aux inspirations de la grâce. Par le don d'intégrité, aucune passion n'entravait le mouvement de l'âme vers Dieu. Il s'agit de l'exemption de la

concupiscence. La raison et la volonté régnaient souverainement sur les appétits charnels. Les passions pleinement maîtrisées accompagnaient les actes de nos premiers parents sans aucun débordement. Ce qui leur apportait une joie spirituelle supplémentaire.

- Enfin, l'âme d'Adam, par une vertu miraculeuse, soumettait les éléments corruptibles de la matière. D'abord, la parfaite maîtrise de son corps par le don d'immortalité. Le fait de mourir appartient à notre condition humaine comme telle. Mais, par un don de la grâce, ils avaient été préservés de la mort. Si Adam et Ève avaient persévéré dans la grâce, après le temps d'épreuve du Paradis terrestre, nos premiers parents seraient passés vivants à la vie éternelle, de la grâce à la gloire.
- Le don d'impassibilité : Adam et Ève étaient préservés de toute douleur et de toute misère. Cette impassibilité avait lieu par rapport aux souffrances et non par l'absence de passions sensibles, dont nous avons vu qu'elles étaient soumises à la raison. Nos premiers parents avaient au Paradis terrestre tout ce qui leur convenait : ils travaillaient sans peine et dominaient sur les êtres inférieurs. Ce don leur donnait une force d'âme, grâce à laquelle ils ne souffraient ni du froid, ni de la faim ni de la fatigue.

## Conclusion

Cet état de justice originelle était attaché à notre humanité comme une largesse d'amour du Créateur. Mais, en péchant, Adam et Ève ont tout perdu pour eux et pour leurs descendants. Nous ne recevons à la naissance, ni les dons préternaturels, ni la grâce sanctifiante, et il nous faut être baptisés pour naître à la vie de la grâce et être sauvés. Cependant, Dieu n'a pas abandonné l'humanité à son triste sort, il l'a racheté d'une manière plus merveilleuse encore. Par son incarnation, le Christ vient nous libérer et compense par son sacrifice la faute originelle. Là où le péché a abondé, la grâce surabondera.

## 22

### Dieu, j'adore

La Révolution française a déclaré avec force et violence que l'homme a des droits. Et c'est vrai ! Comme nous l'avons vu durant cette semaine, l'homme, tout homme, a été fait à l'image de Dieu. Et, parce que l'homme est image de Dieu, merveille de la création, il mérite un très grand respect. Mais noblesse oblige : si l'homme a des droits, il a aussi des devoirs. Parmi ces devoirs, le premier de tous, et pourtant bien souvent le plus négligé, c'est de rendre un culte d'adoration au Dieu créateur.

#### Un devoir

Oui, c'est un devoir pour l'homme d'adorer Dieu. L'adoration est le fait d'honorer Dieu comme étant l'Être suprême de qui vient tout ce qui est. Autrement dit, c'est le fait de reconnaître qu'il est le seul vrai Dieu. Certes, c'est un commandement qui nous est imposé par la loi de Moïse, dans la révélation : « Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras », dit le Deutéronome (Dt 6, 13) ; mais cette obligation découle de la nature même des choses. Nous sommes des créatures, Dieu est notre créateur. Nous ne serions rien sans lui. C'est pourquoi il est tout pour nous. C'est ce qu'exprime l'adoration. Et ce n'est que justice, au fond, de rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû. Et encore, nous ne pouvons pas le lui rendre parfaitement, puisqu'il est infini et nous sommes des êtres finis.

Quand on y pense, même les païens ont eu l'intuition de la grandeur divine. En regardant l'univers, l'ordre qui y règne, ils ont ressenti la présence d'une transcendance. Au fond, Gaïa, Zeus, Poséidon, Pachamama, sont autant de noms pour dire l'omniprésence du divin dans la nature. Mais comme on dit : quand le sage désigne la lune, l'idiot regarde le doigt. De même, les hommes ont souvent pris la créature pour le Créateur, ne voyant pas que la création renvoie à quelque chose de plus grand et d'unique. La création renvoie à Dieu et nous invite à lui rendre un culte d'adoration.

En considérant les sociétés humaines, on peut aussi voir qu'il est logique d'adorer Dieu. Les sociétés ont l'habitude d'honorer les personnes qui ont fait de grandes choses. On leur donne des prix, des titres ; ils reçoivent des éloges ; on leur élève des statues, comme pour faire en sorte qu'ils ne soient pas oubliés. Dieu ne mérite pas moins que cela, puisqu'il a fait des choses encore plus grandes.

## Un besoin

Certains pourraient dire : « Mais qu'est-ce que cela apporte à Dieu que nous l'adorions ? » Il est vrai que Dieu n'a besoin de rien. C'est un être parfait, rien ne lui manque. Nos prières, nos sacrifices, nos hommages n'ajoutent rien à sa gloire. Mais, si cela ne change rien pour Dieu, cela change tout pour nous. Dieu veut notre bien, mais il ne peut pas nous proposer un bien meilleur que lui-même, puisqu'il est le Bien suprême. Donc, le bien le plus précieux pour l'homme, c'est Dieu, le seul qu'on puisse vraiment dire « adorable ». Et le bonheur de l'homme ne consiste en rien d'autre que connaître et aimer Dieu.

N'oublions pas aussi que l'amour implique des actes. Dans le cas de Dieu, ce sont des actes d'adoration : la prière, les sacrifices, les honneurs qui lui sont dus. En adorant, l'homme accomplit tout simplement ce pour quoi il a été fait, un peu comme une clé qu'on insère enfin dans la bonne serrure. Ainsi, la vie éternelle, qui est participation à la vie divine, peut s'ouvrir pour lui.

Si nous ne rendons pas à Dieu les honneurs qui lui sont dus, nous finissons toujours par les rendre à un autre. L'homme est religieux par nature. C'est un besoin pour lui d'adorer quelque chose. Les païens ont adoré la terre, le ciel, la mer et même des objets fabriqués. Aujourd'hui, nous tombons dans les mêmes travers. Dans ce monde sans Dieu, les célébrités font l'objet d'un culte : on met leurs *posters* sur les murs ; on fait tout pour leur ressembler. Le déplacement de certaines de ces *stars* provoque même des scènes d'hystérie. Mais on s'abaisse encore plus en adorant les biens de consommation. Ce sont parfois des files interminables qui attendent l'ouverture des magasins, juste pour acheter un nouveau produit. La nature a horreur du vide. Elle essaie de le combler comme elle peut. Le vide laissé par Dieu est comblé par toutes sortes de choses. Des choses qui, malheureusement, n'élèvent pas l'homme.

## Un manque

La France d'aujourd'hui est un monde où Dieu n'a plus sa place. Le Créateur du monde est *persona non grata*, banni de la vie publique par le laïcisme. Certains osent même dire que la loi de la République est au-dessus de la loi divine. Quelle folie ! Ils veulent mettre le Ciel en bas et la terre en haut. C'est le monde à l'envers. Il ne faut pas s'étonner ensuite si nous marchons sur la tête !

Contrairement aux préjugés de l'athéisme, la soumission à Dieu ne rabaisse pas. En se tournant vers Dieu, comme un enfant vers son Père, l'homme s'élève, ou plutôt il est élevé. Il est tiré vers le haut. Et sa vue sur les choses devient plus claire, car il prend le recul nécessaire. La foi en Dieu donne un regard à la fois plus élevé et plus profond sur le monde. Antoine de Saint-Exupéry disait très justement que « l'essentiel est invisible pour les yeux ». En ne voulant voir que ce qui est visible, l'homme passe à côté de l'essentiel. Il reste à la surface des choses.

Il est donc temps de retrouver le sens du surnaturel, pour voir qu'au-delà de ce monde qui passe, il y a quelque chose qui demeure, comme un fondement sur lequel tout repose. Et ce fondement, c'est Dieu. Il n'est nulle part plus présent que dans le Saint-Sacrement, où il se donne à contempler, à adorer. Mais trop peu nombreux sont ceux qui vont le visiter. Alors, « *entrez [dans une église], inclinez-vous, prosternez-vous, [pour adorer] le Seigneur qui nous a faits* » (Ps 94, 6).

## 4<sup>EME</sup> SEMAINE DU CAREME

### 23

#### Le péché originel enfin compris

« Responsable, mais pas coupable. » Mes chers amis, les plus anciens d'entre vous se souviennent peut-être de ces mots étonnants par lesquels une ministre de la Santé avait prétendu se défendre dans la triste affaire du sang contaminé par le virus du sida.

Eh bien, en inversant complètement cette formule, nous pourrions dire qu'elle exprime assez bien un des mystères les plus incompréhensibles de notre foi, je veux parler du péché originel.

Par le péché originel, nous naissons en effet « coupables, mais pas responsables ». Nous naissons coupables, mais cette culpabilité existe par le fait d'une mystérieuse transmission : nous sommes coupables, non par un péché dont nous aurions la responsabilité personnelle, mais par un état de notre nature déchue, dont nous héritons comme fils d'Adam. « Coupables, mais pas responsables. »

La réalité de cette culpabilité est objet de foi et non objet de démonstration. Ce n'est pas l'expérience psychologique qui nous la découvre. C'est divinement révélé (cf. Rm 5, 18 : « De même que, par la faute d'un seul, la condamnation a pesé sur tous les hommes, ainsi par l'acte de justice d'un seul, la justification qui donne la vie est passée à tous les hommes »).

Comment un péché peut-il se transmettre ? Comment être coupable avant d'avoir pu pécher ? Comment être coupable, sans être responsable ? C'est ce que nous allons voir.

#### La justice originelle et le péché d'Adam

Dieu avait créé l'homme dans l'état surnaturel, dans la **grâce sanctifiante**. Il l'a tout de suite destiné à être son ami, fils adoptif, héritier de la vie éternelle.

Outre la grâce, nos premiers parents avaient reçu, **à titre gratuit**, des **privileges** de surcroît : **quatre dons préternaturels** (au-delà de ce qui est dû, mais dans l'ordre de la nature) : immunité à l'égard de la mort et de la douleur ; exemption de la concupiscence (ils ne rougissaient pas de leur nudité) et de l'ignorance (i.e. de ce que l'homme a à connaître, eu égard à son âge et son état : ce n'est pas l'omniscience ; cette science était infuse).

Ces quatre dons préternaturels avec la grâce sanctifiante formaient l'état de justice originelle, caractérisé par une triple harmonie : l'âme était soumise à Dieu, les passions étaient soumises à l'intelligence et la volonté ; le corps était soumis à l'âme.

La justice originelle était un privilège accordé à l'homme pour sa condition terrestre, afin qu'il pût vivre parfaitement la vie de la grâce. La **grâce** était l'élément intrinsèque et fondamental de cet état de justice originelle, sa **racine**.

Or, par le péché d'Adam, cette racine va être coupée. Le péché d'Adam est extrêmement grave ; en lui-même et dans ses conséquences. Ce n'est pas un péché de faiblesse : l'homme étant intérieurement pacifié, son premier péché ne pouvait concerner ni les passions ni la sexualité. Comme chef de l'humanité, Adam avait des lumières que nous n'avons pas. C'est un péché d'orgueil : se préférer soi-même à Dieu : « Être comme Dieu, mais sans Dieu, et avant Dieu, et non pas selon Dieu » (saint Maxime le Confesseur). Décider soi-même de ce qui est bien ou mal : être à soi-même sa règle.

Ce péché est, non seulement infiniment grave en soi ; il est une catastrophe (étymologiquement : bouleversement).

## La transmission du péché originel

Adam perd la grâce, non seulement pour lui, mais **pour nous**. La grâce sanctifiante avait été donnée à Adam, non comme un don personnel, mais comme un **don fait à la nature humaine en la personne de son chef**. Ce don devait passer à tous ceux à qui Adam transmettrait cette nature.

Ainsi la justice originelle aurait dû être transmise aux descendants d'Adam avec la nature même. Mais voilà : on ne peut donner ce qu'on n'a plus. Il n'y a là **aucune injustice**, comme si Dieu punissait sur les enfants la faute (personnelle) du premier père. Car, d'une part, le don de la justice originelle était **absolument gratuit**. D'autre part, c'est uniquement **par héritage** que nous y avons droit : « À la manière d'un serviteur qui, ayant reçu du roi un fief héréditaire et l'ayant perdu par sa rébellion, ne peut le transmettre à ses descendants, justement privés par la faute de leur ancêtre. »

À cause du péché d'Adam, la triple harmonie originelle (homme < Dieu, sensibilité < raison, corps < âme) a été détruite. L'âme est privée de la grâce et de son ordination à la vision de Dieu. Les puissances sensibles ne sont plus soumises à la raison : concupiscence. Le corps n'est plus parfaitement dominé par l'âme : la mort fait son entrée dans l'histoire de l'humanité.

Et la nature humaine, que nous recevons à la naissance, est reçue en un état de **privation**. L'enfant reçoit une nature humaine, primitivement créée dans un état de sainteté et d'harmonie, puis rendue,

depuis la chute d'Adam, à ses seules forces naturelles : par rapport à ce premier état de sainteté, d'harmonie, de pureté, on pourra, on devra parler, pour la nature humaine, d'un état de **désordre**.

L'harmonie originelle était un **ordre moral** (destinée à nous *ordonner* à la *béatitude*) ; un ordre attaché immédiatement à la nature et transmissible avec elle. La rupture de cette harmonie représente un **désordre**, lui aussi **moral**. Et ce désordre est **volontaire**, puisqu'il est dû, non à Dieu, mais à l'intervention libre de quelqu'un qui a existé dans une nature humaine : Adam.

**Désordre, moral, volontaire** : c'est ce qu'on appelle le **péché** (volontaire, non comme l'est un péché personnel ; mais volontaire au sens où l'est un péché de nature). Le péché originel est appelé « péché » de façon analogique : c'est un péché « contracté », non pas « commis » ; c'est **un état, non un acte**.

En d'autres termes, que veut-on dire quand on dit que **les enfants naissent avec la culpabilité du péché originel** ? L'enfant naît **coupable** de ce péché, non pas que ce péché soit en lui un péché *actuel, fruit d'une volonté personnelle*. Mais il naît **détourné de Dieu**, sans goût à l'aimer par-dessus tout et avec une puissante concupiscence qui le porte à l'attrait prépondérant des biens périssables. À cause d'Adam, nous naissons avec une volonté détournée de Dieu et tournée vers nous-mêmes. Voilà en quoi consiste essentiellement la **culpabilité** originelle incluse dans la nature humaine que nous héritons. En Adam, « tous ont péché » (Rm 5, 12). Quelles vont en être les suites ?

## Les suites du péché originel

L'homme, s'il regarde au-dedans de lui-même, se découvre enclin au mal : cela ne peut provenir de son Créateur qui est bon. Nous naissons en état de **nature déchue, blessée**, inclinée au mal.

Nous sommes livrés à l'ignorance, à la souffrance, à la mort. Nos passions nous dominent. Nous naissons sans la grâce, incapables d'atteindre notre unique fin ultime. Par le péché des premiers parents, le **diable** a même acquis une certaine domination sur l'homme, bien que ce dernier demeure libre. « Le monde gît tout entier au pouvoir du mauvais » (1 Jn 5, 29).

Heureusement, cet état de déchéance est **réparable**. Le **nouvel Adam**, Jésus-Christ répare la faute de notre premier père : il **satisfait** à la justice divine par les mérites infinis du sacrifice expiatoire du calvaire. Il enlève la culpabilité du péché originel (à condition que ses mérites nous soient *appliqués* par le **baptême**). Jésus-Christ nous rend la grâce. Il ne nous rend pas les dons préternaturels. Il ne vient pas pour reconstituer le paradis terrestre, définitivement perdu, mais pour nous proposer une destinée et une béatitude plus hautes que celles initialement promises à Adam. Car la victoire sur le péché remportée par le Christ nous a donné des biens meilleurs que ceux que le péché nous avait ôtés. « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé ».



## 24

## Le serpent de la Genèse : mythe ou réalité ?

En 2017, un père jésuite haut placé dans la Compagnie, déclarait : « Nous avons créé des figures symboliques, comme le diable, pour exprimer le mal. » Et ne croyez pas que notre « bon » jésuite soit un cas isolé. Beaucoup de contemporains, y compris se disant catholiques, influencés par le rationalisme, ne croient pas que le démon existe et qu'il est un être réel et personnel.

**Alors qu'en est-il exactement ?** Est-il vrai que le serpent, qui vient tenter Adam et Ève dans le livre de la Genèse, n'est qu'un symbole du mal et non un être réel et personnel ? **Pour avoir la réponse à cette importante question, il nous faut nous tourner vers ceux qui ont reçu de Dieu la mission de nous faire connaître la révélation : à savoir les apôtres et leurs successeurs.** Jésus leur dit en effet : « Qui vous écoute m'écoute. » Suite à la déclaration de son confrère jésuite, le pape François a fort opportunément rappelé la foi catholique au sujet du diable. Il dit : « *À cette génération, on a fait croire que le diable est un mythe, une image, une idée, l'idée du mal. Mais le diable existe et nous devons lutter contre lui. C'est ce que dit saint Paul, ce n'est pas moi qui le dis ! La Parole de Dieu le dit.* »

### Le diable un être personnel et réel : vérité de foi

**Mes amis, si nous sommes catholiques, si nous avons la foi théologale, nous ne pouvons pas douter que le diable existe et qu'il est un être réel !** Car c'est Dieu lui-même, qui est la Vérité même, qui nous le dit. Alors, mes amis, croyons et soyons en garde, car l'antique serpent n'est pas un symbole, un mythe, mais bien un être réel qui cherche à nous perdre.

**En fait, cette négation de l'existence du diable est une propagande démoniaque.** Baudelaire a bien compris que « la plus belle ruse du diable est de faire croire qu'il n'existe pas ». Lorsque vous êtes en guerre contre un ennemi et que vous l'ignorez, vous avez toutes les chances de vous faire trueder. Eh bien, le diable veut nous faire admettre l'hérésie de sa non-existence, afin que nous ne soyons pas en garde contre lui et que nous nous damnions.

**D'ailleurs le bon Dieu, qui est bon comme son nom l'indique, vient au secours de notre manque de foi et nous rappelle, parfois de façon frappante, l'existence de notre adversaire.** Pierre de Keriolet, cet aristocrate débauché et pervers, a bénéficié d'un de ces électrochocs spirituels. Le 5 janvier 1636, il se rend par curiosité dans l'église Sainte-Croix de Loudun, où a lieu un exorcisme des fameuses

Ursulines. Là, le démon l'interpelle : « Toi, tu devrais déjà être en enfer avec nous ; rappelle-toi lorsque la foudre est tombée dans ta chambre, lorsqu'un tel t'a tiré dessus à bout portant ; tu aurais dû mourir et te damner. Mais la Vierge t'a préservé ! » Le coup porta. Keriolet se convertit et devint un grand pénitent.

Les manifestations extraordinaires du diable : possessions, infestations, apparitions sont en fait contraires aux intérêts du diable. Il veut rester invisible et inconnu, non par modestie, mais pour mieux perdre les âmes. Mais Dieu, dans sa bonté, oblige parfois le démon à se manifester sensiblement, afin que nous nous rappelions son existence et que nous nous convertissions.

## Qui est le démon ?

**Mais, au fait, qui sont les démons, vous demandez-vous avec stupeur ?** Le *Catéchisme de l'Église catholique* nous répond clairement : ce sont des **anges** ! C'est-à-dire des êtres purement spirituels ; ils **n'ont pas de corps**. **Du fait de leur nature purement spirituelle, les démons ont une intelligence intuitive et non pas discursive comme la nôtre.**

En un seul regard, les anges voient tous les tenants et aboutissants de ce qu'ils considèrent. Par exemple, si vous donnez à un ange des axiomes de mathématiques, il voit immédiatement tous les théorèmes, les corollaires, les lemmes, etc., qui en découlent. Par leur intelligence et leur puissance, les démons sont très supérieurs aux hommes. Ils ont une **connaissance très profonde des lois de la nature**, immensément supérieure à celles que nos plus grands savants n'auront jamais. Ils sont donc **capables de produire des résultats surprenants**. On parle de prodiges diaboliques.

**Le démon est un ange, ai-je dit, c'est donc une créature.** Ce point est **important à souligner**, pour éviter tout **manichéisme**, vers lequel nous tendons assez naturellement, et qui fait du démon un Dieu du mal. Le démon est créature et, à ce titre, il est **infiniment inférieur à Dieu**.

## L'action du démon est toujours subordonnée à la permission divine

Ultimement, **l'action des démons réalise le plan de Dieu** pour le progrès des bons et le châtiement des mauvais. Ce point est **important pour éviter une peur déraisonnable du démon**. Il ne peut rien faire qui outrepassé la permission divine et tout ce que Dieu permet ultimement, aussi mauvais que cela puisse nous paraître, contribue finalement au bien. Il n'y a pas à être terrorisé par le démon. Sainte Thérèse d'Avila disait à son sujet : « Les personnes qui ont peur du démon me font plus peur que le démon lui-même ! »

**À l'origine le démon a été créé bon, car rien de mauvais ne peut sortir des mains de Dieu.** Mais les anges, au second instant de leur existence, ont été soumis à une épreuve, et ils ont eu un choix à

faire pour ou contre Dieu. Certains d'entre eux, à la suite de Lucifer, se sont révoltés par orgueil contre Dieu et sont devenus les démons. **Et depuis ils ne respirent que haine contre Dieu.** Mais, comme ils ne **peuvent absolument rien contre Dieu**, ils **s'attaquent à la créature chérie de Dieu**, l'homme, pour le perdre en enfer, par le péché mortel.

**L'arme principale** du démon contre les hommes est la **tentation**. Il agit **sur nos facultés inférieures**, principalement notre imagination, notre mémoire et nos passions, pour nous **pousser** au péché. **Il ne peut pas directement nous faire pécher, car il n'a aucun pouvoir direct sur notre volonté et notre intelligence.** Dieu est le seul à pouvoir pénétrer dans l'intelligence de l'homme. C'est un **sanctuaire impénétrable** par le démon.

**Vous voulez tout savoir sur les tactiques du diable et la tentation ?** Rendez-vous demain avec le Père Raymond qui va vous passer au scanner les manœuvres du mauvais pour nous perdre.

## 25

**Bon courage dans les tentations !**

Chers amis,

Vous avez lu *Les Malheurs de Sophie* de la Comtesse de Ségur, avec l'épisode emblématique des fruits confits. La capricieuse Sophie, voyant la boîte de beaux fruits, ses yeux brillèrent ; elle passa sa langue sur ses lèvres. Elle ouvre la boîte et regarde avec envie les beaux fruits confits, non pas – se dit-elle – pour en prendre, mais seulement pour savoir lequel elle choisira, lorsque sa maman lui en offrira... « Lequel prendrai-je demain ? » Elle ne peut se décider : c'est tantôt l'un, tantôt l'autre. Elle a finalement une bonne idée : « Si je grignotais un tout petit morceau de chaque fruit, je saurais le goût qu'ils ont tous, je saurais lequel est le meilleur, et personne ne verrait rien, parce que j'en mordrais si peu que cela ne paraîtrait pas. » Et Sophie mordille un morceau d'angélique, puis un abricot, puis une prune, puis une noix, puis une poire, puis du cédrat, mais elle ne se décide pas plus qu'avant. « Il faut recommencer », dit-elle. Elle recommence à grignoter, et recommence tant de fois qu'il ne reste presque plus rien dans la boîte... Ensuite, pour se tirer d'affaire, elle racontera des carabistouilles et autres mensonges à sa maman.

Avec des nuances et des subtilités, cet épisode est emblématique de nos tentations, en écho à la première tentation, celle d'Ève dans le jardin d'Éden : « Elle vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir l'entendement. Elle prit de son fruit et mangea. »

Fort heureusement, lorsque nous sommes tentés, tout ne se passe pas comme cela : nous ne succombons pas à la tentation à chaque coup !

Satan, le monde ou la chair nous envoient des tentations par lesquelles : 1. le péché nous est proposé ; 2. sur quoi, nous nous plaisons ou nous nous déplaisons ; 3. Enfin, nous consentons ou nous refusons. Ce sont les trois degrés pour descendre vers le péché : la tentation, la délectation et le consentement.

La bonne nouvelle, c'est que, quand bien même la tentation durerait toute notre vie, elle ne saurait nous rendre désagréable à Dieu, pourvu que cette tentation ne nous plaise pas et que nous n'y consentions pas. La raison ? C'est que, dans la tentation, nous n'agissons pas, mais nous subissons et même nous souffrons. Et, puisque nous n'y prenons pas plaisir, nous ne devons aussi en avoir aucune sorte de culpabilité.

## La différence entre sentir la tentation et y consentir

Il vous faut donc être fort courageux dans les tentations : ne vous tenez jamais pour vaincus tant qu'elles vous déplaisent ! C'est toute la différence entre sentir et consentir. Tant que nous avons ces tentations en horreur, il n'est pas possible que nous ayons offensé Dieu ; quand bien même nous éprouvons en nous cette guerre dont parle saint Paul : « La chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair ; il y a entre eux antagonisme, si bien que vous ne faites pas ce que vous voudriez. » « Je me complais dans la loi de Dieu du point de vue de l'homme intérieur ; mais j'aperçois une autre loi dans mes membres qui lutte contre la loi de ma raison et m'enchaîne à la loi du péché. »

La vie de sainte Catherine nous offre un exemple de cette lutte, de cette guerre intérieure, alors que Satan avait reçu de Dieu la permission de l'assaillir d'impudicité. Elle fut assaillie de toutes sortes d'impudiques suggestions et d'images lubriques qui pénétraient dans son cœur, si bien qu'il n'y avait plus que la fine pointe de la volonté supérieure qui ne fût agitée de cette tempête. Après un long et dur combat contre de fortes tentations, elle interroge Jésus : « Où étiez-vous, Seigneur, lorsque mon cœur était tourmenté de tant d'ordures et d'impuretés ? » Et Notre-Seigneur lui dit : « Dis-moi, ces sales pensées de ton cœur te donnaient-elles plaisir ou tristesse, amertume ou délectation ? » À quoi la sainte de répondre : « Extrême amertume et tristesse. » Et le Christ de lui répliquer : « C'est moi qui mettais dans ton cœur cette grande amertume et tristesse. J'étais dans ton cœur. » Et d'ajouter : « Tu étais triste et tu souffrais parce que j'étais caché au milieu de ton cœur. Si j'avais été absent, ces pensées t'auraient pénétrée et t'auraient réjouie ; mais ma présence te les rendait insupportables... j'agissais en toi, je défendais ton cœur contre l'ennemi. »

## Encouragement à l'âme qui est dans les tentations

Il faut savoir que Dieu permet ces tentations pour éprouver notre amour, pour élever notre âme à son pur et excellent amour. « Parce que tu étais agréable au Seigneur, il était nécessaire que la tentation t'éprouvât », déclare l'archange Gabriel au saint homme Tobie. Ne vous affligez donc pas lorsque la tentation vous assaille, bien que vous n'ayez nullement prêté la main à ces assauts ! C'est qu'alors Dieu vous assure qu'il veut vous faire grandir devant sa face. Si notre cœur continue à rejeter la tentation, nous pouvons être certains que la charité, la grâce sanctifiante, est en nous, et que Jésus-Christ notre Sauveur se trouve dans notre âme, quoique caché. Bien plus : il nous faut redoubler d'humbles prières et de confiance en Dieu.

## Comment la tentation peut être péché

Parfois la tentation peut être péché. Considérez si vous vous êtes volontairement exposés à la tentation, c'est-à-dire si vous aviez pu éviter facilement l'occasion, ou que vous aviez prévu l'arrivée de la tentation. Par exemple, si vous savez qu'en jouant à tel jeu, vous explosez de colère, de rage et de blasphème et que le jeu vous sert de tentation à cela – comme le général Alcazar jouant aux échecs avec Tintin dans l'album *L'oreille cassée* – alors vous péchez toutes les fois que vous jouerez, et vous êtes coupable des tentations qui vous arriveront au jeu. Autre exemple : vous perdez beaucoup de temps sur votre téléphone à regarder des nouvelles ou des vidéos qui salissent votre âme. Troisième exemple : vous avez expérimenté qu'en allant sur tel site web, vous allez inmanquablement chuter en regardant des vidéos pornographiques ; vous êtes coupables du seul fait d'aller, sans vraie nécessité, sur ce site web. Mais, si vous n'avez pas donné sujet à la tentation, elle ne peut aucunement vous être imputée à péché.

## Remèdes aux tentations

Dès que vous sentez que quelque tentation vous assaille, recourez à Dieu, réclamant sa miséricorde et son secours : c'est le remède que Notre-Seigneur enseigne : « Priez afin que vous n'entriez point en tentation. » Si la tentation se prolonge, allez embrasser la sainte Croix, recourez à la Vierge Marie, à saint Joseph, à votre Ange gardien. Mais ne regardez pas au visage de la tentation ; regardez seulement Notre-Seigneur. Car, si vous regardez la tentation, surtout lorsqu'elle est forte, elle pourrait ébranler votre courage.

Enfin, s'il est souverainement important de combattre et repousser avec courage les grandes tentations, il est néanmoins extrêmement utile de repousser également les petites. Ces menues tentations de colère, de soupçon, de médisance, de jalousie, d'envie, de regards déshonnêtes, de vanité. Préparez-vous avec soin à ce combat de tous les jours ! Et soyez assurés qu'autant de victoires que vous rapportez contre ces petits ennemis, autant de pierres précieuses seront mises en votre couronne de gloire, que Dieu vous prépare en son Paradis !

## 26

**L'orgueil, racine de tout péché**

*« Malheureux sommes-nous qui n'avons ici qu'un peu de cervelle, et l'orgueil de Satan ! »*

Bernanos avait ici bien vu que l'orgueil reposait à la fois sur une erreur et sur une révolte. C'est cet aveuglement et ce désir d'égaliser Dieu qui vont pousser Adam et Ève à pécher.

**La chute, causée par l'orgueil**

*« Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que le Seigneur Dieu avait faits. »* La sollicitation au mal est présentée sous la forme d'un tentateur aux traits de serpent. La Bible le nomme le Satan, c'est-à-dire l'Adversaire ou le Démon. L'Apocalypse, au chapitre 12, va le qualifier de *« grand Dragon, le serpent des premiers jours, celui qu'on nomme le Démon et Satan, celui qui égarait le monde entier »*.

Le serpent prend l'initiative du dialogue et s'adresse à la femme : *« Alors Dieu a dit : Vous ne mangerez le fruit d'aucun arbre du jardin ? »* Il omet ainsi le commandement positif de Dieu concernant tous les arbres : Dieu insistait sur le don, le serpent ne souligne que l'interdit ; et d'emblée il présente Dieu comme celui qui défend, qui empêche. Ainsi, il provoque chez la femme une attitude de soupçon : finalement, Dieu ne s'opposerait-il pas au bonheur de l'homme ?

La femme réagit et répond au serpent pour rétablir la vérité : Dieu n'a interdit qu'un seul arbre. Mais elle en rajoute, prétendant que Dieu aurait défendu, non seulement d'en manger, mais même d'y toucher ; et, parce qu'elle discute avec le Démon, la voilà prise au piège : il ne faut jamais discuter avec le *« père du mensonge »* !

Le serpent réplique alors avec autorité : *« Pas du tout !... Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal (c'est-à-dire "pouvant décider ce qui est bien et ce qui est mal") »*. Le serpent prétend connaître le savoir de Dieu. Il suggère que Dieu ne veut pas communiquer sa science, qu'il veut la garder jalousement pour lui ; c'est pourquoi il a posé cet interdit. Tout semble clair maintenant : Dieu est jaloux de l'homme, Dieu a peur de l'homme, Dieu ne veut pas partager ses privilèges avec l'homme comme il le fait avec *« les dieux »*, c'est-à-dire avec son conseil céleste. L'argumentation subtile du serpent va miner la confiance de la femme dans la parole de Dieu, et elle va préférer celle du serpent.

Tout péché est une désobéissance à Dieu. Dans cette désobéissance, il y a, au principe, un manque de confiance en Dieu, et le désir illusoire de l'orgueil humain qui prétend s'égaliser à Dieu.

## L'orgueilleux

L'orgueilleux est donc quelqu'un qui se trompe sur lui-même, volontairement : il exagère ses capacités, il cultive un sentiment de supériorité, il s'arroge des droits auxquels il ne peut prétendre. En un mot, il se révolte, comme l'a fait Satan, contre les limites auxquelles il se heurte. Absurde ! car par définition, la créature est limitée ! Les limites propres de l'orgueilleux lui sont insupportables. En se rebellant contre sa nature, il commet un acte d'insoumission envers Dieu et sa volonté.

Tout péché comporte une dimension d'orgueil, puisqu'il implique une révolte contre Dieu, contre sa providence, contre son plan d'amour pour l'homme. En péchant, je me ferme à cette dimension pour mener ma petite vie, seul ; en me choisissant finalement comme ma propre fin. Je m'isole de Dieu, je m'isole des autres, tout simplement parce que je ne les aime plus véritablement, mais moi-même uniquement.

Ainsi, après la mort, la condamnation à l'enfer d'un pécheur endurci n'est que l'ultime conséquence pour une volonté qui s'est déjà détachée de Dieu. La sentence ne fait que ratifier le vouloir profond, mais ô combien égaré !

## Complicité dans la chute

Un autre désordre est à l'origine du mal : Ève a pris le fruit, au lieu de le recevoir. Au lieu de recevoir des mains du Créateur, Adam et Ève vont s'approprier ce qui n'est pas à eux. Ce fruit non reçu, Ève en donna aussi à son mari ; ce qui suggère qu'Adam était présent pendant le dialogue avec le Serpent. On ne peut s'empêcher de trouver étrange sa passivité dans toute cette histoire : le Malin embobine sa femme, et lui, il ne dit rien ! L'homme, sans doute, plein de bonnes intentions au départ, laisse sa moitié glisser petit à petit sans broncher... et pour couronner le tout, il plonge avec elle ! Bien malheureux les couples dont la complicité des deux membres provoque la ruine !

Nous voyons qu'Ève est la première victime du serpent, l'homme sera la seconde par l'intermédiaire de sa femme. Il ne faudrait pourtant pas en conclure que l'homme serait moins coupable que la femme : tous deux ont été également infidèles à la parole divine ; seules les circonstances diffèrent. La Tradition de l'Église verra en Ève le symbole de la femme tentatrice, corruptrice de l'homme ; et lui opposera Marie, symbole de la fidélité féminine.



La femme, on en a ici la preuve, exerce une forte influence sur l'homme, qu'elle le veuille ou non. Elle est l'âme d'un foyer, d'une famille, d'un cercle d'amis. On entend souvent dire que 90 % de l'ambiance d'un groupe mixte repose sur la conduite des femmes. D'une certaine manière, elles mènent le monde, c'est-à-dire qu'elles le dirigent vers son salut ou sa perte selon ce qu'elles recherchent elles-mêmes.

Après avoir maudit le Serpent pour ce qu'il a fait et fera à l'humanité, Dieu s'adresse à la femme :  
« *C'est dans la souffrance que tu enfanteras... Le désir te portera vers ton mari, et celui-ci dominera sur toi.* »

Le péché, en brisant le lien entre l'homme et Dieu, a faussé tous les rapports entre l'homme et la femme, entre l'homme et la nature. Ainsi, le don de la vie sera accompagné de souffrances chez la mère. Puis Dieu dit à l'homme : « *Maudit soit le sol à cause de toi !... C'est à la sueur de ton visage que tu gagneras ton pain.* » Ainsi, toute la création est comme en servitude. Tout cela n'est pas conforme au dessein initial de Dieu sur l'homme.

En tant qu'épouse, la femme aura donc à souffrir. Attirée par amour vers son mari, elle ne sera pas toujours accueillie et trouvera peut-être en lui un dominateur. Cela, de toute évidence, ne correspond pas au projet primitif, développé au chapitre 2 ; je vous le cite : « *Le Seigneur Dieu dit : "Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie." Celle-ci sera appelée "femme", car elle fut tirée de l'homme, celle-ci ! C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair.* »

Cependant, Dieu ne renonce pas à son plan : la sentence divine n'enlève ni à l'homme, ni à la femme leur mission propre. Elles demeurent, tout aussi nobles et importantes, mais sont devenues plus difficiles.

## 27

**L'humiliation d'être nus**

Contrairement à ce que certains prétendent, l'Église n'a pas de problème avec le corps humain : c'est le même Dieu qui l'a créé et qui a fondé l'Église catholique. De plus, le magistère nous enseigne que nous ressusciterons avec lui. Non, le corps n'a rien de honteux en soi, car tout ce qui sort des mains de Dieu est bon.

« *Tous les deux, l'homme et sa femme, étaient nus, et ils n'en éprouvaient aucune honte l'un devant l'autre* », dit la Genèse.

Cet état d'innocence et de transparence mutuelle, qui était celui de nos premiers parents, sera malheureusement perturbé par le péché.

**La nudité, symbole biblique**

Après avoir mangé du fruit défendu, « *leurs yeux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus* ». Le serpent a fait miroiter une vision nouvelle de la réalité, mais cette vision est bien amère ; et il leur a menti en leur promettant l'acquisition du savoir universel. L'homme ne peut prétendre à la connaissance et à la domination universelles, réservées, par nature, à Dieu seul. La créature tombe alors, par son péché, d'autant plus bas qu'elle a voulu se faire plus grande. C'est ce qu'exprime la découverte de la nudité.

Dans la Bible, la nudité exprime l'humiliation et l'étalement de sa misère devant les autres. Prenons un exemple : après les infidélités d'Israël, comparée à l'épouse adultère, Dieu menace de découvrir sa nudité devant tous ses amants : « *Je la déshabillerai toute nue et la mettrai comme au jour de sa naissance, je la rendrai pareille au désert* », nous rapporte le prophète Osée.

Adam et Ève ne sont pas devenus des dieux, ils ne sont que de pauvres hommes, nus. Alors, ils allèrent se cacher : ils ne peuvent plus supporter le regard de Dieu. En cela, ils sont encore insensés : Dieu voit le fond des consciences. Mais la relation du pécheur avec Dieu est perturbée, d'où cette honte. Qui n'a fait l'expérience de ces sentiments ?

L'homme et la femme, en effet, en prétendant se constituer en juges suprêmes du bien et du mal, cessent aussitôt de voir Dieu comme un Père souverainement désintéressé ; lui qui n'avait rien refusé à ses créatures privilégiées. Il est devenu un tyran jaloux de ses prérogatives : alors l'homme se détourne de lui. Avant même que Dieu prononce la sentence proclamant le châtement sur l'homme et la femme, ils se

cachent devant Dieu parmi les arbres. Remarquons bien que ce n'est pas d'abord Dieu qui chasse l'homme, mais c'est l'homme qui, le premier, volontairement, se détache de Dieu. La peine infligée ne fait que ratifier la volonté profonde qu'ils ont manifestée de se séparer de ce Dieu d'amour. Mais, bien que l'homme ait voulu se passer de lui, Dieu cependant ne l'abandonne pas.

## Confession de la faute

Admirons la bonté de Dieu, qui se promène dans le jardin : il interroge. « *Où es-tu ?... En aurais-tu mangé ?* » Il interroge comme s'il ne savait pas ! Dieu donne ainsi aux coupables la chance de revenir sur le chemin de la conversion en reconnaissant leur faute, étape préliminaire et indispensable à tout pardon. Admirons la miséricorde divine qui n'attend que l'aveu et la découverte de la blessure pour agir efficacement. Malheureusement, l'homme et la femme vont esquiver la question en rejetant la faute sur l'autre. Et c'est ainsi que nous est rapportée la première scène de ménage !

L'homme répond : « *C'est la femme que tu m'as donnée...* » Et on s'aperçoit que le péché est en train de diviser le couple : de l'amour conjugal bien ordonné, on est passé à la complicité dans la faute. Alors que l'homme et la femme devaient former équipe pour courir ensemble vers leur bien, les voilà tombés par leur caution mutuelle dans le mal.

Maintenant que la chute s'est produite, c'est chacun pour soi ! On a tous en tête le fameux « Ce n'est pas moi, c'est lui ! » L'homme pécheur cherche instinctivement à se dérober et à décharger la responsabilité sur l'autre.

Bien pire, l'homme rejette, non seulement la faute sur sa femme, mais en plus sur Dieu, puisqu'il le rend responsable de son péché. Après avoir apprécié et chanté le don d'une compagne, il le reproche maintenant à Dieu : comme c'est tentant de chercher en Dieu la cause des malheurs dont on est soi-même responsable !

Alors les regards vont se tourner vers la femme accusée : « *Le serpent m'a trompée.* » Qui n'a jamais entendu, voire proclamé : « Ça a été plus fort que moi ! » ? Lorsqu'on ne peut se décharger sur un semblable, on s'abrite souvent derrière une force mystérieuse qui nous aurait poussé à faire le mal, en supprimant notre liberté, et avec elle, notre responsabilité. À l'échelle d'une collectivité, cette tendance se manifeste souvent en affirmant que tous les maux sont dus au « système », à un complot, aux « autres »... Mais nous oublions que le monde se porterait beaucoup mieux, si nous, personnellement, nous étions meilleurs. Sainte Catherine de Sienne, quant à elle, considérait que tous les malheurs qui arrivaient en ce monde (guerres, maladies, drames dans l'Église...) était la conséquence de ses propres péchés.

Les malheurs dont le monde peut être touché ne doivent pas être pour nous une occasion de révolte et de rejet, mais un appel constant à la conversion en œuvrant pour la justice dans l'attente du Royaume de Dieu.

## Confiance en Dieu après la chute

« *L'homme appela sa femme Ève, parce qu'elle fut la mère de tous les vivants.* »

On ne peut qu'admirer l'espérance d'Adam. Après la sentence et la malédiction, il ne retient que ceci : nous sommes appelés à vivre et à transmettre la vie, c'est pourquoi il nomme sa femme « Ève », la vivante.

Dieu est un Dieu de vie, « le Bon Dieu » selon l'expression populaire. Il a créé la femme pour qu'elle porte la vie et Adam reconnaît ici sa sublime vocation : *elle est la mère de tous les vivants*.

Bien plus, le Bon Dieu va remédier à la honte de l'homme déchu en couvrant sa nudité : le premier vêtement est donc un don de Dieu. Ce vêtement de peau, donné comme signe de la protection divine, annonce un autre vêtement préparé pour l'humanité rachetée par le sacrifice du Calvaire.

Quand Jésus enseigne l'amour de Dieu à travers la parabole de l'enfant prodigue, il nous dit : « *Le père dit à ses serviteurs : vite, apportez la première robe et revêtez-en le.* » Cette « *première robe* », c'est la robe de lumière portée par Adam et Ève aux origines. C'est comme si le père déclarait au fils prodigue : « Tes péchés te sont remis » ; car, en signe de miséricorde et de pardon, il le revêt de la robe d'innocence.

En Jésus, nous aussi pouvons « *revêtir l'homme nouveau* », selon l'expression de saint Paul. Avec lui et en lui, nous pouvons retrouver la gloire et la lumière qu'ont connues nos premiers parents.

## 28

### Comment arrêter de pécher ?

Chers amis,

La Bible est vraiment la Bonne Nouvelle, car elle nous fait comprendre qui nous sommes, d'où nous venons, vers quoi nous allons ; pourquoi le monde est envahi par le mal et quel est le remède à tous ces maux.

Dès l'origine, l'homme, en utilisant mal la liberté que Dieu lui avait donnée, est malheureusement tombé dans le péché, et donc dans la mort. Le Fils unique de Dieu est venu nous sauver de cet immense malheur. Il nous a mérité le pardon de nos fautes. Nos péchés sont remis par lui, mais au moyen du sacrement qu'il a institué pour cela.

#### Le sacrement de pénitence

Le soir de Pâques, Jésus apparaît à ses disciples, au Cénacle, alors que toutes les portes étaient closes. « La paix soit avec vous ! » leur dit-il. « De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. » « Ayant ainsi parlé, il souffla sur eux et il leur dit : « Recevez l'Esprit Saint. À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis ; à qui vous maintiendrez ses péchés, ils seront maintenus. » » (Jn 20, 21-23).

Jésus a donc donné à ses disciples, aux apôtres et à leurs successeurs, les évêques et les prêtres, le pouvoir de remettre les péchés ou de les retenir. La Sainte Église catholique, fidèle à ce qu'elle a reçu de son fondateur, enseigne que : « Ceux qui s'approchent du sacrement de pénitence y reçoivent de la miséricorde de Dieu le pardon de l'offense qu'ils lui ont faite, et du même coup sont réconciliés avec l'Église que leur péché a blessée et qui, par la charité, l'exemple, les prières, travaille à leur conversion » (LG 11, CEC 1422).

Le sacrement de pénitence a reçu divers noms. On l'appelle sacrement du pardon, ou de réconciliation, ou encore la confession. Il est le moyen ordinaire, voulu par Dieu, pour nous réconcilier avec lui, et retrouver la vie de la grâce, si nous l'avons perdue.

Pour recevoir le pardon de nos péchés, il faut aller voir un prêtre ayant reçu le pouvoir de confesser, et lui avouer humblement nos fautes. Le prêtre, s'il voit que nous avons les dispositions requises, nous donnera alors quelques conseils, des exhortations, et surtout l'absolution de nos fautes, c'est-à-dire le

pardon, au nom de Dieu, de nos péchés. Il nous demandera aussi, en signe de réparation, de dire quelques prières ou de faire quelque action de pénitence, ce qu'on appelle la satisfaction.

Le plus important des trois actes du pénitent – contrition, aveu des péchés et satisfaction –, c'est le premier : la contrition, c'est-à-dire le regret sincère de tous nos péchés. Ce regret n'est pas d'abord un sentiment : il est possible que nous n'ayons que très peu de regret sensible. Mais il faut avoir la volonté de regretter nos péchés, en comprenant que notre action a déplu à Dieu, que nous avons mérité les peines de l'Enfer, si notre péché était mortel, ou des peines au Purgatoire si nos péchés n'étaient que véniels. Et il faut avoir la ferme volonté de tout faire pour ne pas recommencer.

Se confesser est souvent difficile, pénible. Nous avons honte d'avouer nos misères à un homme. Mais poser cet acte d'humilité est source d'un immense bienfait. Nous avons alors en effet la certitude de recevoir le pardon de Dieu en échange de notre démarche de contrition et d'humilité.

Un épisode biblique peut nous montrer comment nous avons tout intérêt à suivre ce que Dieu nous indique. Le 2<sup>e</sup> livre des Rois raconte que Naaman, général de l'armée du roi d'Aram, était un homme très estimé. Mais il était lépreux. Sa femme avait une petite esclave juive qui lui parla du prophète Élisée, comme ayant le pouvoir de guérir son maître. Naaman se rendit en Israël et parvint jusque chez Élisée. Élisée ne sortit pas le voir, mais lui envoya seulement un messager lui dire : « Va te baigner sept fois dans le Jourdain, et ta chair redeviendra nette, tu seras purifié. » Naaman se mit en colère et s'éloigna en disant : « Je m'étais dit : sûrement il va sortir, et se tenir debout pour invoquer le nom du Seigneur son Dieu ; puis il agitera sa main au-dessus de l'endroit malade et guérira ma lèpre. Est-ce que les fleuves de Damas, l'Abana et le Parpar, ne valent pas mieux que toutes les eaux d'Israël ? Si je m'y baignais, est-ce que je ne serais pas purifié ? » Il tourna bride et partit en colère. Mais ses serviteurs s'approchèrent pour lui dire : « Père ! si le prophète t'avait ordonné quelque chose de difficile, tu l'aurais fait, n'est-ce pas ? Combien plus, lorsqu'il te dit : "Baigne-toi, et tu seras purifié." » « Il descendit jusqu'au Jourdain et s'y plongea sept fois, pour obéir à la parole de l'homme de Dieu ; alors sa chair redevint semblable à celle d'un petit enfant : il était purifié ! » (2 R 5, 1-14).

Obéissons de même à Dieu en allant nous confesser ! Ne négligeons pas ce grand moyen de salut, « ce grand bienfait de l'infinie miséricorde de Dieu envers son Église », comme dit le *Catéchisme du Concile de Trente*.

## La vertu de pénitence

La pénitence n'est pas seulement un sacrement, elle est aussi une vertu. Il ne suffit pas en effet de regretter nos fautes, il faut aussi vouloir s'écarter du péché, se corriger, et réparer le mal que nous avons fait. La vertu de pénitence se rattache à la justice. Elle nous fait souffrir du péché commis en tant qu'il

est offense à Dieu, avec le propos de nous en corriger. Se repentir, c'est souffrir du mal qu'on a commis et vouloir changer de vie, se convertir. La pénitence est essentiellement intérieure. « Sans elle, les œuvres de pénitence restent stériles et mensongères ; par contre, la conversion intérieure pousse à l'expression de cette attitude en des signes visibles, des gestes et des œuvres de pénitence » (*CEC* 1430). À propos de Galiléens qui avaient été massacrés par Pilate ou de personnes victimes de la chute d'une tour, Jésus dit que ces personnes n'étaient pas nécessairement plus coupables que d'autres. « Mais, dit-il, si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous de même » (Lc 13, 3.5). L'Église nous incite à faire pénitence, spécialement à certains moments, comme le carême. Ces « temps d'ascèse et de pénitence nous préparent aux fêtes liturgiques et nous disposent à acquérir la maîtrise de nos instincts et la liberté du cœur » (*CEC* 2043). Les œuvres de pénitence, comme le jeûne, l'abstinence, ou d'autres privations, ont pour but de réparer le mal que nous avons commis, de satisfaire à la justice divine, et de nous guérir de nos tendances mauvaises en fortifiant notre volonté contre les vices.

Demandons au Seigneur sa grâce pour que nous sachions reconnaître nos fautes, en demander pardon, recevoir ce pardon par le sacrement de pénitence, et faire pénitence pour nous guérir et nous purifier de toute trace du péché.

## 1<sup>ERE</sup> SEMAINE DE LA PASSION

### 29

#### « Il n'est pas bon que l'homme soit seul »

Chers amis,

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul », déclare Dieu dans la Genèse.

Dieu prépare le bien, le bonheur, l'épanouissement naturel des hommes dans le mariage, qu'ils ne pourraient que difficilement trouver dans la solitude, et c'est là la fin secondaire du mariage.

Nous verrons demain la fin primaire qu'est la procréation et l'éducation des enfants. Toutes deux sont essentielles, l'expression de secondaire signifiant qu'elles ne sont pas indépendantes, mais subordonnées : la seconde à la première. Pie XII nous l'explique clairement :

« La vérité est que le mariage, comme Institution de la nature, en vertu de la volonté du Créateur, a, pour fin première et intime, non pas le perfectionnement personnel des époux, mais la procréation et l'éducation de la nouvelle vie. Les autres fins, elles aussi voulues sans aucun doute par la nature, ne sont pas au même rang que la première, et moins encore à un rang supérieur, puisqu'elles lui sont essentiellement subordonnées. Cela vaut pour tout mariage, même s'il est infécond ; comme de tout œil on peut dire qu'il est destiné et formé pour voir, même si, dans des cas anormaux par suite de conditions spéciales, internes ou extérieures, il ne sera jamais en mesure de rendre possible la perception visuelle. »

#### Qu'est-ce que le mariage ?

Redisons-nous pour commencer ce qu'est le mariage. En ces temps troublés où tout est constamment remis en cause en vue de « déconstruire » – c'est-à-dire de détruire – les fondements de la vie humaine, de la société, il est bon de se les rappeler :

Et que nous dit, en résumé, le *Catéchisme de l'Église catholique* sur le mariage ?

« L'alliance matrimoniale, par laquelle un homme et une femme constituent entre eux une intime communauté de vie et d'amour, a été fondée et dotée de ses lois propres par le Créateur. De par sa nature elle est ordonnée **au bien des époux** ainsi qu'à la génération et à l'éducation des enfants. »



## Ce bien des époux

Le bien que procure aux époux le mariage, sans être exhaustif, est celui de la concorde que procure la préférence de la volonté de l'autre à la sienne, de la joie, qui naît des épisodes heureux vécus ensemble, de la consolation, que l'on se donne mutuellement lorsqu'on traverse à deux des épreuves, de l'épanouissement à se sentir aimé(e) et à aimer paisiblement, du pardon qui suit les offenses...

## Le mariage comme sacrement

Le Christ a élevé le mariage à la dignité de sacrement.

Par la création et dans la constitution de la nature humaine, Dieu a assigné une double fin au mariage ; dans l'institution du sacrement de mariage, cette dualité est conservée, renforcée et intégrée à l'ordre de la charité divine.

La sainteté élève alors le bonheur conjugal à des sommets inégalables, et dépasse le terme seulement terrestre de ce bonheur : le mariage devient signe de l'alliance entre Dieu et les hommes et prépare à cette union définitive au Ciel. L'amour conjugal atteint cette plénitude à laquelle il est intérieurement ordonné, la charité conjugale.

## Les règles, les lois liées à la nature du mariage

L'unité, l'indissolubilité, la fidélité procurent et protègent aussi le bien des conjoints.

L'amour des époux exige, par sa nature même, l'unité et l'indissolubilité de leur communauté de personnes, dans la fidélité. « Ainsi ils ne sont plus deux, mais **une** seule chair » (Mt 19, 6 ; cf. Gn 2, 24). Cette trilogie : *unité* : un seul mariage, un seul conjoint ; *indissolubilité* : le mariage dure jusqu'à la mort ; *fidélité* : je garde mon amour, et les preuves d'amour que j'apporte dans l'union des corps à mon seul conjoint, est aussi une protection, un rempart contre les égoïsmes, les crises, les tentations, les agressions internes et externes à mon couple.

Pie XII, de vénérée mémoire, nous l'expose bien en traitant de l'indissolubilité :

« Combien nombreux et précieux, d'ailleurs, sont les biens qui découlent de l'indissolubilité matrimoniale, il suffit, pour s'en rendre compte, de considérer, même superficiellement, soit le bien des époux et de leurs enfants, soit le salut de la société humaine. Et, premièrement les époux ont, dans cette stabilité, le gage certain de la pérennité, que réclame au plus haut point — par leur nature même, l'acte généreux par lequel ils livrent leur propre personne, et l'intime association de leurs cœurs, puisque la vraie

charité ne connaît pas de fin. Elle constitue en outre pour la chasteté un rempart contre les tentations d'infidélité s'il s'en présente intérieurement ou extérieurement. La crainte anxieuse qu'au temps de l'adversité ou de la vieillesse l'autre époux ne s'en aille perd toute raison d'être, et c'est une paisible certitude qui la remplace. »

Le bonheur des époux est nourri et protégé par ces lois de l'amour, que nous sentons naître en nous dès que nous aimons. Le mariage les canonise, et nous les présente comme les ingrédients indispensables à la recette du bonheur.

De la sorte, le mariage devient un remède contre les conséquences du péché originel ; écoutons encore le *Catéchisme de l'Église catholique* : « Après la chute, le mariage aide à vaincre le repliement sur soi-même, l'égoïsme, la quête du propre plaisir, et à s'ouvrir à l'autre, à l'aide mutuelle, au don de soi. »

## Remède à la concupiscence

Depuis le péché originel, la concupiscence pousse les hommes à désirer de façon déréglée les plaisirs sensibles ; au premier titre desquels les plaisirs liés à l'exercice de la sexualité et à ceux de la table. Le mariage, lui, rend bons les actes sexuels entre époux, avec leur fruit qu'est le plaisir qu'ils se donnent mutuellement.

Saint Paul écrit qu'« il vaut mieux se marier que de brûler » (1 Co 7, 9) ; si je ne peux pas vivre le célibat chastement, alors il vaut mieux que je me marie, que je sois un bon époux, plutôt que d'être un mauvais prêtre, une mauvaise vierge consacrée.

On voit là le génie de Dieu, qui procure des biens ô combien supérieurs au mal que l'homme commet et introduit dans le monde.

## Enfin, les enfants

Ils sont le don le plus excellent du mariage, ils contribuent grandement au bien des parents eux-mêmes : ils dilatent le cœur, ils apportent à la famille un climat de tendresse, de fraîcheur, qui rend heureux. Que portent dans leur portefeuille, sur la page d'accueil de leur téléphone les époux ? Les photos de leur conjoint et de leurs enfants. Rarement une photo de leur voiture, de leur compte en banque, de leur cave à vin... Qu'est ce qui fait revenir le père suffisamment tôt du travail pour les embrasser avant qu'ils n'aillent au lit ? Les enfants...

Chers amis, le mariage rend heureux : il exige bien des efforts, un travail constant des conjoints pour lutter contre leurs défauts, accepter leurs infirmités morales et celles de l'autre, mais il rend heureux avec l'aide de la grâce !

Si le Seigneur ne vous appelle pas à une vocation plus haute, mariez-vous, œuvrez au bonheur de votre conjoint, et cela vous rendra heureux !

## 30

## Quelles sont les finalités du mariage ?

Chers amis,

Lorsque vous réfléchissez à cette admirable collaboration des parents, de la nature et de Dieu qui aboutit à donner le jour à un nouvel être humain fait à l'image et à la ressemblance du Créateur, vous ne pouvez que redire les paroles de la Genèse : « Et Dieu vit que cela était bon. » C'est pourquoi, si vous regardez l'institution du mariage au premier jour de la création, il est important que vous connaissiez *l'ordre* que le Créateur veut qu'on y conserve et les lois qui y président. Cet ordre divin, nous allons le dégager à partir du double récit de la Genèse.

### Les deux finalités du mariage

Ces deux récits nous renseignent sur la double finalité que le Créateur assigne au mariage : une finalité procréative (Gn 1, 27-28 : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il *le* créa, homme et femme il *les* créa. Dieu les bénit et leur dit : «Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la» ») et une finalité d'aide mutuelle et d'achèvement des époux (Gn 2, 18-24 : « Le Seigneur Dieu dit : “Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie.” Le Seigneur modela encore du sol toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel, et il les amena à l'homme pour voir comment celui-ci les appellerait : [...] mais, pour un homme, il ne trouva pas l'aide qui lui fût assortie. Alors Le Seigneur fit tomber une torpeur sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, le Seigneur façonna une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria : “À ce coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair !” Celle-ci sera appelée “femme”, car elle fut tirée de l'homme, celle-ci ! C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair »). Le mariage est donc aussi destiné au perfectionnement des personnes qui se marient, à leur épanouissement et à l'achèvement de leur destinée personnelle. Fondamentalement, ce qui fait l'attraction de l'homme pour la femme, c'est qu'il retrouve en elle comme une partie de lui-même. L'homme et la femme sont ainsi les aspects complémentaires d'un même tout.

## L'ordre de ces finalités

Mais ces deux fins sont nécessairement hiérarchisées, en sorte que l'une soit principale, primaire ; et l'autre secondaire.

Morphologiquement, physiologiquement, psychologiquement, la différence des sexes est de soi ordonnée à la génération. C'est bien la génération qui est *l'idée* de l'acte conjugal, même si cet acte n'y aboutit pas toujours en fait. La mutuelle attirance de l'homme et de la femme ainsi que leur union est naturellement finalisée par l'apparition de l'enfant. Donc la fin primaire du mariage est bien la génération, la procréation, qui se parfait dans l'éducation de l'enfant.

De plus, il apparaît que les dons complémentaires de l'homme et de la femme ont un rapport naturel à la procréation et à l'éducation de l'enfant, puisque cette complémentarité fait des époux – homme et femme – le principe de la longue formation qu'exige l'enfant pour parvenir à sa maturité.

Mais ces deux finalités du mariage sont intimement liées l'une à l'autre. L'engagement *parental* ne peut être solide s'il n'y a pas d'engagement *conjugal*. En l'absence d'engagement conjugal, la trajectoire de l'histoire du couple aura bien des chances de ne pas coïncider avec celle de la relation à l'enfant. La rupture du lien conjugal entraîne le plus souvent, pour un des parents, la fragilisation, voire la destruction du lien parental.

Nous pouvons parvenir à la même conclusion en considérant l'acte qui inaugure la société conjugale, c'est-à-dire le consentement mutuel des époux, l'échange des consentements. Quel est l'objet de cet acte ?

➔ Chacun des époux transmet à l'autre et accepte le droit sur son corps en vue des actes aptes de soi à la génération : « La femme n'a pas la disposition de son propre corps : il appartient à son mari. De même, le mari n'a pas la disposition de son propre corps : il appartient à sa femme » (1 Cor 8, 4).

Il s'agit là de l'objet essentiel principal du mariage : « les actes naturels qui sont capables d'engendrer une nouvelle vie et destinés à cela » (Pie XII).

Objet essentiel *principal* : le reste n'est pas exclu (le droit à la vie commune, à la communauté de toute la vie), mais s'y subordonne.

Donc l'aide mutuelle est une fin secondaire du mariage, et subordonnée à la fin primaire. *Fin secondaire* signifie que l'amour mutuel, avec ce qu'il implique et permet, constitue un but digne d'être poursuivi pour lui-même, à la condition de le référer à la fin principale. L'amour conjugal, dans sa force et dans sa tendresse, est lui-même un postulat de la plus sincère sollicitude à l'égard des enfants et la garantie de sa réalisation. L'enfant est, dans sa famille, comme dans un utérus (l'expression est de saint

Thomas) : c'est un milieu chaud, protégé et nourricier. Cet utérus spirituel, c'est au premier chef l'amour conjugal des parents.

## L'acte conjugal

Et ce que nous disons des fins du mariage (leur hiérarchie et leur subordination) se vérifie également pour l'acte conjugal lui-même. L'acte conjugal, en même temps qu'il est ordonné premièrement à la transmission de la vie, est ordonné aussi secondairement à l'intimité des époux. Cette intimité des époux est impliquée dans le droit usage de la fonction sexuelle ; et elle doit être évidemment une intimité **humaine**, œuvre d'amour. Ajoutons que cette intimité des époux est l'unique berceau, voulu par le Créateur, pour la transmission de la vie.

➔ La transmission de la vie humaine est quelque chose de tout à fait spécifique : elle doit être transmise conformément aux exigences de la nature humaine). L'intimité sexuelle n'est pas un pur moyen par rapport à la procréation (un pur moyen n'est jugé que sur son utilité et peut toujours être remplacé par un autre qui assurerait l'obtention de la fin) : c'est une vraie fin, mais ultérieurement ordonnée à la procréation humaine.

C'est par là que l'on peut voir le vice radical de la fécondation artificielle : elle dissocie l'action fécondante de l'intimité d'amour en laquelle elle s'inscrit naturellement (c'est-à-dire selon une volonté de nature). Par conséquent, cette action fécondante ne peut moralement se séparer de l'intimité d'amour.

La même viciosité se retrouve dans la contraception qui, elle, dissocie l'union des époux de la procréation (ainsi une même logique lie fécondation artificielle et contraception).

## Les fins du mariage pour des baptisés

Passons maintenant à un plan supérieur.

Le mariage entre chrétiens a pour fin primaire et principale de donner des enfants à Dieu pour qu'ils soient ses adorateurs, et des membres nouveaux à l'Église qui se les incorpore par le baptême, pour le temps et l'éternité. La plus haute gloire du mariage chrétien, c'est que l'œuvre de la nature y prépare à la grâce des vases d'élection ; c'est que les époux collaborent avec Jésus Christ et son Église à faire des élus et des saints.

Fin seconde : aide mutuelle pour tendre à la perfection de la charité. Sans doute, la plus belle chose que vous pourrez vous dire au soir de votre vie, à vous, époux chrétiens : « Ce que je suis devenu(e), c'est grâce à toi que je le suis devenu(e)... »

## 31

## Le rôle de l'homme dans la famille

Chers amis,

Le manque de paternité dans la société occidentale est un fait dont on mesure de plus en plus les dégâts. Saint Paul dit, dans l'épître aux Éphésiens, que le père est à l'image de Dieu « de qui toute paternité, au ciel et sur la terre, tire son nom ». La culture moderne prétend, depuis Nietzsche, avoir « tué Dieu » ; depuis Freud, elle s'exerce à un autre meurtre symbolique, celui du père. Pour comprendre de nouveau la paternité, il faut nous tourner vers Dieu.

## À l'image de Dieu le Père

Premièrement, Dieu est *créateur*. Il donne l'existence à un être distinct de lui. Dans cette ligne, le père humain est *géniteur*. Avec la mère, il est co-créateur d'une autre personne humaine. C'est lui qui *sépare* l'enfant de ce que l'amour maternel peut avoir de trop fusionnel, et l'ouvre à la différence. Il fait prendre conscience que la relation d'amour, outre la tendance à l'union, comporte l'existence de deux « je », distincts et se respectant mutuellement. Le père est *tendre* et *viril*.

Deuxièmement, Dieu est *providence*. Il donne à l'homme qu'il a créé ce qui est nécessaire au développement de sa nature. Le père humain, lui, est *éducateur*. Il a pour première tâche l'éducation de ses enfants ; cela doit passer avant ses loisirs et sa carrière professionnelle. Le père cherche à connaître le tempérament de l'enfant. Il s'efforce de créer avec lui une relation personnelle. Ceci dans la complémentarité avec le rôle éducatif spécifique de l'épouse. Il prend le temps d'écouter, de répondre, de jouer. Il encourage l'enfant et l'aide dans le travail scolaire. Et surtout, surtout, il donne l'exemple dans l'échelle des valeurs qui dirigent sa vie – par exemple pour la sanctification du dimanche. Le père est *présent* et *attentif*.

Troisièmement, Dieu est *rémunérateur*. Il fait atteindre sa finalité à l'homme qu'il a créé, il lui donne la récompense ou le châtiment de ses actes libres. Le père, quant à lui, est *chef de famille*. Il *dit* la loi et la sanctionne. Il encourage et récompense. Il fait prendre conscience du réel et consentir aux limites. C'est le père surtout qui fait toucher du doigt à l'adolescent cette vérité formulée par la philosophe Simone Weil : « Un critérium du réel, c'est qu'il est dur et rugueux. On y trouve des joies, non de l'agrément. Ce qui est agréable est rêverie. » Le père fait découvrir le sens chrétien et humain de la souffrance et du

sacrifice. Il prépare la projection de l'enfant hors du milieu familial. Le père représente plus que lui-même. Son don est ordonné à plus grand et plus haut que lui, il est « passeur de vie », il éduque à l'honneur, il prie pour l'enfant. Le père est *patient* et *exigeant*.

## Le rôle de l'époux

L'autorité du père est un service irremplaçable, pour l'existence et l'harmonie de la famille. Mais elle ne peut s'exercer que dans l'harmonie avec le rôle spécifique de l'épouse. L'un des problèmes de notre époque, c'est l'effacement de cette complémentarité de l'homme et de la femme. Il faut la retrouver.

La force de la femme est dans le support, la durée, l'espérance, l'intelligence intuitive, l'attention au singulier. Elle exerce son type propre de force lorsqu'elle est aimée par son mari, et que cet amour lui est manifesté par la tendresse. La force de l'homme est dans l'attaque, l'invention, l'initiative, l'intelligence rationnelle. Il exerce sa force s'il est reconnu, soutenu par un regard admiratif, et honoré par son épouse. Il faut aux hommes de l'*honneur*, pour vivre la *courtoisie chevaleresque* dont les femmes ont besoin.

Or l'égalisation des sexes prive l'un et l'autre des sources d'énergie dont ils ont besoin pour déployer leurs capacités. Il ne faut pas s'étonner alors que les enfants perdent leurs repères.

Au niveau de la cellule familiale, il est capital que les hommes, par leur force, leur attention et leur courtoisie, créent un climat où les femmes puissent aimer leur vocation fondamentale. « La mission particulière qui revient à la femme, affirmait saint Jean-Paul II, c'est d'être témoin des valeurs essentielles, sentinelles de l'Invisible ! » Selon le mot de Péguy, les pères de famille sont les « aventuriers du monde moderne ». Ce n'est que dans la complémentarité avec leur épouse qu'ils pourront vivre cette aventure.

## « Maris, aimez vos femmes »

Le Christ a explicité la vraie dignité de la femme. Saint Paul a montré la grandeur du mystère de l'union de l'homme et de la femme. Laissons-nous saisir par cette union de la *force* et de la *douceur* qui se dégage de la parole divinement inspirée de l'Apôtre des gentils écrivant aux Éphésiens.

« Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ. Que les femmes soient soumises à leurs maris, comme au Seigneur ; car le mari est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Église, son corps, dont il est le Sauveur. [...] *Maris, aimez vos femmes*, comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans l'eau baptismale, avec la parole, pour la faire paraître, devant lui, cette Église, glorieuse, sans tache, sans ride, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée. C'est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes, comme leurs propres corps. Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. Car jamais personne n'a haï sa propre chair ; mais il la nourrit et l'entoure de



soins, comme fait le Christ pour l'Église, parce que nous sommes membres de son corps. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et de deux ils deviendront une seule chair. Ce mystère est grand ; je veux dire, par rapport au Christ et à l'Église. Au reste, que chacun de vous, de la même manière, aime sa femme comme soi-même, et que la femme révère son mari. »

Si la femme est soumise à l'époux comme l'Église l'est au Christ, l'époux doit aimer l'épouse comme le Christ aime l'Église, en se livrant pour elle. L'autorité, dans la famille comme dans l'Église, est un service. L'époux doit amoureusement reconnaître et soutenir le rôle de « maîtresse de maison » et de « reine du foyer » que la tradition chrétienne a toujours reconnu à l'épouse.

Pour que l'homme retrouve son rôle dans la famille, saint Joseph est donné comme un modèle fascinant. Saint Joseph, chef de la Sainte Famille, patron de l'Église universelle, s'est manifesté précisément dans les temps modernes, qui ont besoin de retrouver la paternité. À Cotignac au XVII<sup>e</sup> siècle, et dans la dernière apparition de Fatima le 13 octobre 1917, sa silencieuse figure est l'icône de la force et de la tendresse du Père céleste. Elle appelle tous les pères de la terre à relever la tête !

## 32

### Le rôle de la femme dans la famille

Chers amis,

En 2013, la ministre espagnole de la Santé demandait le retrait d'un livre dont le titre en français est : « Marie-toi et sois soumise. » Ce livre, au titre polémique pour notre époque, était écrit par une journaliste de la RAI, chaîne nationale de la télévision italienne. Pourtant, cette épouse et mère de quatre enfants ne faisait que paraphraser le texte de saint Paul. Dans cette vidéo, je voudrais vous montrer l'équilibre et l'étonnante actualité de cette parole paulinienne.

### Complémentarité et égalité entre l'homme et la femme

Dans la Genèse, il est dit : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme. » Être créé à l'image de Dieu est ainsi le fondement de l'égalité de tous les êtres humains. Mais la Genèse précise : Dieu créa les humains « homme et femme » pour indiquer que l'homme et la femme, s'ils sont égaux, ne sont pas interchangeables. Plus loin dans le récit de la Genèse, l'ordre que Dieu donne à l'homme et à la femme fonde leur complémentarité. En effet, il est dit : « Dieu les bénit et leur dit : “Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la.” » Comme l'ordre est donné aux deux, ils seront féconds et se multiplieront par leurs actions communes. L'homme et la femme, étant à la fois égaux devant Dieu et différents, s'avèrent complémentaires dans les actions communes. Le deuxième récit de la Genèse nous montre le cadre de cette complémentarité. Ainsi, il est dit : « À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un. » L'homme et la femme, en faisant une seule chair, fondent la famille, cadre qui révèle pleinement leurs différences et leurs complémentarités.

### Épouse de son mari et mère de ses enfants

La femme est d'abord épouse avant d'être mère. Elle commence à se donner à son mari, avant de se donner à ses enfants. Elle forme une seule chair, selon le deuxième récit de la Genèse avant de multiplier, selon le premier récit de la Genèse. Ainsi les enfants sont les fruits de l'amour des époux. L'amour entre les époux sacramentellement mariés est le signe efficace de l'amour entre le Christ et l'Église, son Épouse. La femme, en mettant au monde des enfants, est signe de l'Église qui enfante des

fil et des filles à la vie de la grâce. La femme étant membre de la famille à la fois comme épouse et comme mère, plusieurs noms illustrent son rôle au sein de la famille : elle est ainsi l'âme, le cœur et le soleil de la famille.

## Âme, cœur et soleil de la famille

**La femme est l'âme de la famille** ou du foyer : elle est le principe de vie de cette petite société qu'est la famille. On le voit bien quand la femme tombe malade ; c'est la panique chez le papa et les enfants, et rien ne va plus. La situation est bien différente quand l'homme tombe malade, car son épouse est là pour subvenir aux besoins de chacun. Comme âme de la famille, la femme est la gardienne des traditions dans la famille. Dans l'Ancien Testament, la sagesse est féminine, car elle est vue comme transmise par la mère. Cette sagesse est souvent symbolisée par le lait, la mère donnant tout à son petit, la nourriture comme sa foi. Combien de familles ont gardé la foi en raison de sa transmission par la mère ou la grand-mère. Elle est gardienne de la liturgie familiale et des rites familiaux. Elle laissera plutôt son mari présider dans ce domaine, mais rappellera à tous de le faire. Combien d'anniversaires et de fêtes ont été célébrés grâce à la vigilance de l'épouse.

Si la femme est âme de la famille, c'est-à-dire qu'elle l'anime, **elle est aussi le cœur de la famille**, c'est-à-dire qu'elle fait le lien entre les membres de la famille. En effet, elle est à l'image du cœur qui fait le lien entre les membres du corps par l'irrigation du sang. Première à connaître son enfant en le portant et en le mettant au monde, c'est elle qui présente son enfant à son époux. Elle restera ce lien entre ses enfants et leur père. Comme le cœur est placé sous la tête, elle est soumise à son époux qui est tête de la famille. Comme on ne peut être à la fois tête et corps, si la femme cherche à devenir tête, elle amoindrit ses qualités de cœur qui lui sont propres. Par ces qualités, elle permet la cohésion de la famille. Ainsi, en se soumettant à cette direction qu'est son mari, elle peut s'adonner à la miséricorde et se révéler avocate de ses enfants.

**Comme soleil de la famille**, la femme fait resplendir sa famille auprès de ses différents membres en donnant sa joie de vivre à toute sa famille. Comme le dit le Siracide : « La grâce d'une femme fait la joie de son mari, et son intelligence répand la vigueur en ses os. » Et un peu plus loin : « Le soleil se lève dans les hauteurs du Seigneur : ainsi la beauté d'une femme brille dans sa maison bien ornée. ». La femme est le soleil de la famille par sa générosité et son dévouement, par la clarté de son regard et la chaleur de sa parole. Si les enfants sont la couronne d'une mère, la femme est le soleil de sa famille en donnant son amour à ses enfants et à son époux. La femme est soleil de sa famille à l'extérieur du cercle familial par son naturel candide, sa digne simplicité, sa parure chrétienne et honnête, aussi bien dans le recueillement et la droiture de son esprit que dans la grâce harmonieuse de son port et de ses vêtements.

Le rôle de la femme au sein de la famille ne peut pas se résumer par un seul mot. À la fois épouse de son mari et mère de ses enfants, elle se révèle tout à la fois âme, cœur et soleil de la famille. Laissons la sainte Écriture nous dire le don précieux qu'est la femme au sein de sa famille :

« Elle a considéré les sentiers de sa maison, et elle n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté. Ses fils se sont levés, et l'ont proclamée bienheureuse ; son mari s'est levé aussi, et l'a louée. Beaucoup de filles ont amassé des richesses ; toi, tu les as toutes surpassées. La grâce est trompeuse, et la beauté est vaine ; la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée. »

## 33

### Aimer la vie religieuse

« Il n'est pas bon à l'homme de rester seul », a dit Dieu à Adam, et il lui a adjoint Ève, compagne semblable à lui-même. Mais le mariage n'est pas l'unique état de vie pour ne pas rester seul. Car les religieux et religieuses, eux aussi, ne restent pas seuls. Ils vivent en communauté, sous une règle commune, dans un but commun.

Malheureusement, la vie religieuse connaît un net recul en Occident. Mais il y a néanmoins des communautés ferventes, masculines et féminines, qui continuent à attirer des vocations. Ce n'est pas étonnant : la vie religieuse est nécessaire à l'Église et fait partie de sa vie.

Voici pourquoi. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus disait : « Dans le cœur de l'Église, je serai l'amour. » C'est vrai pour chaque baptisé, mais c'est encore plus vrai pour les religieux, et spécialement pour les moines et les religieuses contemplatives. Pour le dire avec une image : les couvents et monastères contemplatifs sont les centrales nucléaires de la chrétienté. Ils injectent en permanence la charité dans le réseau du corps mystique de l'Église. Si le « parc religieux » diminue gravement, malheur à l'Église, malheur au monde ! La tension de charité baisse, il y a des coupures de courant, et, par conséquent, le froid et les ténèbres s'installent dans les esprits et les cœurs.

Si nous voulons éviter cela, il faut agir ! Dans cette vidéo, je vais vous dire d'abord deux choses que les religieux peuvent faire pour encourager les vocations, puis deux choses que vous, parents et grands-parents, vous pouvez faire. Et enfin, deux choses que vous, jeunes gens et jeunes filles, pouvez faire.

#### Deux choses que les religieux peuvent faire

**1°** Pour encourager les vocations, les religieux et religieuses peuvent témoigner de leur joie d'être religieux. Un saint frère capucin disait : « Je ne donnerai pas un seul centimètre de ma corde pour tout l'or du monde. » Je ne porte pas de corde, mais un rosaire. Mais je peux vous dire qu'à l'instar de ce bon frère, pour aucune richesse, aucune perspective de carrière, aucune des belles joies aussi que la vie conjugale et familiale offre, je ne quitterai cette vie de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Au bout de 20 ans de vie dans ma communauté, je peux en témoigner, la vie religieuse rend heureux !

**2°** Les religieux doivent expliquer ce qu'est la vie religieuse. Je vous renvoie à l'article du père Antoine-Marie dont vous trouverez le lien dans la description de cette vidéo. Disons seulement ceci : La

vie religieuse, au fond, c'est une histoire d'amour. Amour spécial de Jésus pour les âmes qu'il appelle gratuitement à le suivre de plus près dans la vie religieuse. Réponse d'amour du jeune homme ou de la jeune femme qui entend l'appel du Seigneur au fond de son cœur.

Or, quand on aime, on veut ressembler à celui qu'on aime. Le religieux est celui qui veut imiter radicalement, à la lettre, le plus fidèlement possible la manière de vivre de Jésus. Et Jésus a vécu pauvrement, au point de n'avoir laissé aucun héritage matériel, sauf la tunique que la Sainte Vierge lui avait offerte. Il ne s'est pas marié, il n'a pas eu d'enfants. Et, selon son propre témoignage, « descendu du ciel pour faire, non pas [sa] volonté, mais la volonté de celui qui [l'a] envoyé » (cf. Jn 6, 38). Bref, le religieux, la religieuse, veut vivre pauvrement comme Jésus, dans la continence parfaite, comme Jésus, et obéissant comme Jésus. Évidemment, dans le monde, il y a aussi des gens qui vivent pauvrement, les gens mariés vivent aussi la chasteté, celle qui convient à leur état, et ils veulent aussi obéir à la volonté de Dieu pour eux. Mais le religieux le fait de manière plus radicale, plus officielle, en faisant vœu de renoncer *pour toute la vie et sans retour* aux possessions matérielles, aux immenses biens du mariage, et même à sa liberté, qui est ce que nous avons de plus précieux. Il le fait, pour avancer plus facilement, plus rapidement et plus sûrement, vers la sainteté à laquelle chaque baptisé est appelé. Il le fait aussi pour mieux servir l'Église et les âmes.

## Ce que les parents et grands-parents peuvent faire pour favoriser la vie religieuse

**Premièrement**, avoir en très grande estime le sacerdoce et la vie religieuse. À ce sujet, permettez-moi de vous poser une question : si Notre-Seigneur, dans un acte d'amour de prédilection pour votre famille, faisait à un de vos fils, une de vos filles, le don de la vocation, quelle serait votre attitude ? J'espère que vous croyez dans la parole de Don Bosco qui disait : « Le don le plus grand que Dieu peut offrir à une famille, c'est un fils prêtre. » Et j'ajoute : « ou une fille religieuse ».

**Deuxièmement**, et ce point découle du premier, il faut demander des vocations, et beaucoup de vocations, parmi vos enfants. C'est ce qu'ont fait les mamans de Lu Monferato, un bourg de quelques milliers d'âmes, à 90 km de Turin. À partir de 1881, elles se sont réunies tous les mardis pour une adoration du Saint-Sacrement, et elles faisaient quotidiennement cette prière : « Seigneur, faites qu'un de mes fils devienne prêtre ! Je veux vivre moi-même en bonne chrétienne et je veux conduire mes enfants au Bien, pour obtenir la grâce de pouvoir Vous offrir, Seigneur, un saint prêtre ! Amen. » Et le Seigneur les a exaucées au-delà de toute attente : les vocations aussi bien chez les garçons que chez les filles commencèrent à foisonner dans les familles de la paroisse de Lu Monferato, si bien qu'en 1946 une fête pour tous les prêtres, religieux et religieuse issus de cette paroisse a réuni plus de 150 prêtres et 170 religieuses. La couronne revient à la famille Rinaldi, qui avait ainsi donné deux religieuses et cinq

prêtres, dont le bienheureux Filippo Rinaldi, troisième successeur de saint Jean Bosco. Voilà comment le Seigneur accomplit sa parole : « Demandez et vous recevrez. »

## Deux choses que les jeunes peuvent faire

Et maintenant je m'adresse à vous, jeunes gens et jeunes filles qui n'avez pas encore fait le choix de votre état de vie.

**1°** D'abord, sortez de la tiédeur, c'est-à-dire du manque d'amour de Dieu. Seul l'amour explique la vie religieuse, seul le manque d'amour explique que si peu de jeunes gens et de jeunes filles répondent à cet appel. Comment sortir de la tiédeur ? En commençant à faire oraison tous les jours, d'abord, puis en faisant une retraite spirituelle de cinq jours : retraite de vocation, retraite du Rosaire, retraite selon l'esprit de saint François de Sales, exercices de saint Ignace. Vous trouverez quelques bonnes adresses dans la description de cette vidéo.

**2°** N'ayez pas peur ! Je cite Benoît XVI :

« En quelque sorte, n'avons-nous pas tous peur – si nous laissons entrer le Christ totalement en nous, si nous nous ouvrons totalement à lui – peur qu'il puisse nous déposséder d'une part de notre vie ? N'avons-nous tous pas peur de renoncer à quelque chose de grand, d'unique, qui rend la vie si belle ? [...] Non ! Celui qui fait entrer le Christ ne perd rien, rien – absolument rien de ce qui rend la vie libre, belle et grande. [...] Ainsi, aujourd'hui, je voudrais, avec une grande force et une grande conviction, à partir d'une longue expérience de vie personnelle, vous dire, à vous, les jeunes : n'ayez pas peur du Christ ! Il n'enlève rien et il donne tout. Celui qui se donne à lui reçoit le centuple. Oui, ouvrez, ouvrez tout grand les portes au Christ – et vous trouverez la vraie vie. Amen » (Benoît XVI, extraits de l'homélie de la messe inaugurale, 24 avril 2005).

## 34

### L'écologie catholique

Après avoir tout créé, « *Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Cela était très bon* » (Gn 1, 31). La création est bonne. Elle est même très bonne. Tellement belle que des païens l'ont prise pour une déesse. C'est dire combien précieuse est la nature ! Elle est un don de Dieu inestimable. Alors, c'est une bonne chose que de plus en plus de personnes prennent conscience qu'il faut la préserver. Nous la dégradons depuis bien trop longtemps. En détruisant l'environnement, l'homme scie la branche sur laquelle il est assis. Et surtout, il offense Dieu, puisque la création est resplendissement de sa gloire.

#### L'homme dans la maison commune

Comme Dieu, l'homme est un « créateur ». Mais, à la différence de Dieu, l'homme ne crée pas à partir de rien. Il crée à partir de matériaux que Dieu, en créant le monde, a mis à sa disposition. C'est pourquoi l'homme a besoin, pour développer sa technique, des ressources naturelles : la pierre pour faire des bâtiments, le bois pour faire des meubles, le fer pour fabriquer des outils ; même les matériaux synthétiques sont faits à partir de matières naturelles. Nous sommes donc totalement dépendants de la nature. Il est légitime que nous l'exploitions. Dieu a béni l'homme et la femme, en leur disant : « *Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la* » (Gn 1, 28). Par son activité, l'homme peut déployer les potentialités que Dieu a mises dans la nature. Il collabore ainsi à la création divine.

Dieu a tout fait selon un ordre parfait. Chaque chose est à sa place. Chacune des parties de l'univers est en interaction, en harmonie avec les autres, comme dans un orchestre qui aurait Dieu pour chef. L'homme, pour sa part, a été placé dans le monde comme un soliste. Et contrairement aux autres, il peut improviser. Il peut agir en harmonie avec la nature en respectant l'ordre des choses, ou bien il peut briser cette harmonie en ne cherchant à faire que ce qui lui plaît. Et, dans ce dernier cas, c'est malheureusement la cacophonie !

#### La genèse de la crise écologique

Nous sommes arrivés au point où l'homme ne se contente plus de cultiver la nature, il la détruit. Il la détruit, en lui demandant de produire plus qu'elle ne peut. Il la détruit, en transgressant les lois qui la régissent, en perturbant son équilibre. L'agriculture moderne abîme les sols. La pêche industrielle vide les



mers. Les rejets toxiques polluent l'air. Sans parler des armes nucléaires qui pourraient tout simplement détruire la terre.

Mais comment en sommes-nous arrivés là ? Contrairement à ce que pensent certains, ce n'est pas la foi chrétienne qui a conduit l'homme à maltraiter la nature, en lui donnant de soumettre la création. C'est plutôt le rejet de Dieu. Une fois qu'on a rejeté Dieu, il n'y a plus rien au-dessus de l'homme. Il n'y a plus de limite. C'est la porte ouverte à tout ce qu'on veut en matière de démesure. Et donc, si la nature n'est plus l'œuvre de Dieu, elle devient le jouet des hommes, une sorte de pâte à modeler dont on peut faire tout ce qu'on veut. C'était le projet de Francis Bacon, de René Descartes, et d'autres parmi les modernes. Et maintenant, nous y sommes. La véritable origine de la crise écologique, c'est le rejet de Dieu. En rejetant Dieu, l'homme se fait dieu à la place de Dieu. Il soumet la terre à sa propre volonté et non à celle du Créateur.

## L'écologie intégrale

En se coupant du Créateur, non seulement l'homme altère l'environnement, mais il s'altère lui-même. Comme les plantes et les animaux qui nous entourent, nous possédons aussi une nature (Benoît XVI, *Discours au Deutscher Bundestag*, Berlin (22 septembre 2011), une manière d'être, voulue par Dieu ; et nous avons tendance à vouloir la modifier, tout comme nous modifions les animaux par la génétique. Jean-Paul Sartre a prétendu que l'homme se construisait lui-même, puisqu'il serait « pure liberté ». Donc, d'après Sartre, rien ne doit empêcher l'homme d'être ce qu'il veut être. D'où le rejet du concept de nature.

De fait, la nature donne à l'homme une façon d'être. Elle lui fixe des limites, qui sont comme des garde-fous. Et l'on fait croire aux gens qu'il est possible, et même souhaitable, de s'en libérer. Mais personne ne peut se construire en rejetant sa nature ; en faisant cela, on ne fait que s'autodétruire. C'est le drame que nous vivons actuellement, avec toutes ces personnes abusées par l'illusion de la théorie du genre.

Après tout, l'homme est aussi un être naturel. Comme les autres espèces, il a besoin d'être préservé. S'il est dangereux de modifier les animaux, alors combien plus ne doit-on pas essayer de transformer l'homme. La nature est bien faite ! Pourquoi vouloir la modifier ? Si l'homme veut protéger la planète, il doit commencer par lui-même. Il doit s'accepter tel que Dieu l'a fait, et vivre d'après la loi naturelle qui règle nos actes. Concrètement, il s'agit de rejeter le vice à cause du mal qu'il nous fait, et rechercher la vertu à cause du bien qu'elle procure. Ce n'est qu'ainsi que l'homme pourra retrouver sa place au milieu de toutes les créatures, pour vivre en harmonie avec elles.

Finalement, s'il doit y avoir une conversion écologique, elle ne pourra se faire qu'avec Dieu. C'est lui qui a fixé la course des astres ; c'est lui qui a réglé le cycle des saisons ; c'est aussi lui qui a réparti les

espèces dans le ciel, sur la terre et dans la mer. C'est lui qui fait tout simplement que le monde tourne rond. Alors ce n'est qu'en lui que tout pourra être restauré.

## SEMAINE SAINTE

### 35

#### La mort, salaire du péché

Chers amis,

Lorsque l'un de nos proches vient à disparaître, nous faisons l'expérience du caractère tragique de la mort. Comme le concile Vatican II le souligne : « C'est en face de la mort que l'énigme de la condition humaine atteint son sommet. » Le livre de la Genèse apporte une réponse à cette énigme. Le récit de la chute d'Adam et Ève nous apprend que la mort est une conséquence de leur péché. Comme le dit l'apôtre saint Paul : « La mort est le salaire du péché » (Rm 6, 23). C'est le sujet que nous allons traiter aujourd'hui.

#### Révélation biblique sur la mort

La Bible enseigne de façon claire que la mort est la conséquence du péché originel. Le livre de la Sagesse affirme que « c'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde » (Sg 2, 24). De son côté, le livre de l'Ecclésiastique souligne que « c'est par la femme, c'est-à-dire Ève, que le péché a commencé » et que « c'est à cause d'elle que tous nous mourrons » (Si 25, 24). Le péché originel est, en effet, venu bouleverser le plan que Dieu avait établi aux origines. Le Créateur avait doté Adam et Ève de dons particuliers, à savoir : l'absence de concupiscence, la science infuse, l'absence de douleur, le bonheur sans fin et l'immortalité. Ils étaient préservés de la mort, alors qu'ils voyaient autour d'eux des images de la caducité. Dès avant le péché originel, la mort frappait les plantes et les animaux, c'est-à-dire les êtres composés d'éléments matériels. En vertu d'un privilège spécial, Adam et Ève ne devaient pas mourir. Mais il y avait une condition à cela. Dieu avait prévenu le premier homme. Il lui fit un commandement et lui avait dit : « Tu peux manger de tous les fruits du jardin, mais ne mange pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; car, au jour où tu en mangeras, tu mourras de mort. » Malheureusement, Adam mangea du fruit défendu et la mort suivit cette grave transgression. Le livre de la Genèse nous enseigne donc quelle est l'origine de la mort. La désobéissance de nos premiers parents leur a fait perdre le don d'immortalité ainsi que les autres dons accordés gratuitement.

## Qu'est-ce que la mort ?

En quoi consiste la mort ? Elle n'est rien d'autre que la séparation de l'âme d'avec le corps auquel elle était unie jusque-là. L'être humain est, en effet, un composé de deux principes distincts, l'un immatériel, c'est l'âme spirituelle, et l'autre matériel, c'est le corps. L'union de deux éléments si différents dans leur nature respective a toujours fasciné les philosophes, depuis Platon jusqu'à nos jours. L'homme est cet être singulier qui est composé d'un esprit éternel uni à un corps matériel. On est en vie tant que ces deux principes, l'âme et le corps, sont unis. La mort intervient quand ce lien est brisé. Il s'ensuit un état particulier où l'âme se trouve séparée du corps auquel elle était liée auparavant. De son côté, le corps vient à se corrompre, car il n'est plus vivifié par l'âme.

Cette désagrégation porte en elle quelque chose de tragique, car l'âme et le corps étaient destinés à demeurer ensemble pour toujours. Dieu les avait en quelque sort, mariés l'un à l'autre et ils avaient au départ reçu les promesses de l'éternité. Faits l'un pour l'autre, le corps et l'âme ne voulaient pas se séparer. Saint Thomas d'Aquin souligne que « naturellement nous voudrions vivre toujours ; et naturellement la perte de la vie est horrible à la nature humaine ». Dès que les signes d'une maladie mortelle arrivent, le corps et l'âme sont pris de panique. Ils tentent tant bien que mal de rester unis. Ils luttent contre l'ennemie qui se jette sur eux pour les séparer et entraîner la mort. Mais c'est en vain ; tôt ou tard, il faudra mourir. Dans sa sagesse et sa justice, Dieu en a décidé ainsi. La mort est une douloureuse nécessité. L'homme doit se résoudre à passer par la mort. La liturgie le lui rappelle le mercredi des cendres. Le prêtre trace le signe de la croix sur le front des baptisés en leur adressant cet avertissement : « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière » (cf. Gn 3, 19). Ce sont les paroles mêmes que Dieu adressa à Adam après sa chute.

Notons que ce sort n'est pas réservé uniquement à Adam, mais à tous les hommes, car le péché originel est transmis à ses descendants. Tous nous avons péché en Adam, tous nous mourrons comme Adam. Il existe une solidarité dans le péché entre le premier homme et ses descendants, car il a été constitué par Dieu comme chef du genre humain. Nul n'est exempté de cette loi. En naissant, nous recevons de nos parents une vie destinée à mourir. Comme le remarque Bossuet : « Chacun de nous fait l'étonné quand on lui annonce qu'un mortel est mort. » Encore une fois, nous le savons, mais nous préférons ne pas penser à la mort, tant elle nous effraie. On aime à jeter loin derrière soi l'idée qu'un jour nous serons fauchés par la mort.

## La mort comme châtement dû au péché

Le mot de l'apôtre saint Paul nous ramène à cette triste pensée que la mort est le salaire du péché. Elle en est même l'aboutissement. Alors que l'immortalité devait être conservée par nos premiers parents

pour avoir obéi aux commandements de Dieu, maintenant qu'ils ont transgressé l'ordre, la mort est ce qui achève leur faute. Leur désobéissance a abouti à cette triste situation. En raison de son caractère tragique, la mort nous fait comprendre la gravité du péché. Si ce dernier conduit à une situation si désastreuse, c'est que la faute est loin d'être quelque chose d'anodin.

Notons également que, chez saint Paul, la mort physique, en tant que séparation de l'âme et du corps, est une image de la mort spirituelle en tant que séparation du chrétien d'avec Dieu à cause du péché. La seconde est bien plus redoutable que la première, pour la simple raison que la mort corporelle est transitoire : un jour nous ressusciterons, tandis que la mort spirituelle conduit à la perdition éternelle. Dans cette perspective, la mort et la résurrection du Christ prennent toute leur force. Le Christ vient nous arracher à la sentence de mort en mourant lui-même sur la croix. De cette manière, il a détruit pour toujours l'aiguillon de la mort et il nous introduit dans son Royaume, là où nous vivrons éternellement. La résurrection du Christ est donc cette immense victoire remportée sur la mort. Le Christ nous y associe par le don de sa grâce. Celle-ci nous donne la vie divine destinée à perdurer dans l'éternité. La vie éternelle que nous possédons déjà grâce aux sacrements est appelée à s'épanouir au Ciel. Ce sera là une vie sans fin où Dieu nous donnera en partage son bonheur éternel.

## 36

### Adam et Ève chassés du Paradis

Chers amis,

Lors d'un précédent épisode, le frère Thomas nous a parlé du paradis terrestre, de l'état de justice originelle qui y régnait et de la relation d'intimité qui existait entre Dieu et nos premiers parents. Le père Réginald nous a ensuite présenté le péché originel, puis le père Bertrand la première punition qui s'abat sur Adam et Ève : la mort.

Je vais maintenant vous parler d'une autre décision divine, qui suit la désobéissance du premier couple : leur expulsion du jardin d'Éden.

Quel est ce jardin, où se trouve-t-il, quelles sont les conséquences de cette expulsion du jardin d'Éden ?

#### Et tout d'abord, écoutons le texte de la Genèse qui nous parle du jardin

« Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et y plaça l'homme qu'il avait modelé. Le Seigneur Dieu fit pousser du sol toutes sortes d'arbres à l'aspect désirable et aux fruits savoureux [...] Un fleuve sortait d'Éden pour irriguer le jardin ; puis il se divisait en quatre bras : le premier s'appelle le Pishone, il contourne tout le pays de Havila [...] ; le deuxième fleuve s'appelle le Guihone, il contourne tout le pays de Koush ; le troisième fleuve s'appelle le Tigre, il coule à l'est d'Assour ; le quatrième fleuve est l'Euphrate. Le Seigneur Dieu prit l'homme et le conduisit dans le jardin d'Éden pour qu'il le travaille et le garde. »

Nous avons donc un jardin, qui pousse sur le sol que Dieu a créé et duquel il a tiré Adam, modelé avec de la poussière du sol ; et Dieu fait pousser dans ce jardin toutes sortes de végétaux faits pour l'homme, qui vont le nourrir et le charmer par leur beauté ; beauté qui naît de leur aspect propre, mais aussi de l'harmonie générale, reflet de la beauté divine : Dieu enveloppe de beauté, de la beauté qui est sienne, tout ce qui sort de ses mains créatrices.

## Où se trouve ce jardin ?

Un fleuve sort d'Éden après avoir irrigué le jardin et se divise en quatre : est-il possible de reconnaître la région où se trouve ce jardin d'après les noms des fleuves ?

Deux d'entre eux nous sont connus : le Tigre et l'Euphrate, qui coulent en Mésopotamie, l'actuelle Irak principalement, et un troisième contourne le pays de Koush, l'Éthiopie. Là, il faut donc conclure que l'auteur sacré nous met dans l'embarras pour découvrir un lieu, car il est impossible que ces fleuves soient à la fois au Proche-Orient et dans la Corne de l'Afrique. Ce n'est donc pas un lieu identifiable, et il faut s'orienter vers une lecture plus symbolique de la localisation, mais surtout il est clair qu'il serait vain de chercher à s'y rendre : Dieu ne veut pas que l'homme y retourne.

Adam doit travailler et être le gardien du jardin : le premier métier connu, le plus vieux métier du monde d'après la Genèse est donc celui de jardinier. Que les jardiniers, les paysans, les maraîchers, les paysagistes, tous ceux qui travaillent la terre soient fiers d'être les héritiers professionnels de leur premier père.

Mais vient le péché originel : alors la conséquence est dramatique :

« Le Seigneur Dieu dit ensuite à la femme : “Je multiplierai la peine de tes grossesses ; c'est dans la peine que tu enfanteras des fils. Ton désir te portera vers ton mari, et celui-ci dominera sur toi.” Il dit enfin à l'homme : “Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé le fruit de l'arbre que je t'avais interdit de manger : maudit soit le sol à cause de toi ! C'est dans la peine que tu en tireras ta nourriture, tous les jours de ta vie. De lui-même, il te donnera épines et chardons, mais tu auras ta nourriture en cultivant les champs. C'est à la sueur de ton visage que tu gagneras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu proviens ; car tu es poussière, et à la poussière tu retourneras.”

Le Seigneur Dieu le renvoya du jardin d'Éden, pour qu'il travaille la terre d'où il avait été tiré. Il expulsa l'homme, et il posta, à l'orient du jardin d'Éden, les chérubins, armés d'un glaive fulgurant, pour garder l'accès de l'arbre de vie. »

## **Le sol du jardin devient maudit, le métier de jardinier devient pénible, l'épouse du jardinier est atteinte**

La terre nourricière est touchée ; et cette terre d'où naissent les enfants, le sein de la femme, est aussi punie : de même qu'il est pénible de faire pousser des fruits, de même la grossesse, le fruit de l'amour des époux, est pénible et source de souffrances. Adam et Ève sont punis dans leurs actes propres, dans leur mission distinctive. Tout l'univers est touché : « La création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement » ( Rm 8, 22), constate saint Paul dans son épître aux Romains.

La terre qui était source de vie, parce qu'Adam en a été tiré, parce qu'Adam en tire sa subsistance qui le fait vivre, est aussi terme et lieu de la mort : « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière. »

Mais, pire encore, Adam et Ève sont chassés du jardin d'Éden, où ils vivaient en harmonie avec la création et le Créateur.

Ce qu'ils perdent de plus précieux, c'est donc cette intimité avec Dieu qu'ils pouvaient voir et rencontrer facilement, et un lieu béni, le paradis terrestre, qui préluait au lieu définitivement béni dont il était une figure : le Paradis céleste.

Le paradis terrestre était un paradis parce que Dieu s'y laissait rencontrer : « Ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour », nous dit la Genèse. La terre est dorénavant un lieu d'exil, d'éloignement de Dieu. Les anges qui résident au Ciel avec Dieu gardent l'accès de l'Éden, ces chérubins au glaive de feu ; il n'y a plus qu'une direction vers laquelle regarder pour retrouver Dieu : le Ciel. « Pour nous, notre cité se trouve dans les cieux, d'où nous attendons ardemment, comme sauveur, le Seigneur Jésus Christ » (Ph 3, 20), constate saint Paul.

Chassés de leur terre bénie, Adam et Ève aspirent à y revenir ; ils portent en eux la nostalgie de cette patrie perdue ; elle ne peut être retrouvée que par la possession de la grâce, qui naît de la présence de Dieu. En fait, ce n'est pas Dieu qui a chassé Adam et Ève du paradis terrestre, c'est Adam et Ève qui ont chassé Dieu de leur monde. Un monde sans Dieu est un monde de souffrance, de laideur, de violence et de haine.

Le Ciel est fermé au-dessus des yeux d'Adam : qui pourra le lui ouvrir ?

Un jardinier a désobéi et détruit l'harmonie originelle, un jardinier, celui que Marie-Madeleine verra dans le jardin du Sépulcre, par son obéissance, rétablira l'ordre de la création de façon plus parfaite. Mais de cela, de son annonce dans la Genèse, c'est le père Augustin qui vous parlera demain !



## 37

**Miséricorde : Dieu annonce un Rédempteur**

La chute de nos premiers parents a eu, nous l'avons vu, des conséquences dramatiques, tant pour eux que pour leurs descendants. Par leur péché, la mort est entrée dans le genre humain, comme nous l'a expliqué le P. Bertrand. Et ils ont été chassés du Paradis terrestre, comme nous l'a montré le P. Henri. Tout cela était juste, car tous les dons qu'Adam et Ève avaient reçus étaient dans la dépendance de leur union avec Dieu.

Mais, et c'est le point qu'il faut comprendre aujourd'hui, la *justice* de Dieu est toujours accompagnée de sa *miséricorde*. En infligeant à l'homme, perdu par sa faute, de justes châtiments, Dieu a aussi pourvu à ce qu'il ne désespère pas en lui annonçant un Rédempteur qui le sauverait.

Selon les habitudes de la pédagogie divine, cette révélation d'un Rédempteur s'est faite progressivement : des paroles de Dieu entendues à l'aube des temps par nos premiers parents dans l'Éden, jusqu'aux paroles de Jésus recueillies dans « la plénitude des temps » (Ga 4, 4) par ses apôtres.

**Le Protévangile : l'annonce voilée**

Écoutons précisément comment cette annonce se fait au commencement de la Genèse, dans ce texte que nous appelons le Protévangile, le premier Évangile.

*Alors Yahvé Dieu dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, maudit sois-tu entre tous les bestiaux et toutes les bêtes sauvages. Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie. Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon » (Gn 3, 14-16, BJ).*

Nous allons essayer de comprendre ce texte, en distinguant trois aspects.

**a. La condamnation du serpent.** Après le péché d'origine, Dieu annonce un châtimement pour les trois coupables : le serpent qui représente le démon, la femme, et l'homme. Il est frappant de constater que seul le serpent est maudit, sa malice étant sans rémission. L'homme et la femme sont certes punis, mais ils ne sont pas maudits. La punition porte sur le mode de l'enfantement et sur le travail, les œuvres principales de la femme et de l'homme, ordonnées toutes les deux à la vie. Cette punition reste ouverte à la miséricorde et au pardon. Il y a un futur. On le devine, puisque c'est précisément par un enfantement de la femme que viendra le salut. L'étonnant passage qui suit : « Dieu fit à l'homme et à la femme des

tuniques de peau et les en revêtit » (Gn 3, 21) suggère que Dieu n'abandonne pas l'homme, œuvre de ses mains, et que sa miséricorde se joint à la justice du châtement infligé.

**b. Le combat du lignage.** La description de l'inimitié et du combat entre le lignage de la femme et celui du serpent indique que la tentative de nouer une amitié entre le démon et les humains (dans le dialogue de séduction entre le serpent et Ève) a définitivement échoué. Les démons, engendrés du serpent, et les hommes, descendance d'Adam et Ève, sont irréconciliables. Ils sont en guerre, nous enseigne l'Écriture, jusqu'à la fin des temps, et on le verra dans l'Apocalypse. Un autre enseignement se tire de la description même du combat et signifie que la descendance de la femme sera victorieuse. Cette description s'appuie sur le réalisme du rapport entre un homme et un vrai serpent. Le serpent-démon vise avec acharnement le talon de l'homme et peut certes le blesser très douloureusement, mais les blessures sont curables ; mais l'homme, lui, vise la tête du serpent et, s'il l'atteint, il l'écrase et il tue son adversaire.

**c. Offre du salut au pécheur.** « Il te brisera la tête » : de qui s'agit-il ? Le texte lui-même est ouvert à diverses interprétations. Il peut s'agir de la postérité de la femme de façon collective ; ou d'une personne déterminée dans cette postérité. Les juifs, suivant le texte hébreu, privilégient le premier sens. Saint Jérôme, suivant le texte de la Septante et la vieille version latine, y voit la personne même du Messie. Une troisième lecture, celle qui applique à Marie ce passage, vous sera exposée par le P. Réginald.

En tout cas, qu'il s'agisse de la femme, de toute la postérité de la femme, ou de ce descendant singulier que l'on appellera le Messie, on voit ici qu'un salut est offert et prophétisé pour les hommes pécheurs.

« Il est convenable à la sagesse divine – écrit saint Thomas d'Aquin – que la chute de la créature rationnelle fasse, à titre principal, l'objet d'une réparation, davantage encore que si le ciel s'effondrait ou s'il arrivait n'importe quelle catastrophe dans les choses matérielles » (*De rationibus fidei*, ch. 5).

La nature de ce salut prophétisé pour l'homme se précise progressivement dans la révélation.

## L'Ancien Testament

### a. Les patriarches : une lignée royale

C'est vers le caractère personnel d'un Sauveur de l'homme que convergent indéniablement les prophéties de l'Ancien Testament. Une série impressionnante de prédictions annoncent un Sauveur du genre humain. Il sera un descendant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, descendant « par qui seront bénies toutes les nations de la terre » (Gn, 22, 18 ; 26, 4 ; 28, 14). Il sera un roi descendant de Juda, disent la prophétie de Jacob (Gn 49, 10) et l'oracle de Balaam (Nb 24, 17). Ce sera un fils de David dont le règne

n'aura pas de fin (2 S 7, 11). Les Psaumes insistent sur le fait que ce Messie, cet Oint de Dieu, aura toutes les nations pour héritage (Ps 2, 71, 109). Pourtant, ce n'est pas le seul aspect qui nous est révélé dans l'Ancien Testament au sujet de ce Sauveur.

### **b. Les prophètes : une mystérieuse souffrance rédemptrice**

Un autre trait du Sauveur est souligné par les prophètes. Les « chants du Serviteur » d'Isaïe ont pu à bon droit être appelé la passion selon Isaïe (chapitres 42, 49, 52, 53). On y voit un serviteur de Dieu, victime innocente broyée pour les crimes du peuple et lui obtenant le pardon en vertu de son sacrifice. Ces passages ont convaincu, durant la dernière guerre, le rabbin de Rome, Eugenio Zolli, de demander le baptême, car il se rendait compte que ces traits ne pouvaient convenir qu'à Jésus-Christ.

Un passage du livre de Job (Jb 19, 25-27) se réfère au Sauveur comme à un Vengeur (*goël* en hébreu) ou Défenseur qui rend justice en acquittant les dettes et en protégeant les malheureux : « Je sais que mon Défenseur est vivant, que lui le dernier se lèvera sur la terre. Après mon éveil, il me dressera près de lui, et de ma chair, je verrai Dieu. »

Toutes ces lignes se tissent les unes avec les autres et nous amènent au seuil du Nouveau Testament.

## **Le Nouveau Testament : l'annonce plénière**

C'est le Nouveau Testament qui va dévoiler l'identité du Sauveur annoncé par le Protévangile de la Genèse, à savoir Jésus-Christ. Jean-Baptiste le désigne comme l'Agneau offert en sacrifice pour le rachat des péchés (Mt 3, 1-17).

Notre-Seigneur affirme à de nombreuses reprises son rôle de Rédempteur, notamment dans cette parole désignée sous le nom de « *logion* (parole) de la rançon » : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon (en rachat) pour la multitude » (Mt 20, 28). La veille de sa passion, en instituant l'eucharistie, Jésus déclare explicitement qu'il va verser son sang pour la multitude des hommes.

Oui, le Messie, mordu au talon par le diable, c'est-à-dire cloué à la croix par ses suppôts, verse son sang pour les hommes et expire. Mais sa mort est la mort même de la mort et le salut des hommes qui reçoivent sa passion.

## 38

### Le Christ, nouvel Adam

« De même que tous meurent en Adam, ainsi tous revivront dans le Christ » (1 Co 15, 22). Voilà une affirmation de saint Paul, qui réfère directement sa doctrine à la Genèse et que nous allons tâcher de comprendre en nous intéressant à ce thème du Christ, nouvel Adam, un thème qui éclaire et complète ce que nous avons vu auparavant sur le Rédempteur.

#### Le plan originel et la chute

Adam était le chef du genre humain, non seulement dans l'ordre de la nature, comme père de tous les humains ; mais aussi dans l'ordre de la grâce, comme devant leur transmettre la nature élevée par la grâce de la justice originelle.

Si Dieu n'avait pas permis la chute, Adam (victorieux de l'épreuve de la tentation) serait le centre de gravité et le roi de l'univers humain et cosmique. Dieu continuerait à infuser sa grâce en quelque sorte « par en haut », au moment de la conception de chaque homme. Chacun jouirait de cette harmonie de la justice originelle (que vous avait expliquée naguère le fr. Thomas) :

- l'esprit uni à Dieu par la grâce de l'innocence primitive ;
- les passions soumises à la raison ;
- le corps soumis à l'âme par la préservation de la mort ;
- et le monde entier soumis à l'homme.

La génération serait en quelque sorte le sacrement unique. Telle était la vocation royale de l'homme.

La chute d'Adam a occasionné la destruction de cet ordre merveilleux. C'est la « chair », au sens de saint Paul, qui l'explique, avec comme élément principal l'orgueil à la racine de la désobéissance : Adam a voulu voir ce que cela fait d'être complètement autonome. Mais aussi cet autre élément de la « chair » qu'est la concupiscence désordonnée : le « fruit était bon à manger et agréable à la vue » (Gn 3, 6). Adam a voulu jouir sans entrave du Paradis et du monde matériel tout entier.

## La création restaurée dans le Christ

Eh bien, le Christ, par son obéissance, sera pour le genre humain dans l'ordre du bien ce qu'Adam a été pour les hommes dans l'ordre du mal. Adam, unique chef de l'humanité dans l'état d'origine, a fait glisser tous les hommes dans le péché et la mort. (C'est ce qu'a rappelé le P. Réginald dans l'entretien sur le péché originel). Le Christ, lui, unique chef de l'humanité dans l'état de nature restaurée, va rétablir tous les hommes dans la justice et leur rendre la vie.

Citons saint Paul dans l'épître aux Romains :

« Ainsi donc, comme la faute d'un seul a entraîné sur tous les hommes une condamnation, de même l'œuvre de justice d'un seul procure à tous une justification qui donne la vie. Comme en effet par la désobéissance d'un seul homme la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul la multitude sera-t-elle constituée juste » (Rm 5, 18-19).

Mais attention ! Le rétablissement va être encore plus admirable que ne l'était l'état primitif, déjà si admirable. Le nouvel Adam sauve le Premier Adam, mais il le dépasse infiniment et l'élève merveilleusement.

Le Premier Adam est un homme, certes surdoué à divers points de vue, mais enfin c'est un *pur homme*. Le Second Adam est *Dieu incarné*. Tâchons de développer cette idée. Le péché mortel, et spécialement le premier, est une faute d'une gravité en quelque sorte infinie (nous dit saint Thomas) à cause de la dignité infinie de Dieu qui est offensé. Mais « il n'en va pas du don comme des conséquences du péché » (Rm 16). Pour ravager la nature humaine en se révoltant contre son créateur, la malice de l'homme suffit ! Mais, pour le faire sortir des ruines que le péché a accumulées sur lui, il faut une force divine. Pour écouter la suggestion du serpent démoniaque, une oreille humaine suffit. Pour écraser la tête du serpent, et briser l'orgueil de cet esprit supérieur, il a fallu comme un pied divin : l'incroyable humilité d'un Dieu... Son obéissance avait une valeur infinie, parce qu'il était le vrai Fils de Dieu.

Le Premier Adam a abusé de sa grandeur spirituelle, ne regardant pas sa Source et se laissant tromper par les passions liées à sa « chair ». Le Second Adam va le sauver par la « chair ». « La chair t'aveugle, que la chair te guérisse ! », dit saint Augustin. Le Christ va faire sortir de sa propre chair l'ordre de la grâce restaurée et tous les sacrements de son Église. La chair du Christ, meurtrie dans sa passion, mais plus glorieuse dans sa résurrection, que la chair innocente d'Adam au Paradis ! Car elle a mérité sa gloire, et elle attire à elle tous les hommes qui s'unissent à elle par la foi et le baptême, et tout l'univers avec eux. Elle les entraîne, non plus seulement dans une gratification qui a été donnée au début, au commencement, mais dans une victoire qui vient d'eux.

## Sagesse du plan divin

« Pour guérir notre misère, il n’y avait pas d’autre moyen plus convenable » (saint Thomas citant saint Augustin, *De Trinitate*, I, 10). Dieu, à qui ne faisait pas défaut d’autres solutions pour réparer la chute du Premier Adam, a choisi celle qui lui procure *le plus de gloire* : par la passion du Second Adam, de la terre monte vers Dieu plus de gloire qu’il n’en reçoit d’offense. Cette solution est aussi *la plus adaptée à l’homme* : elle restaure notre dignité, car il est plus glorieux de restaurer sa nature et sa destinée par ses propres actes que de recevoir son salut de Dieu, sans aucune coopération. La satisfaction par la passion du Nouvel Adam, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est aussi proportionnée à notre faiblesse : c’est le moyen le plus capable de briser l’aveuglement de la concupiscence. Car la souffrance assumée par amour de Dieu et des pécheurs nous engage à suivre un chemin contraire au péché.

Citons saint Augustin :

« En fait, parce que *le Verbe s’est fait chair et a habité parmi nous*, il a, par sa naissance même, composé un collyre pour soigner les yeux de notre cœur afin que nous puissions voir sa majesté grâce à son humanité. [...] Tu avais été aveuglé par de la poussière, tu es guéri par de la poussière, donc la chair [celle d’Adam et la tienne] t’avait aveuglé, la chair [du Christ] te guérit » (saint Augustin, *In Johannem*, Tr. 2, n. 16).

Et, dans cette grâce, remarquons une nouvelle différence. Adam est notre *père* selon la nature. Le Christ, Verbe incarné, dans la grâce et la gloire qui vient de la résurrection, est notre *frère aîné* (cf. Rm 8, 29). Il ne rétablit pas le genre humain autour du père charnel d’une immense tribu, d’un génie intellectuel qui dominerait tous les autres, ou d’un chef politique de l’Empire universel (cela, ce sera plutôt l’antéchrist qui le prétendra). Non ! Le nouvel Adam appelle « frères » les hommes qui le reçoivent et il en fait les fils de Dieu, en lui, le Fils par essence.

Le Premier Adam s’entretenait avec Dieu dans la brise du jardin primitif. Dans le Paradis éternel, les hommes sauvés par le Second Adam le verront face à face.

## 39

**Marie, nouvelle Ève**

Mes chers amis,

Nous avons vu que le livre de la Genèse raconte, dans un langage imagé, un événement primordial, un fait qui a eu lieu au commencement de l'histoire de l'homme, à savoir que nos premiers parents ont péché contre Dieu. Depuis lors, de terribles conséquences pèsent sur tout le genre humain, puisque le péché personnel d'Adam et Ève affecte la nature humaine, qu'ils vont nous transmettre dans un état déchu, privée de la grâce et de la justice originelles. Toutefois, le livre de la Genèse explique qu'après sa chute l'homme n'a pas été abandonné par Dieu. Un passage, en particulier, annonce de façon mystérieuse la victoire sur le mal et le relèvement de l'humanité.

**Le Protévangile**

En Genèse 3, 19, Dieu dit en effet au serpent diabolique : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon. » Ce texte annonce une hostilité entre la race du serpent et celle de la femme. Parce qu'il est la première annonce d'une victoire sur le mal (la tête du serpent sera écrasée), ce verset est couramment appelé le « Protévangile », c'est-à-dire la première bonne nouvelle du salut. Première, non seulement dans un sens chronologique (car il est la première de toutes les prophéties de la Bible), mais aussi à raison de l'importance de son objet. Il est « l'oracle des oracles », la « reine des prophéties », puisqu'il annonce la rédemption du genre humain. On peut dire que ce court verset résume tout l'Ancien et le Nouveau Testaments, toute l'histoire du monde. Il allait même acquérir une étonnante résonance liée à des vicissitudes de traduction.

**La « femme » écrase la tête du serpent**

Le texte hébreu actuel (fixé très tardivement par des rabbins juifs, les massorètes, aux VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles après Jésus-Christ, donc bien après les versions grecque et latine) semble dire que c'est le lignage de la femme qui écrasera la tête du serpent. Autrement dit, le mal sera vaincu par l'humanité issue de la première Ève. Mais la traduction grecque de la Septante (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles avant Jésus-Christ), en commençant la deuxième phrase par un pronom masculin, et non neutre, semble attribuer cette victoire, non au lignage de la femme en général, mais à l'un des descendants de la femme en particulier. Le texte

prend alors un sens nettement plus messianique : ce n'est pas la descendance de la femme qui écrasera la tête du serpent, mais un fils d'Ève en particulier : le Messie, qui sera vainqueur du mal.

Surtout, la traduction latine de saint Jérôme (la Vulgate, version qui est, non seulement très antérieure au texte hébraïque actuel, mais que le concile de Trente déclare absolument exempte de toute erreur en ce qui concerne la foi et les mœurs) va orienter dans un sens marial l'exégèse de ce verset. « *Ipsa conteret caput tuum* », traduit saint Jérôme. Le prénom personnel féminin « *ipsa* » ne peut se rapporter qu'à « *mulier* », la femme, et non à sa descendance, « *semen* », qui est au neutre. Autrement dit, selon la Vulgate, Dieu promet que c'est la femme elle-même, et non plus seulement sa postérité, qui écrasera la tête du serpent. Son triomphe final est sans équivoque : elle écrase la tête du serpent, tandis qu'il ne réussit tout au plus qu'à l'atteindre au talon.

Dans cette mystérieuse « femme », les Pères de l'Église, les écrivains ecclésiastiques et le magistère ont reconnu, plutôt qu'Ève pénitente, Marie innocente. Le Protévangile, c'est l'annonce de la Vierge Marie qui foule aux pieds le serpent infernal. C'est d'ailleurs ainsi, avec le serpent écrasé sous ses pieds, que l'iconographie chrétienne représente habituellement l'Immaculée.

### « Par Ève la mort, par Marie la vie » (saint Jérôme)

De même que le Christ est le nouvel Adam, qui répare la faute commise par le premier homme, Marie est donc la nouvelle Ève, qui répare la faute commise par la première femme. Ce rapprochement, Notre-Seigneur lui-même fait plus que le suggérer, lorsque, aux noces de Cana et sur le Calvaire, il appelle sa mère « femme ». Ce terme, étonnant dans la bouche d'un fils, renvoie incontestablement à la « femme » du Protévangile, faisant de Marie le contre-point d'Ève.

Comme la première Ève fut l'épouse du premier Adam et son « aide » (cf. Gn 2, 18), ainsi la nouvelle Ève, Marie, est l'épouse du nouvel Adam, le Christ, et son aide dans l'œuvre messianique du salut qui s'inaugure à Cana et s'accomplit au Calvaire.

Le « *fiat* » de la première Ève à la demande du diable qui lui apparaît sous forme d'un serpent, est réparé par le « *fiat* » de Marie à la demande d'un autre ange, Gabriel. Par son obéissance, Marie est devenue, pour elle-même et pour tout le genre humain, cause de salut. « Le nœud dû à la désobéissance d'Ève a été dénoué par l'obéissance de Marie ; ce que la vierge Ève avait noué par son incrédulité, la Vierge Marie l'a dénoué par sa foi », écrit saint Irénée de Lyon (*Contre les hérésies* 3, 23). C'est pourquoi nous chantons dans l'*Ave Maris Stella*, qu'en accueillant l'*Ave* de la bouche de Gabriel, Marie a inversé le nom d'Ève (*Eva*).

Au Calvaire, Marie a été étroitement associée à notre Rédempteur ; elle a consenti à l'immolation de son Fils, et elle s'est immolée elle-même. « En s'unissant à la passion et à la mort de son Fils, elle a



souffert comme à en mourir pour apaiser la justice divine ; autant qu'elle le pouvait, elle a immolé son Fils, de telle façon qu'on peut dire qu'avec lui elle a racheté le genre humain », écrit le pape Benoît XV.

La coopération active et immédiate d'Ève au péché d'Adam est ainsi réparée par la coopération active et immédiate de Marie à la rédemption accomplie par le Christ ; si la première Ève a été « co-pécheresse » avec le premier Adam, on peut à bon droit dire que la seconde est co-rédemptrice avec le nouvel Adam. Ève, pour notre perte, cueille le fruit défendu de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ; Marie, pour notre salut, cueille le fruit de la vie sur l'arbre de la croix. Et Marie, étroitement associée à l'œuvre de la rédemption et intime collaboratrice de Jésus pour nous acquérir le trésor des grâces, Marie, est désormais, dans la gloire du Ciel, sa compagne dans la distribution de ce trésor pour l'acquisition duquel elle a coopéré. De sorte que, si Ève est « mère de tous les vivants » dans l'ordre de la nature, Marie est la mère de tous les vivants dans l'ordre infiniment supérieur de la grâce.

Mes chers amis, nous ne pouvons qu'admirer les profondeurs insondables du dessein divin, dans lequel la chute n'a été permise que pour donner lieu à une réparation plus glorieuse encore que ne l'était notre premier état ; et cela, par le moyen d'une femme, qui est Marie, dans sa descendance, qui est Jésus. Ainsi, Jésus et Marie sont déjà présents au seuil du paradis terrestre, comme le soleil de la grâce et de la vie qui commence à poindre sous l'épais brouillard du péché et de la mort. Et Marie peut vraiment dire, avec Jésus : « *In capite libri scriptum est de me* » ; « C'est bien de moi qu'il s'agit, dès le début du Livre. »

## 40

**La résurrection du Christ**

Chers amis,

Au terme de ces quarante instructions sur le livre de la Genèse, une grave question se pose : est-ce que tout ce que l'on vient de nous dire est *vrai* ? J'aimerais bien que cela le soit, tellement c'est beau ! La création du ciel et de la terre ; l'homme intelligent et libre, heureux au centre d'un monde fraternel ; l'harmonie de l'homme et de la femme ; la Parole de Dieu qui ouvre des horizons encore plus merveilleux que ceux que découvre la seule raison ; la promesse d'un Rédempteur après la catastrophe de la chute... Est-ce que tout n'est pas un joli conte pour enfants et pour primitifs ?

**La résurrection du Christ prouve la vérité de la Genèse**

Eh bien, non ! J'ai la preuve que c'est « vrai de vrai » ! Que Dieu a créé le monde pour montrer sa sagesse. Qu'il a mis l'homme au centre de tout comme sa propre image. Que sa Parole lui raconte fidèlement ce qui s'est passé au début. Que la souffrance et la mort qui nous accompagnent depuis la chute n'auront pas le dernier mot. Que Quelqu'un a brisé comme prévu la tête du Serpent.

Quelle est cette preuve, me direz-vous ? C'est la résurrection du Christ !

Jésus a *prédit* sa propre résurrection (Mt 27, 62-64). Il est *mort en réalité* et non en apparence, comme le prouve le coup de lance du centurion (Mc 15, 39). Nous disposons de six documents relatifs à sa résurrection, sans dépendance littéraire et datant tous du I<sup>er</sup> siècle : la première épître aux Corinthiens, les récits des quatre évangélistes et les Actes des apôtres.

Ces témoignages sont pleinement crédibles. Ils ne sont pas le fruit d'une *fraude*. Les apôtres, dans tout l'Évangile, ne manifestent aucune tendance à inventer quoi que ce soit. Ils sont « terre à terre », ils conçoivent le Messie selon les schémas répandus à leur époque chez les Juifs. Ils sont lents à croire. Il leur est impossible, dans l'état de démoralisation où ils sont plongés par la catastrophe de la passion, d'inventer quoi que ce soit.

Les apôtres ne sont pas non plus le jouet d'une *hallucination*. Les termes qu'ils emploient sont ceux qu'ils utilisent pour les trois résurrections réelles qui ont précédé celle du Christ : la fille de Jaïre, le fils de la veuve, et Lazare. Ils voient Jésus ensemble, et ils entendent distinctement ce qu'il leur dit. Ils touchent ses plaies. Les apparitions sont diversifiées, et elles sont étalées sur quarante jours. Les apôtres ne se

rendent finalement qu'à l'évidence. Ils témoigneront ensuite jusqu'à la mort de cette évidence qui a changé leur vie.

Le Christ est donc vraiment *ressuscité*. Il a prouvé ainsi qu'il est le Fils de Dieu et que tout ce qu'il dit est vrai. On peut donc le croire quand il confirme que le livre de la Genèse, premier livre du Pentateuque, partie essentielle de la loi, est véridique. Le texte inspiré nous dit fidèlement ce qui a eu lieu à l'origine !

### « La résurrection des morts est la foi spécifique des chrétiens » (saint Augustin)

La mort est une catastrophe métaphysique, car elle s'attaque à la substance même de l'être humain. L'être humain est, par nature, constitué d'âme et de corps. Être mort, c'est n'avoir plus la nature humaine en son intégrité. La mort atteint donc l'homme comme le malheur suprême, elle suggère que la nature humaine elle-même est atteinte d'une peine.

Le christianisme se propose donc, par la résurrection, d'affronter le mal tout entier, mort comprise ! Il est la seule religion qui se soit donné pour objectif le triomphe total à remporter sur *le mal et la mort*, comme le dit l'épître aux Hébreux.

« Puis donc que les enfants avaient en commun le sang et la chair, le Christ aussi y participa pareillement, afin de réduire à l'impuissance, par sa mort, celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, et d'affranchir tous ceux qui, leur vie entière, étaient tenus en esclavage par la crainte de la mort » (He 2, 14-15).

Oui, la résurrection est une originalité absolue du christianisme.

*La raison* peut admirer la merveilleuse convenance de cet aspect central du mystère chrétien. Mais seule *la foi* nous convainc que la résurrection du Christ procure vraiment l'abolition radicale du malheur.

L'homme meurt parce qu'il l'a mérité, à cause du péché originel. Mais un homme, Jésus, meurt cette fois sans raison : injustement ! Il n'a pas mérité de mourir, car sa nature d'homme est pure de tout péché. Cependant, Jésus a voulu tout prendre de nous, sauf le péché. Pour réparer le péché, il a voulu porter la peine suprême, la mort.

Qu'un homme sans faute soit mis à mort, c'est là vraiment un acte-sans-raison : la mort, cette fois, n'est pas juste, elle a frappé un innocent ! C'est *pourquoi* Jésus a mérité de renaître d'entre les morts. Et il ramène à la vie ceux qu'il a trouvés soumis justement à la mort. Adhérer à lui, c'est épouser sa cause et partager son sort. C'est mourir de telle sorte que la mort répare le péché. Celui qui prend ainsi fait et cause pour Jésus resurgira avec lui dans la vie. Hors de cette hypothèse, rien n'apparaît historiquement qui soit à la mesure du mal, capable de nous sauver.

## La résurrection, un *oui* à la création

Le christianisme nous apprend que l'absurde n'est pas victorieux. Car le caractère baptismal nous fait participer à *ce que Jésus est*. Dans le mystère de l'incarnation, il se fait chair. Dans le mystère de la rédemption, il est un homme... jusqu'à la mort. Dans le mystère de la résurrection, cet homme donne l'Esprit renouvelant l'univers.

Romano Guardini, un des maîtres de Benoît XVI, souligne l'originalité de la pensée chrétienne par rapport au corps, que la résurrection divinise en quelque sorte :

« Au début de l'âge moderne, on a érigé en dogme que le christianisme est l'ennemi du corps. Mais ce mot est pris là au sens de l'Antiquité païenne, de la Renaissance ou de notre époque, il s'agit du corps détaché de Dieu et idolâtré pour lui-même. En réalité, le christianisme seul a osé placer le corps dans les profondeurs les plus cachées de Dieu. »

Et Benoît XVI met en relation cette doctrine avec celle de la création :

« La foi en la résurrection de Jésus est une confession de l'existence réelle de Dieu et une confession de son acte créateur, du *oui* inconditionnel par lequel Dieu se situe face à la création, à la matière. La parole de Dieu pénètre véritablement jusqu'aux profondeurs du corps. »

Mes chers amis, oui, la résurrection de Jésus est le couronnement de toute la merveilleuse histoire racontée par la Genèse. Elle prouve que le récit de la Genèse n'est pas une fable, mais le cœur même du mystère de l'homme et du monde.